

BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME QUINZIEME.

ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME XV.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE DE LONDRES

A

LISBONNE.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1783.



AVIS de Nouffer. De Rodon & Compag., à *MM. les Souſcripteurs de la* BIBLIOTHEQUE DES ROMANS ANGLOIS.

LES révolutions ſurvenues dans Genève depuis 1782 forment un objet trop connu pour que qui que ce ſoit ait pu être étonné que notre 3me. livraiſon n'ait pas paru en Octobre dernier. Nous nous hâtons aujourd'hui d'y remédier, & nous nous préparons à être en état de la délivrer le 15 de ce mois..

Le dernier volume que nous avons fourni, & qui terminoit notre 2de. livraiſon, étoit le tome 14e. des *Oeuvres de Fielding*, qui ſeront complettes au moyen du tome 15e. qui recommence cette nouvelle livraiſon, & qui eſt formé de ſon Voyage à Lisbonne, ouvrage nouvellement traduit de l'anglois: nous pourſuivrons enſuite par les *Oeuvres de Richardson*, enſorte que les tomes 16 à 23 de la BIBLIOTHEQUE DES ROMANS ANGLOIS renfermeront les huit premiers volumes des ouvrages de cet Auteur célèbre, & rempliront la 3me. livraiſon que nous promettons dans la quinzaine.

Nous avions compté de faire ſuivre les Oeuvres de Fielding par des traductions nouvelles de bons Romans Anglois qui n'ont

jamais encore paru en françois, & auxquelles nous faisons travailler depuis le moment où nous eumes l'idée de faire le Recueil auquel nous donnons nos soins.

Deux raisons très-importantes nous ont déterminé à varier un peu notre marche & à ne pas suivre pié à pié celle que nous nous étions proposée, & nous ne doutons point que MM. les Souscrivans n'y applaudissent.

L'une, & qui ne laissoit pas d'être d'un certain poids, consistoit dans les demandes faites avec instances par plusieurs personnes, dont quelques-unes sont d'un sexe auquel on ne doit rien refuser, & particuliérement par divers Libraires, de donner au Public les ouvrages du grand *Richardson*, comme renfermant ce que l'on connoît de plus agréable & de plus intéressant en ce genre.

L'autre, qui nous a été suggérée par des personnes du premier mérite, par des gens de goût, par des lecteurs qui mettent beaucoup de choix dans ce qui doit servir de délassement à leur esprit, est qu'il est impossible d'exiger de bonnes traductions d'un homme à qui l'on demande tant de feuillets par semaines, comme cela se pratique en quelques endroits, où l'on nomme cette méthode, *traduire à la toise*, & ces gens de goût savent que notre intention est de travailler pour des personnes de leur estoc. Nous ajouterons, au reste, à ce motif là,

qui n'eſt pas foible, que ſi même on ne nous avoit pas donné cet excellent conſeil, nous apprenions aſſez fréquemment des écrivains que nous y employons, que ſi nous voulons avoir des traductions bien correctes & bien digérées, il faut donner à ceux qui les font tout le tems néceſſaire : nous ne ſommes pas, nous écrivent-ils, des tiſſerands qui puiſſent ſe répondre de fournir tant de pieces de toile par ſemaine.

Notre 4me. livraiſon, qui ſera prête deux mois après le délivrement de la 3me., ſuivra donc aux Oeuvres de Richardson en 8 ou 9 volumes, qui feront les 24 à 32 ou 33 de la Collection.

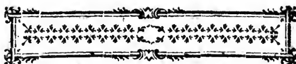
Mais comme nous avons annoncé dans le Proſpectus de cette *Bibliotheque*, qu'en conſéquence de ſes ſuccès, nous ne nous en tiendrions point à 4 livraiſons ſi nous avions lieu de nous louer des événemens par rapport à celles-ci, & que nous irions en avant. Comme de plus ce ſeroit preſque reſter au plus beau du chemin, qu'avoir entrepris l'immortel Richardson & n'en donner qu'une partie : nous continuerons les productions de ce divin Auteur, & nous promettons que deux mois après avoir diſtribué notre 4me. livraiſon, nous en ferons autant d'une 5me. qui fournira les tomes 34 à 42 ou 43 de la *Bibliotheque*, & qui finira le Richardson entier, qui, par notre calcul, pourra former à part un objet de 28 à 30

volumes, que nous vendrons séparément à ceux qui les desireront, au prix de 60 liv. de France la totalité, payables 20 liv. en recevant la premiere livraison, autant en recevant la seconde, & de même en recevant la troisieme, qui contiendra la fin des Oeuvres de Richardson.

Nous fournirons aussi séparément les Oeuvres de Fielding, au prix de 30 liv. de France; on voit qu'elles seront complettes en quinze volumes, qui forment les 15 premiers de la *Bibliotheque Angloise*.

Pendant l'exécution de ces dernieres livraisons, nous recevrons nos traductions nouvelles, & nous nous trouverons en état de suivre à des livraisons neuves de Romans Anglois qui n'ont point encore paru en françois, & qui, maniés à loisir, fourniront une lecture amusante, instructive & très-intéressante.

GENÈVE, le premier Juillet 1783.



PREFACE
DE L'ÉDITEUR.

Nous croyons ne pouvoir nous dispenser de faire connoître à nos Lecteurs l'Auteur du JOURNAL que nous lui présentons ; ce que nous en dirons est tiré d'un Essai sur sa vie, placé à la tête de l'édition complette de ses ouvrages *in*-8°. publiée à Londres chez Millar, en 1762, en huit volumes, dont l'éditeur est Mr. Arthur Murphey, connu avantageusement dans la république des lettres, qu'il a enrichie de plusieurs de ses productions.

HENRI FIELDING nâquit à Sharpham-Park, dans la province de Sommerset, près de Glastonbury, le 22 Avril 1707: son pere *Edmond Fielding* servit dans la guerre de la succession sous le duc de Marlborough, & il parvint vers la fin du regne de George I,

ou au commencement de celui de George II. au grade de lieutenant-général ; il étoit petit-fils d'un comte de Denbigh, allié du duc de Kingston, & de plusieurs familles illustres & respectables : sa mere étoit fille du juge Gold, grand-pere du présent chevalier Henri Gold, l'un des barons de l'échiquier : outre Henri, il nâquit encore de leur mariage quatre filles, savoir, Catherine, Ursule, Sara & Béatrix, & un second fils nommé *Edmond*, qui fut officier dans la marine royale. Sara Fielding, la troisieme des filles, s'est acquis un nom par les preuves qu'elle a données de son génie dans plusieurs ouvrages qui ont été publiés ; d'abord par son roman, connu sous le titre de *David simple*, & ensuite par les *lettres* des personnages les plus considérables dont il y est fait mention. La mere de notre Auteur étant venue à mourir, son pere épousa une seconde femme, dont il eut six enfans, savoir, George, Jacques, Charles, Jean, Guillaume & Basile, tous morts dans leur bas-âge, à l'exception de Jean, actuellement juge de paix de Middlesex, Surry, Essex & des fran-

chiſes de Weſtminſter, & honoré de la dignité de chevalier baronnet, en récompenſe de ſon zele & des ſervices qu'il a rendu à ſa patrie.

Henri Fielding eut pour précepteur un eccléſiaſtique, nommé *Olivier*, qui lui enſeigna les élémens de la langue latine, & qui lui ſervit enſuite de modele: on prétend que c'eſt lui qu'il a eu en vue, & qu'il a peint ſous le nom du curé Trulliber, dans ſon *Joſeph Andrews:* il fut enſuite placé au college d'Eaton, où il contracta d'étroites liaiſons avec des jeunes gens de ſon âge, que l'on a vu depuis à la tête de l'Etat: il y fit de grands progrès dans les langues grecque & latine, & il ne le quitta que pour aller à l'univerſité de Leyde en Hollande, où il ne négligea rien pour acquérir de nouvelles connoiſſances, & s'appliqua pendant près de deux ans à l'étude de la juriſprudence, au bout deſquels l'état de ſes finances & le peu de ſecours qu'il tiroit de ſa famille, l'obligerent de revenir à Londres, avant d'avoir atteint ſa vingtieme année.

Son pere, peu économe, ſe trouva

hors d'état de fournir aux dépenses d'un fils que sa jeunesse, sa vivacité, & son goût trop décidé pour la dissipation, rendoient considérables ; celui-ci, après nombre de traverses, ne trouva d'autre ressource que celle de sa plume : en conséquence dès l'année 1727, il se mit à composer pour le théâtre, auquel il a donné huit comédies & quinze farces ; ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'un homme naturellement gai, & qui avoit autant d'esprit & de génie que lui, en ait si peu montré dans ce genre ; & quoique quelques-unes de ces productions aient eu un succès momentané, il s'en manquoit beaucoup qu'elles pussent faire présumer que leur Auteur parviendroit un jour à nous donner *Joseph Andrews*, *Tom Jones* & *Amélie*.

Peu après que M. Fielding eut commencé à travailler pour le théâtre, il épousa mademoiselle Craddock, jeune personne, d'une figure aimable, née à Salisbury : ce fut à-peu-près dans le même tems que sa mere étant venue à mourir, il lui échût une petite maison de campagne à Hower, dans la province de Dorset, où il se retira

avec sa femme qu'il aimoit passionnément; son revenu qui ne se montoit qu'à environ deux cent liv. sterlings, joint à la dot qu'elle lui avoit apportée, qui n'excédoit pas quinze cent livres sterlings, étoient trop modiques pour pouvoir soutenir le genre de vie qu'il y avoit adopté; il contracta des dettes, & en moins de trois ans il se trouva tout-à-fait ruiné: il avoit alors atteint sa trentieme année; il ne vit d'autre ressource que celle du barreau; il quitta la vie champêtre & se remit à l'étude du droit; il fréquenta assiduement le palais, où il s'acquit même quelque réputation: malheureusement la goutte, suite d'une vie qui n'avoit pas toujours été réglée, ne tarda pas à l'affaillir, & elle le tourmenta jusqu'à la fin de ses jours; elle traversa les succès qu'il n'auroit pu manquer d'obtenir dans une profession lucrative, si propre à rétablir sa fortune.

Notre Auteur, toujours affligé de cette cruelle maladie, fut enfin obligé de renoncer au barreau, & à l'âge de quarante-trois ans, il accepta la place de juge de paix de Middlesex: après

l'avoir exercée avec honneur pendant quelque tems, ses incommodités ne faisant qu'augmenter, & ne lui permettant plus d'en remplir les fonctions, devenues trop pesantes pour lui, ses médecins lui conseillerent le voyage de Lisbonne, dont l'air pourroit lui être salutaire & opérer sa guérison; mais loin d'y trouver le soulagement dont on l'avoit flatté, il y finit sa carriere en 1754, à l'âge de 48 ans, deux mois après son arrivée.

Ayant perdu sa premiere femme, il en épousa une seconde, qu'il a laissée veuve avec quatre enfans, dont trois sont actuellement vivans : ils ont été élevés sous les yeux & par la libéralité du chevalier Jean Fielding, leur oncle. Mr. Ralphe Allen qui fut l'ami du pere, n'a point oublié les enfans; ils ont éprouvé les effets de sa bienfaisance, & il leur a constitué une rente assez considérable.

Nous croyons devoir terminer cette Préface par la liste des ouvrages de FIELDING, tels qu'ils se trouvent imprimés dans l'édition que nous avons citée : nos lecteurs la verront sans doute avec plaisir.

*Liste des Ouvrages d'*Henri Fielding.

L'Amour sous différens masques, comédie jouée en 1727.

L'Avocat petit-maître (*The Temple beau,*) comédie jouée en 1731, avec quelque succès.

Farce de l'Auteur, avec une piece à marionnettes, intitulée *les Plaisirs de la ville*, jouée en 1732 : critique de la manie qu'on avoit alors en Angleterre des chanteurs Italiens ; elle eut du succès.

Le politique de Café, ou le Juge attrapé dans ses propres filets, comédie représentée en 1732 au théâtre du marché au foin ; elle fut applaudie & ne le méritoit pas.

La Tragédie des Tragédies, ou la vie & la mort de Thomas Poucet le grand, comédie en trois actes, jouée en 1732 sur le même théâtre que la précédente, où elle fut fort applaudie ; c'est une critique des auteurs tragiques de ce tems-là.

Les Ecrivains publics, ou nouvelle méthode de retenir sa femme au logis, farce représentée de même en 1732 ; elle eut une espece de succès.

L'Opéra de Grubstreet, joué sur le même théâtre, en 1735.

La Loterie, farce représentée en 1734 avec succès à Drury-Lane.

L'Epoux à la mode, comédie, représentée en 1734 à Drury-Lane.

Le faux Docteur, ou la Fille muëtte guérie, farce représentée en 1733 : traduction ou plutôt imitation du *Médecin malgré lui*, de Moliere ; elle fut fort applaudie.

Le Débauché, ou le Jésuite attrappé, comédie, jouée en 1733. L'histoire alors récente du pere Girard & de la Cadiere, a fourni le sujet de cette piece.

L'Avare, comédie jouée en 1734 ; traduction de la piece de Moliere qui porte le même titre.

La Fille d'intrigue, comédie représentée en 1735 ; traduction du Dissipateur, restée au théâtre.

Don Quichotte en Angleterre, comédie représentée en 1734.

Le Vieillard rendu sage, ou la Vierge démasquée, farce jouée en 1734 ; réussit passablement : restée au théâtre.

Le galant banal, ou les Epoux mal-assortis, comédie jouée en 1734.

Pasquin, satyre dramatique du tems, représentée en 1735 sur le petit théâtre du marché au foin : cette piece contenoit plusieurs traits satyriques contre le ministere ; elle fut cause que le parlement fixa le nombre des salles de spectacle dans la capitale, & fit un réglement pour restreindre la licence des auteurs.

Le Régistre historique pour l'année 1736, piece de la même nature que la précédente.

Eurydice, farce repréſentée en 1735, ſans ſuccès.

Eurydice ſifflée, ou à bon entendeur ſalut, repréſentée à la ſuite de la précédente: elle ne fut pas plus heureuſe.

Tombe-Dick, ou Phaëton dans le bourbier, divertiſſement dramatique, dans lequel ſe trouve l'Intermede comique, intitulé *Arlequin filou*, repréſentée ſur le petit théâtre de Lincoln's-Inn, en 1744: c'eſt la critique d'une pantomime, connue ſous le titre de *la chûte de Phaëton*, donnée quelque tems auparavant ſans ſuccès au théâtre de Drury-Lane.

Mademoiſelle Lucie en ville, ſuite de la Vierge démaſquée, farce repréſentée en 1740 à Drury-Lane, avec ſuccès: on crut y reconnoître un homme de condition, & les repréſentations en furent interrompues par ordre de la Cour; elle n'a jamais été reprise.

Le jour du mariage, comédie jouée en 1742, derniere piece de l'auteur, repréſentée une ſeule fois; elle n'eut aucun ſuccès; le public lui rendit juſtice.

Toutes ces pieces fort au-deſſous de ce qu'on devoit attendre de Fielding, auroient peu ſervi à ſa réputation, & il n'auroit guere été connu hors de l'Angleterre, s'il n'avoit travaillé que pour le Théâtre.

Vie de Jonathan Wild le grand; ce petit ouvrage porte le nom d'un chef de voleurs, très-connu à Londres, où il a été exécuté; c'eſt une critique aſſez juſte de la procédure criminelle Angloiſe.

Voyage de ce monde dans l'autre: on l'a traduit en françois ſous le titre de *Julien l'apoſtat.*

Hiſtoire des aventures de Joſeph Andrews & de ſon ami Mr. Abraham Adams: ce roman commença la réputation de l'Auteur; nous croyons que la poſtérité confirmera le jugement que l'on en a porté, & qu'il ſera toujours lu avec plaiſir.

Préface de David Simple.

Préface des Lettres familieres des principaux perſonnages, dont il eſt fait mention dans David Simple.

Ces Préfaces ſe trouvent à la tête des deux ouvrages dont elles portent le titre, compoſés par ſa ſœur. Fielding en a corrigé le ſtyle.

Hiſtoire d'un enfant trouvé: c'eſt celle de Tom Jones, dont tout le monde connoît le mérite.

Tranſactions philoſophiques de l'année 1742-1743.

La premiere Olympienne de Démoſthène.

Remede dans l'affliction qu'on éprouve pour la perte de ſes amis.

Dialogue entre Alexandre le grand & Diogene le cynique.

Intermede de Jupiter, Junon, Apollon & Mercure, qui devoit ſervir de prologue à une comédie intitulée *la deſcente de Jupiter ſur la terre.*

Le vrai Patriote.

Le Journal Jacobite.

Amélie.

Eſſai ſur la converſation.

Eſſai ſur la connoiſſance du caractere des hommes.

Le Journal de Covent-Garden.

Inſtruction donnée aux membres compoſant le corps des Jurés, pour les ſéances des aſſiſes, tenues pour la ville & les franchiſes de Weſtminſter, le mardi 29 Juin 1746.

Journal d'un Voyage de Londres à Lisbonne : c'eſt l'ouvrage dont nous donnons ici la traduction. FIELDING ne ſurvécut que deux mois à cette production ; elle prouve combien au milieu de ſes infirmités, il ſut conſerver ſa gaieté & ſon bon ſens. Il aima ſa patrie juſqu'à ſa mort, & ne ceſſa jamais de s'occuper d'elle : parmi les excellentes réflexions que l'on trouvera dans cette rélation, on y verra des vues très-utiles, dignes de l'attention du Miniſtere.

Fragment d'un Commentaire ſur les eſſais de mylord Bolinbrooke.

Recherches des cauſes qui ont occaſionné récemment l'augmentation du nombre des voleurs.





EPITRE

DÉDICATOIRE

AU PUBLIC.

On prend la liberté d'implorer votre indulgence, pour une production posthume d'un génie dont les ouvrages ont fait long-tems vos délices & vos délassemens : on convient sans peine, qu'ordinairement une lampe qui faute d'huile commence à s'éteindre, ne sauroit fournir une clarté aussi brillante

& aussi soutenue que celle qui est encore dans toute sa force : il arrive pourtant assez souvent, qu'au moment même où elle paroît prête à disparoître, elle fait encore quelques tentatives, & que ses dernieres lüeurs se ressentent de son premier éclat.

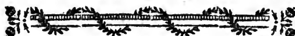
Par-tout où l'on apperçoit ce beau feu, c'est à vous, qui êtes le vrai protecteur du mérite, à l'encourager, & à conférer à l'Auteur qui n'est plus, les mêmes faveurs dont vous l'aviez honoré de son vivant : d'ailleurs il y auroit de la mauvaise foi à prétendre dissimuler qu'en parcourant ce Journal, *on y trouvera des traits auxquels on reconnoîtra l'état de foiblesse & d'anéantissement où sa maladie*

le plongeoit ; c'eſt alors que vous devez réfléchir à ſa ſituation : il étoit ſur le bord de ſa foſſe, ſa main étoit tremblante & ſon corps épuiſé par les douleurs ; malgré ſes ſouffrances, il ne laiſſa pas de s'occuper de vos plaiſirs : cette conſidération doit naturellement vous toucher, & vous faire excuſer les fautes qui pourroient s'être gliſſées dans un ouvrage entrepris dans les plus triſtes circonſtances, & qu'il n'a pour ainſi dire terminé qu'en rendant le dernier ſoupir.

Ses amis ont cru devoir vous faire parvenir cette derniere production, telle qu'elle eſt ſortie de ſa plume ; ils ſe ſont imaginé que vous préféreriez de juger par vous-

même de l'ouvrage d'un génie que vous avez long-tems admiré, aux corrections d'une main étrangere, dans lesquelles vous auriez peut-être méconnu sa maniere & son style.





PRÉFACE.

DE toutes les études, la plus agréable & la plus instructive est celle dont le principal but est l'amusement : la lecture des voyages seroit peut-être de cette espece, s'ils étoient composés de la maniere dont ils pourroient & devroient l'être, & que les auteurs s'y fussent attachés à instruire leurs lecteurs en les amusant. L'on recherche avec empressement la société des voyageurs ; si leur conversation a le don de nous plaire, il est probable que leurs ouvrages doivent produire le même effet, étant en général plus intéressans & plus soignés qu'un simple récit.

Quand je dis que la conversation des voyageurs est généralement agréable, on doit entendre que je ne prétends parler que de ceux qui ont sçu profiter de

leurs courſes, & en tirer parti, en ſe rendant capables de juger des hommes & des choſes; on n'acquiert ces connoiſſances qu'à force de comparaiſons: ſi les coutumes & les mœurs étoient partout les mêmes, rien au monde ne ſeroit plus faſtidieux que les voyages; les différences qui ſe rencontrent entre les montagnes, les vallées & les rivieres, en un mot la variété des points de vue ſous leſquels on peut enviſager la face de la terre, fourniroient à peine à ceux qui les entreprennent des plaiſirs comparables à leurs fatigues, & leur procureroient encore moins les occaſions de communiquer des lumieres, & quelque plaiſir à leurs lecteurs.

Pour que la ſociété d'un voyageur plût à un homme ſenſé, il faudroit non-ſeulement qu'il eut beaucoup vu; mais encore qu'il eut ſu aſſigner aux différens objets qu'il a rencontré leur véritable valeur & en faire la diſtinction.

La nature eſt aſſez ſemblable à un génie du premier ordre, toutes ſes productions, ainſi que les ſiennes, ne ſont pas également admirables: le voyageur qui en eſt comme le commentateur, auroit tort de s'attendre à trouver à chaque pas des ſingularités dignes de remarque.

Je conviens qu'il eſt tout auſſi facile de ſe rendre coupable d'omiſſion, que de tomber dans l'extrêmité oppoſée; dans ce dernier cas, on a moins de peine à pardonner une erreur de la premiere nature; car on préfere de ſortir de table ſans être entiérement raſſaſié, à en ſortir avec une indigeſtion, & à ſe paſſer de deſſert à la table d'un homme dont les jardins abondent en excellens fruits, à la voir couverte du rebut de la halle, & de ce qu'il y a de plus commun au marché.

Si l'on vouloit pouſſer juſqu'au bout la comparaiſon entre le voyageur & le

commentateur, on feroit obligé en dépit de foi-même, d'avoir les yeux confstamment fixés fur le laborieux & érudit docteur Zacharie Grey (*a*), dont je ne faurois m'empêcher de dire que les notes plus qu'abondantes fur le poëme d'Hudibras (*b*) compofent le feul livre exiftant, dans lequel on trouve cité plus de cinq cent auteurs, du nom defquels il ne foit fait aucune mention dans le recueil du feu docteur Medad (*c*).

(*a*) Zacharie Grey nous a donné une édition du *Poëme* d'Hudibras, qu'il a fait imprimer en 1733 à Londres chez Richard Wellington, *in*-12 : il l'a enrichie de notes ; elles font quelquefois puériles, mais utiles, fur-tout à un étranger, à qui elles facilitent la lecture de cet ouvrage.

(*b*) Hudibras, poëme célebre & original ; l'auteur fe nommoit *Samuel Butler*, né à Strensham, dans la province de Worcefter, en 1612, mort en 1680 : il vécut dans l'obfcurité, & fut toute fa vie pauvre.

(*c*) Je ne fais fi l'Auteur fait ici allufion

Comme il n'y a que peu de faits qui méritent d'être cités, il y en a encore moins sur lesquels un voyageur soit tenu de faire des observations; ce soin est ordinairement si agréable au lecteur, qu'il seroit très-fâché qu'on l'en débarrassât, sous prétexte de chercher à lui épargner cette peine. Il se trouve cependant quelques occasions où des remarques justes & sensées sont de la plus grande utilité; d'autres où elles sont indispensables : c'est dans ces cas où le bon sens doit nous guider, & nous indiquer le lieu où elles doivent être placées.

à l'ouvrage du fameux docteur Mead, *sur les poisons*; ce médecin, mort depuis peu d'années, a joui dans sa profession de la plus grande réputation: ou à celui d'un docteur Joseph Mede, né dans la province d'Essex, mort en 1638, qui nous a laissé plusieurs traités de théologie, imprimés en 1664, en deux vol. *in folio*, à Londres; celui qui a fait le plus de bruit, & auquel on fait peut-être ici allusion, est sa *Clef de l'Apocalypse*.

Je me contenterai d'établir à ce ſujet une regle générale, qui me paroît d'une utilité univerſelle, relativement à celui qui narre & à celui qui l'écoute, comme elle l'eſt relativement à l'auteur & au lecteur: la voici; c'eſt que le dernier ne pardonne jamais au premier toute eſpece d'obſervation qui ne lui communique pas ces ſortes de lumieres qu'il auroit pu ſe procurer par ſes propres recherches.

Toutes les tentatives qu'il fait pour s'éclairer, tout le diſcernement qu'il apporte dans le choix, & tout l'art dont il fait uſage en les communiquant, ſont inſuffiſans, à moins qu'il ne trouve en même tems le ſecret de ſe rendre utile & agréable: à peine les inſtructions les plus ſalutaires que nous retirons des diſcours d'un perſonnage ſavant & ennuieux, peuvent-elles nous récompenſer de notre patience, & de l'attention que nous leur avons donnée. Rien ſelon moi, n'eſt comparable à la ſcience, c'eſt pourtant

tant la chose du monde qu'on eſtime le moins, & ſi l'on fait quelques efforts pour l'acquérir, on n'en recherche ordinairement que la partie qui en eſt la moins eſtimable, celle qui ſatisfait la curioſité, qui eſt une paſſion active, cherchant toujours à s'alimenter, & que le voyageur en recourant au merveilleux eſt toujours ſûr de fixer. Il eſt vrai qu'il n'y a que les eſprits foibles qui en faſſent leur principal objet.

Pour que la rélation du voyageur ſoit réellement agréable au lecteur ſenſé, il faut néceſſairement que l'auteur ſoit doué de pluſieurs talents diſtingués & peu communs, je dirai même ſi rares, qu'il eſt preſque impoſſible de les rencontrer tous réunis chez une même perſonne.

S'il faut qu'ils concourent néceſſairement chez celui qui ne fait qu'un ſimple récit, combien ne ſont-ils pas plus indiſpenſables à celui qui écrit, dont la com-

position exige un ſtyle plus relevé; les faits & les expreſſions s'y trouvent expoſés à un examen plus réfléchi.

Il me paroît donc, qu'il ſeroit aſſez étonnant, que de pareils écrivains fuſſent regardés comme faciles à rencontrer, la nature ayant diſpenſé ſes dons avec œconomie, & une grande réſerve, & en ayant rarement accordé pluſieurs à un même ſujet : d'un autre côté, pourquoi s'en trouveroit-il à peine un ſeul de cette eſpece qui mérita notre eſtime & notre attention, tandis qu'il n'exiſte aucune autre branche de l'hiſtoire (les voyages méritent certainement d'être rangés dans cette claſſe) qui n'ait exercé les meilleures plumes? Pourquoi celle-ci ſeroit-elle ſeule négligée, & les hommes de ſavoir & de génie auroient-ils dédaignés de s'y appliquer, en l'abandonnant aux Goths & aux Vandales, comme leur légitime portion? J'avoue que je ne ſaurois le comprendre.

Il faut pourtant avouer de bonne foi, qu'à un petit nombre d'exceptions près, cela a été assez ordinaire : je conviens que Burnet (*a*) & Addisson (*b*) sont dans ce dernier cas. Il est vrai qu'on pourroit peut-être ranger le premier plutôt dans la classe des écrivains d'essais politiques, & le second dans celle des commentateurs des auteurs classiques, que parmi les écrivains de voyages ; & il est à croi-

(*a*) Gilbert Burnet, évêque de Salisbury, né en 1643, mort en 1715 : il a composé plusieurs ouvrages ; celui qui l'a placé au rang des écrivains de voyage, a pour titre : *Voyage de Suisse, d'Italie, & de quelques endroits d'Allemagne & de France, ès années 1685 & 1686* ; cet ouvrage est traduit en françois.

(*b*) Joseph Addisson, né en 1671, mort en 1719 ; il fut secretaire d'Etat du tems de George I. L'ouvrage dont il est ici question, a pour titre : *Remarques sur différentes parties d'Italie* ; il a été traduit en françois, & joint aux *Voyages* de Misson, en 4 volumes.

re que ni l'un ni l'autre n'en auroit été trop flattés.

Réellement si les deux auteurs que je viens de citer, & deux ou trois autres du même mérite étoient retranchés de la masse générale, celle de sottises & d'inepties qui resteroit, seroit telle que personne n'ambitionneroit de passer pour écrivain de voyage.

J'espere que l'on ne me soupçonnera pas d'ignorer qu'Homere lui-même ait été regardé comme auteur de voyage : il suffit d'avoir lu le commencement de son Odyssée pour être convaincu que ce n'a pas été sans raison. Quelle que soit la nature du sujet de ce poëme, il doit certainement être placé à la tête de tous ceux de ce genre, comme l'Iliade doit occuper le premier rang dans le sien ; c'est ce dont le judicieux Longin, s'il vivoit de nos jours, ne se feroit aucune peine de convenir.

Dans la réalité, l'Odyssée, le Téléma-

que, & les autres productions de ce genre, ſont aux livres de voyages dont j'entends ici parler, ce que les romans ſont aux hiſtoires véritables, dont les uns ne ſont propres qu'à dénaturer, & à rendre les autres méconnoiſſables. Je ſuis très-éloigné de ſoupçonner qu'Homere, Héſiode, & les autres anciens poëtes & mythologiſtes, euſſent formé le projet de pervertir & d'embrouiller les fragmens qui nous reſtoient de l'antiquité : il n'eſt cependant pas moins vrai qu'ils l'ont fait; & je dois avouer pour ma part que j'aurois eu une bien plus profonde vénération pour Homere, s'il nous avoit laiſſé une hiſtoire fidele de ſon tems en ſimple proſe, que ces magnifiques poëmes qui ont mérité, & obtenu à ſi juſte titre, les louanges des ſavans de tous les ſiecles; car quoique je ne puiſſe m'empêcher de les admirer, & qu'ils me cauſent toujours une nouvelle ſurpriſe, ils ne ſauroient me détourner de lire Héro-

dote, Thucydide, & Xénophon; ces derniers me font plus de plaisir, & me donnent plus de satisfaction; je les goûte davantage.

Les premiers poëtes étoient cependant très-excusables, les bornes de la nature étoient trop resserrées pour l'immensité de leur génie; ils auroient été trop gênés & trop contraints, s'ils n'avoient pas eu recours à la fiction, sur-tout dans un tems où les mœurs étoient trop simples pour leur fournir cette variété qu'elles ont depuis vainement offerte aux écrivains médiocres. Ils méritent d'autant plus qu'on use avec eux d'indulgence, qu'ils ont tiré tout le parti possible de leur position, & qu'ils l'ont fait,

Ut speciosa dehinc miracula promant.

On peut même dire qu'au lieu de tourner la réalité en fiction, ils ont tourné la fiction en réalité. Leurs peintures sont si hardies, leur coloris si brillant, que

chaque objet qu'ils tracent, paroît exiſter réellement ſous la forme qu'ils le repréſentent; leurs portraits ſont ſi reſſemblans, & leurs perſpectives ſi admirables, que nous reconnoiſſons ſans peine dans les uns & dans les autres le pinceau de la nature, ſans que nous ſoions en état de décider, ſi l'original d'une pareille copie eſt ſortie de ſes mains, ou de celle du poëte ſon imitateur.

D'autres écrivains (à la tête deſquels j'oſerai placer Pline) ne ſauroient ſe flatter d'une pareille indulgence; ils ont menti uniquement pour le plaiſir de mentir, ou ſeulement dans la vue de débiter impudemment les invraiſemblances & les abſurdités les plus monſtrueuſes, & d'en impoſer de leur propre autorité à leurs lecteurs, les traitant comme certains peres traitent leurs enfans, & comme d'autres qui portent ce titre ſpirituellement, traitent les laïques, exigeant qu'ils croient aveuglément tout ce

qu'ils avancent sans autre autorité que la leur, ne voulant pas même se donner la peine de se rendre plausibles les fables qu'ils débitent, & leur prêter un air de vérité aux yeux mêmes des esprits les plus bornés; ils osent avec autant d'imbécilité que de mauvaise foi, & souvent avec encore plus d'effronterie, affirmer des faits visiblement contraires aux vues & à la gloire du Créateur, à l'ordre de la création, aux loix connues de la nature, aux connoissances que nous avons des premiers siecles, & à notre propre expérience, qu'il est également impossible d'admettre & de comprendre.

Si l'on m'objectoit (la ville d'où j'écris ceci (Lisbonne), est celle où on peut le faire plus à son aise, je n'en connois point au monde de plus bigote & de plus crédule) que des nations entieres ont adopté, & cru ces absurdités, je répondrois, que cela ne sauroit être. Elles ont abso-

lument ignoré ce dont il étoit question, & elles ont cru sans savoir ce qu'elles croyoient. Je suis réellement bien convaincu que si le Pape & son clergé prétendoient enseigner quelques-unes des héréfies dont les dogmes sont diamétralement opposés à ceux du christianisme, les doctrines même de Zoroastre, des Confucius, & des Mahomet, ils y réussiroient sans peine, & que parmi le grand nombre de catholiques qui les embrasseroient, à peine s'en trouveroit-il un sur mille qui s'apperçût qu'il eut changé de croyance (*a*).

On auroit peine à deviner la raison qui peut engager un auteur à prendre la plume, pour débiter une suite de lourdes, plattes & absurdes faussetés, si la vanité qui ne lui est que trop ordinaire

(*a*) Ceci doit s'entendre des catholiques peu instruits, & il en est peu en France de cette espece.

ne nous donnoit la ſolution de ce problème ; c'eſt à elle ſeule qu'on doit l'attribuer. L'envie de paroître ſavoir plus que les autres, eſt peut-être autant que la miſere & le manque de pain, l'aiguillon qui anime à écrire & à ſe faire imprimer. Pourquoi l'écrivain qui publie la rélation de ſes voyages, ne ſeroit-il pas ſenſible à la gloire d'être le ſeul qui eût vu, ce que perſonne n'a vu, ni ne verra après lui ? c'eſt-là la véritable ſource, du merveilleux dans le diſcours & dans les écrits, & quelquefois même dans les actions. Il eſt un autre défaut d'un genre tout-à-fait oppoſé à celui-ci, auquel ces auteurs ſont ordinairement aſſez ſujets ; quand au lieu de remplir leurs narrations de monſtres dont perſonne n'a jamais eu connoiſſance, & d'aventures ſingulieres qui ne leur ſont jamais arrivées, ils perdent leur encre & leur papier à rapporter des choſes triviales, & des faits peu intéreſſans, qui n'ont d'autre titre

pour être cités, que parce qu'ils ont eu le bonheur d'avoir quelque rélation à eux, & que rien de ce qui les touche ne leur paroît indifférent. Toutes les actions d'un écrivain de cette espece sont à ses yeux de si grande conséquence, qu'il se croiroit vraisemblablement coupable d'infidélité & de négligence, s'il oublioit de charger son journal de ces minuties : il lui est égal qu'elles plaisent, étonnent, amusent, ou instruisent son lecteur, pourvu qu'elles soient véritables ; il croit qu'il ne sauroit lui en faire grace, & qu'il est obligé de les rapporter, sans avoir le droit d'en retrancher la moindre circonstance.

J'ai vu une comédie (production, si je ne me trompe, de Mlle. Behn (*a*), ou de

(*a*) Aphara ou Aphra Johnson, auteur du roman qui a donné lieu à la tragédie de Jouthern, intitulée *Oroonoko* : elle avoit connu ce negre à Surinam, où elle avoit

Mlle. Centlivre) (*a*), où ce ridicule est finement critiqué. Un pédant fort ignorant, auquel on a confié, je ne sais pour quelle raison, la conduite d'un jeune homme de condition, & que l'on a char-

---

accompagné son pere qui avoit été nommé gouverneur de cette colonie, dans le tems où elle appartenoit aux Anglois; il y mourut; elle y séjourna quelques années, & épousa à son retour un négociant nommé *Behn:* elle a composé seize pieces de théâtre, des nouvelles, des lettres, des poëmes, & est morte en 1689, le 16 Avril; elle est enterrée dans le cloitre de l'abbaye de Westminster.

(*a*) Susanne Freeman, née en Irlande en 1680, a composé dix-neuf pieces de théâtre, parmi lesquelles l'*Etourdi* de Moliere, dont elle a donné une imitation, eut un grand succès, & est restée au théâtre. Cette demoiselle a joué quelque tems la comédie en province: elle eut trois maris, dont le dernier se nommoit *Joseph Centlivre*, chef de cuisine du roi: elle mourut en 1723, le premier Décembre.

gé de l'accompagner dans ſes voyages, pour lui apprendre à connoître ſe monde qu'il ne connoit pas lui-même; au moment du départ d'une ville, demande ſon journal pour y faire mention de la qualité du vin & du tabac, & de pluſieurs autres particularités tout auſſi intéreſſantes, qui doivent ſervir de matériaux à la rélation qu'il ſe propoſe de donner au public à ſon retour. J'avoue que la plaiſanterie eſt un peu forte ; elle ne s'éloigne cependant pas autant qu'on pourroit le croire de la réalité: on trouve ſouvent des traits tout auſſi ridicules dans des ouvrages dont les auteurs ſe piquoient d'écrire ſérieuſement.

Je m'imagine que cette énorme quantité de livres qu'on débite ſous le titre de voyages, de rélations, d'aventures, de vies, de mémoires, d'hiſtoires, & ſous d'autres ſemblabies, ſont de l'une ou de l'autre, peut-être, même de ces deux eſpeces : quelques-uns ſont la pro-

duction d'un ſeul voyageur ; d'autres forment d'énormes compilations *in-folio*, recueillies par d'adroits libraires, qui ne craignent point de les publier ſous leurs noms, comme s'ils en étoient réellement les auteurs, cherchant ainſi à s'approprier injuſtement les productions d'autrui dont ils prétendent ſe faire honneur.

Nous avons tâché dans cet ouvrage d'éviter ces deux écueils ; & dans le cas où des voyageurs *d'eau douce*, ignorans & mal-intentionnés, chercheroient à inſinuer qu'il en fut autrement, quoiqu'ils n'euſſent pour leur part jamais voyagé, ni dans les livres, ni dans les vaiſſeaux, on ne craint point d'affirmer que cette production s'éloigne moins de la vérité qu'aucune de celles qui ont paru juſqu'à préſent, à l'exception peut-être du ſeul voyage de mylord Anſon.

On doit permettre aux hiſtoriens d'embellir un peu leur ſujet ; on a tou-

jours eu cette indulgence A-t-on chicané Tite-Live, Sallufte & Thucydide fur les harangues inférées dans leurs hiftoires? Il eft cependant peu vraifemblable qu'elles aient été prononcées, telles que ces auteurs les rapportent. Il fuffit que les faits foient réels, tels que j'affirme que font ceux qui fe trouvent dans le journal qu'on va lire: toutes les fois que le fond de la narration fera véridique, un fage critique fe gardera bien de faire des reproches à l'auteur fur les agrémens qu'il aura cherché à répandre fur fon ftyle, & même fur les détails; il le blâmera au contraire de les avoir négligés, puifque ce feroit la voie la plus fûre de rendre la lecture de fon livre ennuyeufe.

S'il arrivoit malheureufement que l'on rencontrât dans ce journal, le récit de quelque incident fort ordinaire, ce que l'on a tâché autant qu'il a été poffible d'éviter, le lecteur de bonne foi s'ap-

percevra aiſément que ce n'eſt pas rélativement à cet incident même, qu'on l'a rapporté, mais uniquement pour donner lieu aux réflexions, & aux obſervations qui en réſultent naturellement, qui, ſi elles ne paroiſſent pas au premier coup-d'œil devoir l'amuſer, tendent pourtant directement à ſon inſtruction; on n'y a jamais perdu de vue l'utilité du public, auquel nous avons cherché en toutes occaſions à donner des leçons ſalutaires, que nous nous ſommes efforcés de déguiſer ſous le maſque de la plaiſanterie; méthode qui ne ſauroit être blâmée que par les critiques mal-adroits, & de mauvaiſe foi. Dans le cas même où cela leur arriveroit, nous trouverions dans Horace pluſieurs paſſages que nous pourrions citer pour notre juſtification.

Après avoir ainſi tâché de prévenir les critiques, auxquelles tout écrivain qui, ſans être prophête, ne craint pas de paſſer pour ſorcier, a lieu de prévoir que

ſon ouvrage ſera expoſé; il nous ſeroit loiſible d'entreprendre une tache plus agréable, qui ſeroit de nous donner carriere ſur les louanges que nous croyons que le nôtre mérite, & dont il nous ſemble qu'il y auroit mille choſes flatteuſes à dire; mais elle nous paroît ſi peu pénible que nous jugeons à propos de la laiſſer toute entiere à nos lecteurs; ce ſera auſſi la ſeule que nous leur impoſerons. Ils ne pourront, ſans doute, s'empêcher d'admirer notre modération, ſurtout s'ils viennent à la comparer à la conduite peu modeſte de ces écrivains qui rempliſſent ordinairement des feuilles entieres de leurs propres louanges, qu'ils font précéder de leur vrai nom, & quelquefois d'un nom ſuppoſé. Voici cependant une idée que je ne ſaurois m'empêcher de communiquer, & dont je m'imagine devoir faire part à ceux qui me feront l'honneur de me lire, ſavoir, que s'ils ne trouvoient rien d'amuſant

dans mon Journal, ils auroient tort de ſe décourager pour cela, & devroient réfléchir à l'utilité publique qui ne ſauroit manquer d'en réſulter, ſi l'amuſement, ainſi que l'obſerve judicieuſement M. Richardſon (*a*), n'eſt que le ſecond but d'un roman; vérité qui me paroît confirmée par le témoignage de M. Addiſſon, qui aſſure que le pâtiſſier eſt de premiere néceſſité; ſi, dis-je, cela ſe trouve vrai, rélativement à un ouvrage de pure invention, à combien plus fort raiſon en doit-il être de même de celui-ci qui eſt fondé ſur la réalité, & dont les réflexions politiques conſtituent la meilleure & la majeure partie?

Quelques critiques, peut-être des plus ſéveres, jugeront que j'ai été la

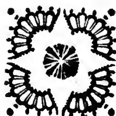
---

(*a*) Richardſon, auteur de *Pamela*, *Grandiſſon*, *Clariſſe*, & de quelques autres ouvrages. Mr. Fielding l'a ſouvent critiqué, ſur-tout dans ſon *Joſeph Andrews*.

dupe de ma vanité, & qu'il faut qu'elle ait furieusement offusqué ma raison, pour que j'aie osé me flatter qu'on feroit attention à mes observations, & qu'elles auroient la moindre influence sur le public ou sur ceux qui le gouvernent. Je réponds à cette objection avec le grand homme que je viens de citer, que mon but est d'instruire en amusant, & d'opérer ainsi tout d'un coup une révolution pareille à celle que produisit la comédie qui a pour titre la *Répétition.* (*a*) Je sens bien que l'entiere réforme des loix & ordonnances relatives à notre marine est une entreprise; je ne dirai

(*a*) *The Rehearsal*, comédie du duc de Buckingham, représentée en 1671. Cette piece est une satyre de celles du chevalier Howard, & sur-tout de celles du fameux Dryden; elle eut un succès prodigieux dans sa nouveauté: le fameux Garrick y a souvent joué avec applaudissement; elle est restée au théâtre.

pas plus plausible, mais certainement plus aisée que celle de réformer une nation entiere; sur-tout en faisant usage d'un expédient propre à introduire dans son sein des mœurs plus dépravées que celles qui y régnoient auparavant.





INTRODUCTION.

AU commencement du mois d'Août de l'année 1753, après avoir fait usage pendant près d'une année du remede du duc de Portland, dans l'espérance qu'il me débarrasseroit des symptômes d'une prétendue goutte errante; M. Ranby, premier chirurgien du roi, d'accord avec les plus habiles médecins que je consultai, me conseilla de me rendre sans perte de tems à Bath : j'écrivis en conséquence dès le même jour à Mme. Bonden, qui me répondit par le retour du courier qu'elle m'avoit arrêté un appartement.

Peu de jours après, étant occupé à mes préparatifs pour ce voyage, & me trouvant exactement sur les dents, par la fatigue que m'avoient occasionnées des démarches très-pénibles, dont j'avois été chargé pour parvenir à la dé-

couverte des auteurs de plusieurs assassinats, qui avoient tous été commis dans la même semaine par différentes bandes de voleurs ; M. Carrington vint me notifier de la part du duc de Newcastle, que j'eusse à me trouver le lendemain matin à l hôtel de ce ministre, où ce seigneur avoit des choses très importantes à me communiquer ; je le priai de m'excuser, si je n'obéissois pas à ses ordres, que non seulement j'étois incommodé, mais encore que j'étois très-harrassé des peines & des soins que je venois de me donner, qui n'avoient pas laissé d'augmenter ma maladie.

Cela n'empecha pourtant pas que le duc ne me renvoya dès le lendemain matin ce même M. Carrington ; de sorte que malgré mes souffrances, je ne pus me dispenser de le satisfaire. Je me rendis immédiatement chez lui, malheureusement il étoit en affaire ; a[illegible] que j'eus attendu quelque tems, il m'en[illegible]ya

une perſonne de confiance, qu'il chargea de s'entretenir avec moi, pour parvenir à trouver enſemble la méthode la plus propre à mettre promptement fin à ces aſſaſſinats & aux vols qui ſe commettoient tous les jours dans les rues de Londres : je m'engageai à communiquer mes idées ſur ce ſujet, & à faire parvenir un mémoire au duc, qui, à ce que m'aſſura celui qui me conſultoit, ſe propoſoit de le mettre ſous les yeux du conſeil privé.

Quoique cette courſe m'eût occaſionné un rhume opiniâtre, il ne m'empêcha pas de me mettre à l'ouvrage, & au bout de deux jours, j'envoyai à ce miniſtre un plan qui me parut ſenſé, & que j'avois auſſi bien travaillé qu'il m'avoit été poſſible : je l'accompagnai de toutes les preuves & de tous les argumens que je crus propres à l'étayer; il rempliſſoit pluſieurs feuilles de papier: je ne tardai pas à recevoir par M. Car-

rington des aſſurances de la part du duc, qu'il avoit été fort goûté, & qu'on vouloit qu'il fut très-ſcrupuleuſement exécuté.

La principale & la plus importante des conditions que j'exigeois, étoit qu'on me remit préalablement ſix cent livres ſterlings. Je me chargeois pour cette modique ſomme de détruire la bande de voleurs, qui cauſoit alors le plus de déſordre, & de mettre la police ſur un ſi bon pied, que jamais par la ſuite aucune de ces bandes ne pourroit ſe réunir en corps, ou du moins ſe rendre long-tems formidable au public.

J'avois différé pour quelque tems mon voyage de Bath, ſans faire attention aux avis réitérés de mon médecin, & aux ſollicitations de mes meilleurs amis : cependant ma maladie avoit dégénéré, & s'étoit changée en une forte jauniſſe pour laquelle les eaux de Bath ſont réputées infaillibles; mais comme j'avois

j'avois le plus grand défir d'anéantir cette bande de fcélérats & de coupe-jarrets, & que j'étois moralement fûr d'y parvenir au moment qu'on me mettroit en état de payer un quidam, qui s'étoit chargé pour un prix affez raifonnable, de les livrer entre les mains de certains archers, fpécialement chargés de cette befogne, dont la bravoure & la fidélité m'étoient connues.

Après un retard de quelques femaines, l'argent convenu me fut délivré par le tréfor. Il s'écoula peu de jours, après que j'en eus touché le tiers, fans que la bande entiere ne fut totalement difperfée; fept d'entr'eux fe trouverent dans les chaînes, & tous les autres en fuite, les uns dans le royaume, & les autres chez nos voifins.

Quoique ma fanté fut alors dans l'état le plus déplorable, je continuai à févir avec vigueur contre ces fcélerats, employant non-feulement les journées,

mais encore les nuits entieres à les interroger, & à recevoir les dépoſitions qui les chargeoient, ſur-tout lorſqu'il étoit difficile d'obtenir les preuves ſuffiſantes pour les convaincre; ce qui eſt ordinairement aſſez difficile dans les cas où il eſt queſtion de vol de grand chemin; même lorſque le fait eſt aſſez avéré pour ne laiſſer aucun doute au juge le plus ſcrupuleux; car les cours de juſtice doivent être cenſées ne ſavoir d'une cauſe que ce qu'ils en apprennent des dépoſitions aſſermentées des témoins, & le dernier des criminels eſt jugé de la même maniere & avec les formalités dont on fait uſage avec le plus honnête homme accuſé d'un délit ſemblable au ſien.

Cependant au milieu de mes fatigues & de mes angoiſſes, j'eus la ſatisfaction de voir que mes efforts avoient ſi bien réuſſis, que cette engeance diabolique ſe trouvoit preſque anéantie, & qu'au lieu qu'auparavant les gazettes n'étoient

remplies que de vols & d'aſſaſſinats, il n'en fut plus mention dans tout le reſte du mois de Novembre, & que loin qu'il y fut queſtion de rien de ſemblable, à peine citoient-elles le plus petit vol. Il eſt vrai que les papiers publics en indiquoient de tems en tems quelques-uns ; mais après avoir fait quelques recherches, on reconnoiſſoit qu'ils n'avoient aucune réalité.

Pendant tout l'hyver de 1753 les rues furent très-ſûres, & il ne s'y commit pendant les mois où les nuits ſont les plus longues & les plus obſcures, aucun crime conſidérable : j'eſpere qu'on conviendra ſans peine avec moi, qu'il y en a eû très-peu depuis pluſieurs années qui puſſent lui être comparés ; ce qui doit paroître fort extraordinaire à ceux qui daigneront ſe rappeller comme il avoit commencé, & les inſultes auxquelles on avoit été expoſé.

Après être parvenu à mettre mon plan

en exécution, qui eut tout le ſuccès que j'avois oſé m'en promettre; je m'en fus à la campagne, où j'arrivai très-foible & dans le plus triſte état, affligé de la jauniſſe, d'une hydropiſie & d'un aſthme, qui ſembloient avoir conjuré la ruine d'un corps exténué, auquel il ne reſtoit que la peau & les os.

Je n'étois plus dans le cas de profiter des eaux de Bath, quand elles auroient pû m'être ſalutaires; je n'avois pas la force néceſſaire pour m'y rendre; j'avois voulu eſſaier de faire une petite courſe de ſix milles; à peine avois-je pu la ſoutenir. Je n'eus d'autre parti à prendre que celui de remettre le logement qu'on m'avoit arrêté & que j'avois gardé juſqu'alors; je commençai dès ce moment à regarder ma maladie comme incurable, & j'eus aſſez de vanité pour me placer de ma propre autorité au rang de ces héros qui, dans l'ancien tems, s'étoient dévoués volontairement pour le ſalut public.

Cependant, pour que le lecteur ne prenne cette expreſſion trop à la lettre, & ne me refuſe cette ſublime ſatisfaction, (je ne me ſuis pas trop apperçu juſqu'à préſent qu'il ait cherché à me gâter,) je prendrai un ton plus humble, & lui avouerai ingénuement que j'étois pouſſé par un motif plus puiſſant que celui du bien public : je lui confeſſerai donc, que dès le commencement de l'hyver, mes affaires perſonnelles ſe préſentoient ſous l'aſpect le plus défavorable : je n'avois dépouillé ni le tréſor, ni les pauvres de ces ſommes, que des gens toujours prêts, lorſqu'ils en trouvent l'occaſion à piller, ont jugé à propos de ſoupçonner que [illegible] m'étois appropriées ; au contraire, j'avois toujours cherché à ajuſter au lieu d'aigrir, les difficultés des crocheteurs & des gueux, (ce qui ſoit dit à la honte de pluſieurs de mes confreres, n'a pas été univerſellement pratiqué,) & en refuſant de prendre un

shelling d'un homme qui, lorſqu'il s'en ſeroit une fois deſſaiſi, n'en auroit vraiſemblablement pas eû un autre de reſte. J'avois réduit un revenu annuel d'environ cinq cent livres (*) de la plus

(*) Un de mes prédéceſſeurs avoit coutume de ſe vanter, qu'il tiroit annuellement un millier de livres ſterlings des émolumens de ſa place : j'ignore (ſuppoſé qu'il dit vrai) comment il faiſoit, c'eſt pour moi un myſtère incompréhenſible. Son clerc qui a été enſuite le mien, m'a aſſuré que j'avois beaucoup plus d'affaires qu'il n'en avoit jamais eu : il eſt certain qu'aucun de mes confreres n'a jamais eu plus d'occupation que moi. Il eſt vrai que dans les cas où l'on a le droit d'exiger des honoraires, ils ſont très-modiques, & qu'il y en a un très-grand nombre où l'o[illegible] travaille gratis. Que lors même qu'[illegible] juge de paix auroit aſſez d'occup[illegible] pour employer vingt clercs, [illegible] ni eux ne parviendroient à ſ'[illegible]chir par leur travail. J'eſpere d[illegible], que le public ne me ſoupçonnera point de vouloir trahir le ſecret du métier, lorſque je lui avouerai, que je recevois du gouvernement une penſion annuelle des deniers deſtinés au ſervice public, & qui vraiſemblablement auroit été beaucoup plus conſidérable, ſi mon digne protecteur avoit été moins infatué d'une maxime que je lui ai entendu débiter pluſieurs fois, ſavoir, qu'on auroit tort

vile monnoye qu'il y ait au monde, à un peu plus de trois cent, dont une bonne partie revenoit à mon clerc; j'avoue que quand même il auroit eu le tout, ce qui auroit été aſſez raiſonnable, il n'auroit pas été trop payé des ſeize heures dans les vingt-quatre qu'il étoit obligé de ſacrifier à ſes pénibles

de prétendre que la place de premier juge de paix de Weſtminſter fut fort déſirable à toutes ſortes d'égards; que ce qui la rendoit ſupportable étoit, ainſi que tout le monde le ſavoit, les profits conſidérables qui y étoient attachés. Pour lui démontrer clairement que celui qui auroit ſçu en tirer parti, auroit dû néceſſairement être un fripon; & que, ſuppoſé même qu'il le fut au ſuprême degré, il n'en réſulteroit pas un fort gros profit; il auroit été à ſouhaiter qu'il eut eû plus de confiance, que je n'imagine qu'il en avoit en moi, & qu'il m'eût entretenu plus fréquemment & plus familierement. En conſéquence je réſignai mon emploi, & m'en ſuis repoſé ſur mon frere, pour ce qui reſte à exécuter de mon projet, dont il connoît tous les détails, & qu'il m'a aidé à dreſſer: après cela, pour éviter qu'il ne m'arrive avec mon lecteur, ce qui m'eſt arrivé avec l'homme en place, je mettrai fin à cette note, qui n'eſt déja que trop longue.

fonctions ; dans la néceſſité de reſpirer pendant tout ce tems l'air le plus infect & le plus mal-ſain qu'on puiſſe s'imaginer, qui en altérant le meilleur des tempéramens, n'avoit ni affecté, ni ſouillé la droiture de ſon ame.

Mais pour ne point ennuyer mon lecteur par des anecdotes peu intéreſſantes, au mépris des regles que j'ai moi-même établies dans ma préface ; j'oſe l'aſſurer que j'avois très-peu ſongé à pourvoir aux beſoins de ma famille, de ſorte que ma ſanté commençant à décliner, je m'apperçus qu'il ne me reſtoit pas aſſez de vie pour exécuter ce que j'avois trop tardé à entreprendre ; en conſéquence, je fus enchanté de trouver une occaſion qui parut devoir me concilier l'eſtime publique au point que j'eſpérois, que dût-il m'en coûter la vie, mes amis croiroient faire un acte méritoire, en mettant ma famille à l'abri de la miſere, ce que je commençois à déſeſpérer de pou-

voir faire moi-même : & quoique je renonce de bon cœur à toute prétention à ce patriotisme romain ou spartiate, toujours prêt à s'immoler volontairement au bien public; je déclare solemnellement que mon dévouement pour ma famille lui est au moins comparable.

Ainsi donc, après avoir reconnu de bonne foi, que le public n'est pas la seule déïté à laquelle ma vie ait été consacrée, & qu'en la lui présentant, j'aurois crû lui faire une bien pauvre offrande, puisque je ne lui consacrerois qu'une existence; qu'il y auroit peu de probabilité que je pusse conserver bien long-tems, & qu'aux conditions dont j'en jouirois, il n'y auroit qu'une extrême foiblesse qui pût me faire croire qu'elle mérita d'être préservée. Je n'attends de lui que les louanges qu'il jugera que je mérite, & dont il pourra m'honorer sans regret.

Il est certain que mon but n'a jamais

été d'en obtenir, je ſais trop combien il en eſt ordinairement chiche : ce n'étoit point là où je viſois : je ne les enviſageois que comme un moyen de procurer quelques ſecours à ma famille, qui, quoique fort au-deſſus de mon mérite, auroient été peu proportionnés au ſervice que la réuſſite de mon projet auroit rendu à la nation.

Pour dire la vérité, le public n'eſt jamais plus prudent, que dans les momens où il agit avec le plus de généroſité dans la diſtribution de ſes récompenſes : l'on doit ſouvent alors plus conſidérer l'utilité qui en réſulte, que le motif qui les produit. L'exemple ſeul eſt la fin que l'on doit ſe propoſer dans les châtimens & dans les récompenſes publiques. Les loix ne châtient jamais par humeur, & n'accordent aucunes graces par reconnoiſſance. Il eſt dur, mylord, diſoit un accuſé, qui venoit d'être convaincu du crime dont il étoit

chargé, à la barre du tribunal du feu respectable juge Burnet, de faire pendre un pauvre malheureux pour avoir volé un cheval. L'on ne te pend pas, répondit mon digne ami, pour avoir volé un cheval, l'on te pend pour empêcher que d'autres ne volent des chevaux. On auroit pû tenir à-peu-près le même langage au duc de Marlbouroug dans la circonstance où le parlement se montra avec justice, si libéral à son égard, après la fameuse bataille d'Hochsted. Vous ne recevez point ces honneurs & ces récompenses comme le prix de votre victoire; mais seulement pour encourager nos autres généraux à en remporter de nouvelles.

Je me trouvois alors suivant l'idée générale prêt à mourir d'une complication de maux, & pour peu que j'eusse envie d'être mon propre avocat & de m'ériger en apologiste, j'aurois une assez belle occasion de me satisfaire; à

Dieu ne plaiſe que j'aye recours à de pareils moyens! Je me contente ſimplement de rapporter les choſes telles qu'elles ſe ſont paſſées; je laiſſe au public le ſoin d'en tirer les concluſions qu'il lui plaira, après qu'il aura daigné réfléchir un inſtant pour ſon inſtruction ſur les faits que je vais citer. Le premier, que la proclamation qui promettoit cent livres ſterlings pour la capture de certains criminels coupables des délits commis dans les lieux qui y étoient déſignés, avoit fait monter précédemment dans une ſeule année, la dépenſe à pluſieurs milliers de livres ſterlings. Le ſecond, que toutes les proclamations de cette eſpece, loin de guérir le mal, n'avoient fait au contraire que l'empirer, avoient multiplié les vols, fourni matiere au plus dangereux & au plus atroce de tous les parjures, en tendant des piéges aux ignorans & à la jeuneſſe inconſidérée, qui tentée par ces récom-

penſes, avoit été entraînée au crime, & quelquefois même, (ce qu'on ne ſauroit ſe rappeller ſans horreur,) conduite au ſupplice malgré ſon innocence. Le troiſieme, que l'exécution de mon projet n'avoit exigé du gouvernement qu'un débourſé de trois cent livres, & n'avoit été ſuivi d'aucune des funeſtes conſéquences que je viens d'indiquer. Le quatrieme & dernier, qu'il avoit remédié efficacément au mal pour un tems, & avoit clairement indiqué les moyens de l'extirper; pour peu que ma ſanté me l'eût permis, j'en étois ſi ſûr que je n'aurois pas héſité un inſtant à m'en charger, ſans rien exiger au-delà de cette modique ſomme.

Après avoir ſoutenu les rigueurs du froid des ſix ſemaines qui ſuivirent les fêtes de Noël de l'année paſſée, & mis (du moins je le penſe ainſi) un heureux terme aux jours d'un grand nombre de vieillards décrépits & valétudinaires,

qui auroient peut-être pu encore languir pendant deux ou trois hyvers moins rudes; je revins en ville au mois de Février; je jugeois plus favorablement de mon état qu'aucun de mes amis: je me mis alors entre les mains du docteur Ward: ce médecin auroit souhaité que j'eusse moins tardé à m'adresser à lui.

Il ordonna qu'on me fit la ponction, & on me tira quatorze pintes d'eau: le relâchement subit causé par cette opération, joint à ma maigreur, & à l'état d'affaissement dans lequel je me trouvois, m'affoiblirent au point que l'on fut persuadé qu'il me restoit à peine deux jours à vivre.

J'étois très-mal le jour mémorable où le public perdit M. Pelham; depuis cette époque, je commençai à dégager mes pieds (qu'on me passe cette expression), des liens de la tombe; de sorte que dans l'espace de deux mois, j'eus recouvert une partie de mes forces; mais mon ventre se trouva de nouveau plein d'eau.

Je fis pendant tout ce tems usage des remedes de M. Ward, qui produisirent rarement des effets visibles, particulierement les diaphorétiques, dont l'usage à ce qu'on prétend exige un fort tempérament; ils eurent si peu de vertu que M. Ward assura qu'il lui seroit aussi facile de faire suer une planche que moi.

On eut recours une seconde fois à la ponction, & on me tira une pinte d'eau de moins qu'à la premiere; il est vrai que je supportai beaucoup mieux les suites de cette opération; ce que j'attribuai principalement à une dose de laudanum que mon chirurgien m'avoit fait prendre: elle commença par redonner un peu d'activité à mes esprits, & finit par me procurer un moment de sommeil qui me fit beaucoup de bien.

Nous nous trouvions alors au mois de May, on avoit lieu de se flatter qu'il nous améneroit le printems, & qu'il prendroit la place de ce malheureux

hyver qui duroit depuis ſi long-tems : je voulus en conſéquence, viſiter ma petite maiſon de campagne, ſituée à Ealing, dans la province de Middleſex, dans une belle expoſition, & où l'air eſt très ſerain, & auſſi ſain qu'en aucune autre partie du royaume, & préférable à celui des ſables de Kenſington, car ils ont ici plus d'étendue & de profondeur; elle eſt plus élevée & plus expoſée au midi, d'ailleurs elle eſt préſervée du vent du nord par un amas de collines, qui la garantiſſent en même tems des mauvaiſes odeurs & de la fumée de Londres, dont elle eſt à une diſtance raiſonnable, avantage qu'elle a ſur Kenſington, qui y eſt fort expoſé, ſur-tout lorſque le vent ſouffle de la partie de l'eſt.

Je me ferai toujours un devoir de publier les obligations que j'ai à M. Ward, convaincu qu'il a fait tout ce qui a dépendu de lui pour opérer ma guériſon, ſans aucune vue d'intérêt.

Il eſt certain que les talens de M.

Ward ſont aſſez connus & qu'ils n'ont aucun beſoin de prôneurs : quoique l'hydropiſie ſoit à la tête de la liſte des maladies dont il eſt preſque toujours ſûr de triompher, il eſt poſſible qu'il ſe ſoit trouvé dans la mienne des circonſtances particulieres, qui ont été à l'épreuve de l'efficacité d'un remede qui en a guéri tant d'autres. Il arrive ſouvent qu'une même maladie a dans différens tempéramens des ſymptômes diamétralement oppoſés, & qu'elle ne peut être guérie par une méthode exactement ſemblable.

Un des plus honnêtes & des plus ſavans hommes de notre ſiecle, s'étoit imaginé depuis peu avoir découvert un remede univerſel : j'avouerai cependant, que n'étant pas médecin, c'eſt-à-dire, que la nature de ſes études ayant été dirigée d'un autre côté, il n'avoit pas acquis le droit d'agir en cette qualité ; à quoi l'on pourroit encore ajouter, qu'aucun autre que lui n'a autant cher-

ché à rendre ſes connoiſſances utiles à ſes ſemblables, auxquels il s'eſt fait un devoir de communiquer ſa découverte, en la rendant publique par le moyen de la preſſe. Le lecteur s'appercevra aiſément, ſans que je l'en avertiſſe, qu'il eſt ici queſtion du feu évêque de Cloyne, en Irlande, qui nous a fait connoître les vertus de l'eau de *goudron.*

Je me rappellai alors fortement que d'après une idée que l'inimitable, & trop tôt oublié, auteur du *Dom-Quichotte femelle,* m'avoit fait naître, j'avois précédemment, par pure curioſité, parcouru fort à la légere le livre de M. Berkley ſur ce ſujet, dans lequel il ſoutenoit que ce remede étoit le véritable remede univerſel, dont Sydenham ſuppoſoit l'exiſtence, quoiqu'elle ne fut pas encore découverte & qu'on eut peú de raiſons de ſe flatter qu'elle le fut jamais.

Ayant relû une ſeconde fois cet ouvrage, j'y vis que ce ſavant évêque ſe contentoit d'aſſurer que l'eau de gou-

dron pouvoit être utile dans l'hydropisie, qu'il l'avoit trouvée très-efficace dans le traitement d'une anasarque, qui n'est réellement dans le fond, ainsi que son nom l'annonce, qu'une hydropisie de la chair ; maladie qui a beaucoup de rapport avec celle dont j'étois attaqué.

Après avoir vécu quelque tems de régime, & m'être mis au lait, que je ne tardai pas à quitter, dès que je m'ap[illegible] perçus qu'il ne me co[illegible]noit nullement, j'eus re[illegible]s au remede de l'évênement [illegible] je fis usage matin & soir d'une demi-pinte d'eau de goudron.

Il y avoit à peine trois semaines que j'avois subi la ponction ; mon ventre & mes membres étoient tendus, ce qui ne me dégoûta point de l'eau de goudron : je ne m'étois jamais imaginé qu'elle eut assez de vertu, pour dissiper tout d'un coup le volume de celle qui s'étoit amassée avant que j'en eusse fait usage : je sentis bien qu'il falloit pour m'en délivrer avoir de nouveau recours

au trois-quarts, & que dans le cas où ce remede me feroit quelque bien, il n'opéreroit qu'à la longue, & peu-à-peu: que s'il prenoit jamais le dessus de ma maladie, ce ne feroit qu'à la sourdine, & en la minant, & non en l'attaquant de vive force & directement.

J'éprouvai cependant bientôt des effets sensibles, & qui surpasserent de beaucoup les espérances que j'avois conçues. l'eau de goudron avoit d'abord adouci mon mal, augmenté mon appétit, & m'avoit rendu une [illegible] partie de mes forces.

Si j'avois gagné quelque chose de ce côté-là, par contre l'eau revenoit tous les jours avec plus d'abondance, de sorte que vers la fin du mois de Mai, mon ventre exigeoit une nouvelle ponction, & on me la fit pour la troisieme fois : on reconnut alors deux symptômes favorables; on m'en tira trois pintes de moins que la précédente, & je supportai le relâchement presque sans la moindre défaillance.

Les médecins de mes amis, des avis desquels je faisois le plus de cas, paroissoient s'accorder à croire que le seul espoir qui me restoit étoit l'été que j'avois devant moi; saison dans le cours de laquelle il y avoit lieu de se flatter que je recouvrerois assez de forces pour pouvoir supporter la rigueur de l'hyver: malheureusement cet espoir s'évanouissoit tous les jours; à peine le soleil se montra-t-il trois fois sur l'horison pendant tout le mois de Mai. Je vis la saison s'écouler, ou pour mieux dire l'année s'avancer vers sa fin, sans que nous eussions d'été, de sorte que les premiers fruits acquirent toute leur grosseur, & parvinrent à l'extérieur dans leur état de perfection, sans que pour cela ils fussent dans leur maturité, n'ayant point eû la chaleur nécessaire pour adoucir & pour perfectionner leur acide: je reconnus alors que l'hydropisie, loin de diminuer, faisoit tous les jours de nouveaux progrès, puisque les ponctions deve-

noient plus fréquentes ; je m'apperçus pareillement que l'afthme devenoit auffi plus incommode. Je me voyois à la fin du premier quartier de l'été, enforte que je m'imaginai que fi le terme de la St. Michel venoit à s'écouler de même, ainfi qu'il y avoit tout lieu de l'appréhender ; je me trouverois expofé à l'inclémence de l'hyver, avant que mes forces fuffent revenues, & que je fuffe en état de le fupporter. L'idée que j'avois eue dès le moment que j'entrevis une lueur d'efpérance de guérifon me revint alors à l'efprit ; j'avois penfé à changer de climat, & à en aller habiter un plus tempéré : je confultai fur cet objet un célebre médecin, qui approuva ma réfolution, & m'exhorta à ne pas différer à l'exécuter.

Mon choix avoit d'abord porté fur Aix en Provence ; mais la difficulté du trajet me parut infurmontable : la voie de terre, outre la dépenfe énorme, étoit trop longue & trop fatiguante ; il ne fe

trouvoit d'ailleurs aucun vaiſſeau qui dut faire voile dans peu pour Marſeille, ou pour tout autre port de cette partie de la Méditerranée.

Je me décidai donc pour Lisbonne, comme cette ville ſe trouve ſituée quatre degrés plus au ſud qu'Aix, je penſai que le climat devoit y être plus doux & plus chaud, l'hyver plus court & moins rigoureux.

Il ne fut pas difficile de trouver un vaiſſeau deſtiné pour une ville avec laquelle nous avons un commerce ſi conſidérable : mon frere ne tarda pas à m'en découvrir un, qui étoit pourvu de toutes les commodités qu'on pouvoit déſirer, & qui devoit mettre à la voile dans trois jours.

Cette occaſion me parut trop favorable pour la laiſſer échapper, & malgré le peu de tems qui me reſtoit, ayant donné carte blanche à mon frere pour arranger les conditions de notre paſſage,

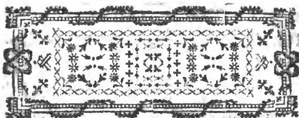
je me préparai férieufement ainfi que ma famille à ce voyage.

Ce fut affez en vain que nous nous dépêchâmes fi fort; le capitaine remit fon départ à deux différentes reprifes: je l'invitai à la fin à dîner à Fordhook une femaine entiere après le jour qu'il eût fixé, & où il m'eût déclaré folemnellement qu'il fe propofoit de lever l'ancre.

Après le repas, & lorfque nous fûmes convenus de nos faits, il me quitta, après m'avoir très férieufement recommandé de me rendre à bord le mercredi fuivant, qu'il m'affura vouloir defcendre la riviere jufqu'à Gravefand, & être bien réfolu à ne s'arrêter pour qui que ce fut.

Il me confeilla de prendre la voie de terre, & d'y aller attendre fon vaiffeau, il appuya fon fentiment de plufieurs raifons qui, autant que je peux me le rappeller, étoient précifément celles qui m'avoient d'abord décidé à m'embarquer à la Tour.

JOURNAL



JOURNAL D'UN VOYAGE A LISBONNE.

Mercredi, 26 *Juin* 1754.

Aujourd'hui le ſoleil s'eſt levé, & m'a paru du plus triſte aſpect; il m'a trouvé éveillé à ma maiſon de Fordhook; c'eſt à cette lugubre clarté, que je compte voir & dire le dernier adieu à quelques-unes de ces créatures que je chéris avec cette tendreſſe que la nature inſpire à ceux dont elles tiennent le jour, & cette affection innée que toute la doctrine de cette école philoſophique & ſtoïque où

reste de modestie, avoueront qu'ils se sont trouvés dans le même cas, toutes les fois que leur position a été pareille à la mienne.

Nous nous sommes rendus en deux heures à Redriffe, d'où nous nous sommes fait conduire immédiatement à bord du vaisseau qui auroit dû mettre à la voile le lendemain; mais comme aujourd'hui c'étoit le jour de l'avénement du Roi au trône, & qu'il étoit par conséquent fête à la douane, le capitaine ne pouvoit y prendre ses expéditions que le jeudi; car ces fêtes sont presque aussi nombreuses, & s'observent avec autant d'exactitude que celles du calendrier Romain. Je pourrois ajouter que les unes & les autres sont tout-à-fait contraires à l'esprit de commerce, & directement opposées à l'intérêt public.

Pour gagner le bord du vaisseau, il a fallu préalablement s'embarquer dans une chaloupe, ce qui n'a pas laissé que d'avoir ses difficultés; privé comme je le suis de l'usage de mes membres, on a été obligé de m'y porter; les hommes qui m'ont rendu ce service, quoique capables de soutenir un fardeau, ont eu besoin, ainsi qu'Archimede, d'un point fixe &

ſtable. Comme il ne ſe trouvera vraiſemblablement dans le nombre de mes lecteurs que fort peu de gens qui n'ayent navigué ſur la Tamiſe dans de ſimples nacelles, il leur ſera facile de ſe former une idée de cette manœuvre; cependant avec le ſecours de mon ami M. Welch, auquel je ne penſe jamais qu'avec attendriſſement & reconnoiſſance, je ſuis parvenu à vaincre tous les obſtacles, & je me ſuis enſuite trouvé à bord du vaiſſeau où l'on m'a hiſſé ſans beaucoup de peine, au moyen de poulies attachées à un large fauteuil, avec lequel on m'a tranſporté dans la chambre, où je me ſuis repoſé des fatigues que je venois d'eſſuier, & qui avoient été beaucoup plus rudes dans le quart de mille de diſtance, qu'il y avoit entre mon carroſſe & le vaiſſeau, que pendant le trajet de terre de douze milles qui s'étoit fait avec la plus grande diligence & ſans aucune incommodité.

Cette derniere fatigue a peut-être été aggravée par l'indignation dont il m'a été impoſſible de me défendre. Il eſt vrai qu'en entrant dans la chaloupe, j'offrois un objet qui n'étoit propre qu'à inſpirer de l'horreur à tous ceux qui m'ont regardé ont pu s'appercevoir que j'étois

tout-à-fait perclus ; mon visage annonçoit mon état. L'on y découvroit clairement des signes qui présageoient une mort prochaine : j'avoue que ma figure a quelque chose de si hideux, que plusieurs femmes qui étoient enceintes, & naturellement craintives, s'étoient abstenues de venir au logis, redoutant que cette vue n'eut pour elles de tristes conséquences. Dans cet état, je passai par les verges (je crois pouvoir faire usage de cette expression) à travers une foule de matelots & de bateliers, qui m'ont tous honoré de leurs complimens ; ils m'ont presque tous accablé d'injures & de plaisanteries rélatives à ma triste situation : il n'y aura personne de ceux qui me connoissent qui puisse me soupçonner d'avoir été personnellement affecté de leur conduite ; je l'ai regardée comme la vive peinture de cette cruauté & de cette barbarie si naturelle à l'homme, que j'ai toujours observée avec douleur, & qui m'a toujours inspiré des idées tristes & peu consolantes : on peut assurer que cet usage révoltant est particulier à la nation Angloise : il est vrai qu'on ne peut en accuser que la populace ; c'est le fruit d'une licence effrénée, qu'elle

prend pour la véritable liberté dont elle n'est que l'abus ; il ne se trouve point chez les honnêtes gens qui ont reçu une éducation seule capable de vaincre la nature, de déraciner les mauvais penchans que nous apportons en naissant, & de nous donner toute la perfection dont nous sommes susceptibles.

Voilà je crois ce qu'on peut dire, & tout ce qui peut se dire ; je crains cependant que cela ne soit pas assez satisfaisant, & n'explique qu'imparfaitement les causes de l'inhumanité d'un être, qui tandis qu'il ôse se vanter d'avoir été créé à l'image de Dieu, paroît porter empreinte celle des animaux les plus vils, où plutôt celle que nous nous formons du diable ; je ne connois aucune autre créature qu'on puisse accuser avec justice d'une pareille atrocité.

Après que j'ai été un peu reposé, on nous a servi un mauvais aloyau qui ressembloit assez à de la charogne, pour lequel l'hôte de la gargotte où nous l'avions pris, nous avoit fait payer tout ce qu'il auroit pu nous en couter chez le meilleur traiteur pour un excellent dîner : la différence qu'il y a entre un bon & un mauvais cabaret, c'est que dans le

premier on donne beaucoup d'argent pour faire bonne chere, & dans le dernier, on en donne tout autant pour la mauvaiſe.

Jeudi, 27 *Juin*.

Ce matin, le capitaine qui avoit couché dans ſon lit à terre, nous a rendu viſite; il eſt entré dans la chambre où il s'eſt préſenté ſous l'aſpect d'un bacha de mauvaiſe humeur, en aſſurant que s'il s'étoit imaginé que nous fuſſions ſi difficiles, il ſe feroit bien gardé, lui euſſions-nous donné cinq cent livres ſterlings de ſe charger de nos perſonnes. Il a proteſté plusieurs fois qu'il étoit honnète homme, & faiſoit peu de cas de l'argent; malgré ce prétendu déſintéreſſement, il n'a pas laiſſé de nous donner à entendre fort intelligiblement, que des paſſagers de diſtinction l'avoient ſouvent gratifié de vingt, trente & quarante guinées pour l'uſage de ſa chambre, enſus de la ſomme dont ils étoient convenus. J'ai été, on ne peut pas plus, ſurpris de ſa façon d'agir à laquelle je ne comprenois rien; il m'avoit quitté la veille de très-bonne humeur, & il ne s'étoit rien paſſé entre nous depuis lors qui

pût l'autoriser à me tenir de pareils propos : mon étonnement n'a cependant pas été de longue durée ; je n'ai pas tardé à m'appercevoir que tout ce verbiage ne tendoit qu'à me préparer à un nouveau retard (c'étoit le cinquieme) & à me prévenir qu'il ne léveroit l'ancre que le samedi suivant ; attendu que sa volonté & son bon plaisir étoient de ne partir qu'alors.

Outre la situation désagréable dans laquelle nous nous trouvons, étant dans le voisinage de Wapping & de Redriffe, & participant de l'air empesté de ces deux agréables séjours, & ne perdant aucun des sons harmonieux que produisent les clameurs réunies des matelots, des bateliers, des marchandes d'huitres, des poissardes & de tous les bruyans habitans de ces deux rives, qui composent le concert le plus singulier, & qu'on ne sauroit comparer qu'à celui que Hogarth a imaginé dans l'estampe que nous avons de lui, qui assourdit presque ceux qui la contemplent ; j'avois une très-forte raison pour souhaiter que nous missions promptement à la voile ; mon hydropisie qui m'avoit déja obligé de souffrir trois fois la ponction, sembloit en exiger

une nouvelle, avant que je pusse arriver à Lisbonne : personne à bord n'étoit en état de me rendre ce service ; il fallut cependant (je me sers des propres expressions du capitaine) se soumettre, & écouter la raison. J'avouerai qu'il n'y avoit pas à choisir, & que quand j'aurois eu quelque penchant à prendre un autre parti, il auroit été trop dispendieux pour que je pusse le suivre.

Il est plusieurs inconvéniens dans le monde que les gens du premier rang ignorent absolument & auxquels ils n'ont jamais été exposés ; à peine connoissent-ils la classe de ceux qui les font naître. Tel est, par exemple, le transport des effets, & des personnes d'un lieu à un autre ; les connoissances, même celles qui paroissent les moins importantes en elles-mêmes ne sauroient être méprisables, & comme celle dont je veux parler est absolument nécessaire pour bien comprendre, & tirer parti de mon journal ; & qu'enfin comme dans le cas présent, les plus ignorans de mes lecteurs seront précisément ceux que je chercherai préférablement à amuser, & pour lesquels je souhaite sur-tout qu'on veuille supposer que j'écris, je traiterai

ici avec un peu d'étendue cet objet, ce que je ferai d'autant plus volontiers, qu'aucun auteur ancien ni moderne (si l'on en croit le catalogue de la bibliothéque du docteur Mead) n'a encore osé l'entreprendre ; cette tâche, soit dit en style de don Quichotte, sembloit réservée à ma plume.

En concevant le projet de composer un journal, je me proposai en même tems de faire des recherches sur l'origine des premiers voyages, & comme plusieurs particuliers ont suivi cette voie (c'est-à-dire ont voyagé) aux dépends du public, je me suis flatté que le désir de contribuer à l'avancement des arts & des sciences, aux progrès des connoissances solides & utiles qui distinguent si heureusement notre siecle, ont donné naissance à un grand nombre de sociétés littéraires en Europe, dont il me seroit difficile de me rappeller les noms, & dont ni moi, ni personne, à l'exception de leurs plus proches voisins, n'avons jamais ouï parler ; engageroit ces sociétés à me prêter la main dans la composition d'un ouvrage entrepris dans les mêmes vues, & concourrant aux mêmes fins que leurs propres travaux, & ceux des

particuliers qu'elles ont cherché à encourager & à ſoutenir dans cette pénible carriere, quelquefois en leur accordant des marques de diſtinction, & les admettant même dans leurs corps, ne craignant point de les placer ſur la liſte des membres qui les compoſent.

J'oſois me promettre toute ſorte de ſecours de leur part, ſur-tout qu'elles daigneroient me communiquer les précieux manuſcrits, & les pieces originales que j'avois lieu de préſumer qu'elles avoient ſcrupuleuſement recueillis des fragmens qui nous reſtent des tems les plus reculés, & des ſiecles où l'hiſtoire ne nous fournit rien de certain ſur l'habitation, moins encore ſur les voyages des premiers hommes; ſi ce n'eſt peut-être, ainſi qu'on aſſure qu'un curieux & docte membre de la nouvelle ſociété des antiquaires l'a inſinué, qu'il y ait lieu de conjecturer que leurs réſidences & leurs voyages n'aient été qu'une ſeule & même choſe. On prétend que cette conjecture (je ne ſaurois lui donner d'autre nom) eſt due à un livre qui lui tomba par hazard ſous la main, & dont nous ne tarderons pas de parler, dont le contenu étoit alors peu connu à ſes confreres.

Informé d'ailleurs que le roi de Prusse, également célebre par son goût & par sa bienfaisance, ce qui est un phénomene peu ordinaire dans un climat aussi septentrional que celui qu'il habite, étoit le vrai protecteur des arts & des sciences, j'étois persuadé qu'il favoriseroit une entreprise de cette utilité, & ordonneroit qu'on fit des recherches dans ses archives, & qu'elles me fussent communiquées.

Après avoir murement pesé tous ces avantages, & réfléchi tout à mon aise sur l'arrangement que je donnerois à mon ouvrage; il n'a fallu qu'un instant pour faire évanouir mon projet, à quoi n'a pas peu contribué la connoissance que j'ai eu de la découverte du jeune antiquaire dont je viens de faire mention, qui d'après les plus anciens fragmens qui nous restent, (il ne me paroît pas que tous les membres de sa société soient de son sentiment) & qui sont fort antérieurs aux premiers recueils modernes de manuscrits existans, ou à aucune collection d'histoire naturelle dont l'antiquité n'approche pas à beaucoup près de celle du déluge, pour me convaincre que le premier homme fut réel-

lement un voyageur, & qu'à peine lui & ſa famille ſe trouverent établis dans le paradis terreſtre, que ne tardant pas à ſe dégoûter de leur habitation, ils en chercherent une nouvelle. De-là, je conclus, que le goût des voyages eſt inné à l'homme, & qu'il fait partie du châtiment qui lui fut impoſé dès le commencement du monde.

Mon plan, au moyen de cette découverte, ſe trouva fort réduit, je vis qu'il n'étoit plus queſtion que de traiter de la méthode ſuivie pour le tranſport des effets & des paſſagers d'un lieu à un autre; ſujet qui n'étant pas univerſellement connu, paroiſſoit mériter d'être approfondi, avant que de remonter à ſon origine. Ce que l'on ne ſauroit réellement faire que de deux manieres; en ſe conformant à celles dont les hiſtoriens & les antiquaires ſont le plus ordinairement uſage dans les cas où ils cherchent à s'aſſurer du principe des choſes. Par la premiere, on parvient à s'inſtruire de leur état actuel, laiſſant à d'autres le ſoin de tracer l'époque où elles commencerent à exiſter, & leur mode d'exiſtence. Par la ſeconde, on démontre quelle étoit leur véritable poſition, & on abandonne aux

recherches des curieux l'examen de celle dans laquelle elles ſe trouvent de nos jours : par conſéquent, la premiere de ces connoiſſances eſt plus utile, & la derniere plus curieuſe ; l'une eſt précieuſe au genre humain en général, l'autre ne l'eſt qu'à cette partie ſi eſtimée qu'on honore du nom *de Virtuoſo.*

Ainſi donc, en me bornant à dévoiler le myſtere du tranſport des effets & des paſſagers d'un lieu à l'autre, juſqu'à préſent ſi impénétrable même pour ceux de mes lecteurs les plus clairvoyans, je continuerai à ſuivre la méthode hiſtorique que j'ai adoptée, & tâcherai d'expliquer celles que l'on met plus ordinairement en uſage de nos jours ; abandonnant à quelque plume plus ſavante que la mienne le ſoin de faire des découvertes plus précieuſes, en attendant que j'aye une occaſion plus favorable de m'en acquitter moi-même.

Pareil tranſport s'exécute donc actuellement par deux méthodes générales ; l'une & l'autre (à la garde & ſous la conduite de Dieu,) (*a*) ſavoir par terre,

(*a*) Formule obſervée dans les connoiſſemens & dans les lettres de Voiture.

& par eau, elles ſont toutes deux très-variées ; celui de terre ſe fait par le ſecours de différens véhicules, tels que charrois, tels que carroſſes, tombereaux, & celui d'eau à l'aide des vaiſſeaux, des barques, des chaloupes de toutes grandeurs & dénominations ; mais comme ces façons de tranſporter ſont toutes aſtreintes aux mêmes regles, elles ont entre elles une ſi grande conformité, qu'il ſuffira de les réduire à un point de vue général, ſans s'arrêter à des détails minutieux.

Etabliſſons d'abord pour principe fondamental, que comme le bagage qu'on tranſporte forme ordinairement le plus gros volume, il mérite par conſéquent le plus d'attention ; le paſſager n'eſt guéres que l'acceſſoire de ſa malle, coffre, ou balle, ou ne formant tout au plus que la moindre partie de ſon propre équipage, il eſt très-naturel qu'en les arrangeant & en les arimant, on s'embarraſſe très-peu de ſa perſonne & de ſes commodités : il eſt moins queſtion du tranſport des paſſagers & des bagages que de celui des bagages & des paſſagers.

Secondement, ce tranſport forme une eſpece de rélation ; ou pour mieux dire

de sujétion dans la société, au moyen de laquelle le passager est tenu à rendre certain hommage à celui qui le transporte. Il est vrai que cette servitude n'est que momentanée & locale, elle n'en est pas pour cela moins absolue pendant tout le tems de sa durée; c'est la plus insupportable de toutes celles qui soient connues dans la grande Bretagne, & pour dire la vérité celle qui s'accorde le moins avec les privileges d'un peuple libre, qui ne sauroit s'y accoutumer: ce qu'elle a de singulier, c'est qu'elle ne ressemble en rien à la servitude ordinaire, & que le supérieur se trouve soumis à son inférieur; circonstance qui paroit tout-à-fait absurde. Car Aristote a prouvé dans sa politique, d'une maniere qui me paroît convaincante, qu'à l'exception des barbares, personne ne naît pour l'esclavage, & n'est destiné à servir que des maîtres qui ne soient pas eux mêmes barbares : j'avoue que Montesquieu a poussé ce paradoxe un peu plus loin, rélativement aux Africains; il est cependant vrai qu'aucun être n'est destiné par sa naissance à l'esclavage, & qu'il n'est assujetti que par la force; il ne devient par conséquent l'esclave que d'un plus puissant que lui.

Troisiémement, cette ſujétion eſt abſolue, & conſiſte en une parfaite réſignation du corps & de l'eſprit au pouvoir d'un autre: après quoi, la volonté de celui qui s'eſt ainſi ſoumis devient tout auſſi paſſive que celle d'un eſclave Aſiatique, ou d'une femme Angloiſe, en conſéquence des loix & des uſages de l'une & de l'autre contrée. Pour que la plupart de mes lecteurs convinſſent de la juſteſſe de ma comparaiſon, il ſuffiroit que je leur citaſſe l'exemple d'un cocher d'une de nos voitures publiques; tous ceux d'entre eux qui ſe feroient jamais trouvés ſous la domination d'un pareil tyran, qui dans ce pays de liberté eſt auſſi deſpotique qu'un bacha Turc, avoueroient qu'il n'y a que deux circonſtances où ſon pouvoir ſoit limité; la premiere, qu'il ne ſauroit vous engager ſans votre conſentement à ſon ſervice; la ſeconde que ſi vous vous y mettez volontairement dans un endroit, ce n'eſt qu'à condition d'être libre au bout d'un certain tems dans un autre; & il eſt obligé de ſon côté (moyennant l'aide de Dieu) à remplir toutes les conditions de ſon engagement. Il eſt vrai que pendant tout le tems néceſſaire à l'accompliſſement

du voyage, on ſe trouve abſolument à ſa diſpoſition ; il vous tranſporte comme il veut, quand il veut, & où il veut, pourvu toutefois qu'il ne s'éloigne pas trop du grand chemin : vous ne buvez & ne mangez que ce qui lui plait : il y a plus, vous ne dormez que lorſqu'il le juge à propos ; il vous éveillera & vous fera ſortir du lit à minuit, vous donnant à peine le tems de vous habiller : il eſt vrai que ſi vous êtes aſſez heureux pour pouvoir dormir dans ſa voiture, il n'a pas le droit de vous en empêcher, je dirai même, en lui rendant juſtice, qu'il eſt naturellement aſſez enclin à vous y engager ; car plus matin il vous fait lever, plus il vous accorde de tems pendant la chaleur du jour, puiſqu'il lui arrive aſſez fréquemment de s'arrêter ſix heures dans un cabaret à bierre ou à ſa porte, vous accordant les mêmes libertés qu'il ſe permet à lui même, pour leſquelles il eſt toujours très-modéré dans ſes prétentions. J'ai connu un chargement complet de voyageurs dont on exigea à peine trente ſols, pour les avoir laiſſé repoſer plus d'une heure à la porte d'une de ces maiſons, & cela dans un des jours les plus chauds de l'année.

Quoique cette espece de tyrannie ait échappé aux observations de nos écrivains politiques, il me semble que nos auteurs dramatiques en ont fait mention, & qu'elle est assez connue de la plus grande partie des lecteurs, pour que je me dispense d'en parler plus amplement. D'ailleurs mes amis les plus familiers étant si peu exposés à ce genre de captivité, je vais abandonner les voyageurs par terre, & parler de ceux qu'on transporte par mer; tout ce que je dirai à leur sujet peut s'appliquer également aux premiers; rien n'empêche que je ne les mette dans une même cathégorie, & ne les fasse suivre immédiatement, les confondant aussi parfaitement qu'ils le sont dans notre liturgie, lorsqu'elle les recommande aux prieres des fideles; (ce qui m'a paru très-remarquable) ils s'y trouvent pêle-mêle avec d'autres misérables, tels que les femmes en travail, les malades, les enfans qui viennent de naître, les prisonniers & les captifs.

Le bagage & les passagers sont transportés par mer dans différens véhicules, dont le principal est un vaisseau; ce sera aussi le seul dont je parlerai. Ici le tyran ne dérive point son titre, comme le

cocher du coche, du véhicule même dans lequel il arrange les bagages & les paſſagers; on lui donne celui de capitaine, mot qu'on applique à un nombre étonnant d'uſages différens, & dont la ſignification eſt, on ne peut pas plus vague, de ſorte qu'il eſt très-difficile d'y attacher une idée certaine: au défaut d'expreſſion qui faſſe connoître ces diverſes acceptions, il me ſemble que celle de chef ou de conducteur d'un corps d'hommes raſſemblés ſeroit celle qui la définiroit le mieux: que ce corps ſoit compôſé de ſoldats, de matelots, ou de voleurs, celui qui ſe trouve placé à leur tête eſt toujours qualifié de capitaine.

Le tyran ſous les ordres duquel le ſort nous a placé & à qui nous ſommes échus en partage, prétendoit avoir un droit plus honorable à ce titre que celui de ſimple conducteur d'un véhicule ſervant uniquement au tranſport; il avoit été élevé au grade de commandant d'un vaiſſeau corſaire; ce qu'il s'imaginoit lui donner le droit de ſe glorifier d'avoir été emploié au ſervice du roi, & d'arborer à la ganſe de ſon chapeau cet ornement militaire connu ſous le nom de co-

garde ; il portoit aussi une épée fort longue, avec laquelle il se pavanoit dans la chambre aux yeux de ses malheureux passagers, emballés dans des niches qui en garnissoient les côtés : ce personnage étoit, on ne peut pas plus singulier ; il s'étoit mis dans la tête qu'il étoit un homme considérable pour les mêmes raisons qui démontroient clairement qu'il n'étoit qu'un faquin, & pour qu'on crut qu'il avoit hanté la bonne compagnie, il faisoit précisément tout ce qu'il falloit pour prouver qu'il ne l'avoit jamais connue. Il se piquoit encore de galanterie, & à l'âge de soixante & dix ans, il joignoit à la gentillesse du chevalier Courtley-nice toute la rusticité de Surley ; & tandis qu'il étoit sourd lui-même, il avoit une voix propre à assourdir tous ceux qui l'écoutoient.

Le retard occasionné par les délais du capitaine qui n'avoit pas tout son chargement, & attendoit encore quelques marchandises, le vent ayant été longtems au sud-ouest, d'où il souffloit constamment avec violence, me fit redouter avec raison que nous n'eussions une longue traversée, & que mon ventre qui commençoit à être fort tendu n'exigeât

une nouvelle ponction, au moment où il seroit peut-être impossible de se procurer aucun secours, quoique le capitaine m'eût assuré qu'il avoit un jeune homme à bord très-entendu, qui lui tenoit lieu de chirurgien; je reconnus depuis qu'il remplissoit encore les fonctions de maître d'hôtel, de cuisinier, de sommelier & de matelot; pour tout dire en un mot, il avoit autant de différens emplois que Scrub, dans la comédie de Farquhar (*a*), & qu'il les remplissoit tous avec beaucoup d'habileté: celui de chirurgien étoit peut-être le seul où il se trouva un peu en défaut, du moins pour ce qui a quelque rapport à la ponction; car il m'avoua

(*a*) George Farquhar, né à Londonderry en Irlande, en 1678: il fut d'abord comédien, ensuite officier, & finit par composer pour le théâtre; mort en 1710. pendant le cours des premieres représentations de la piece dont il est ici question, intitulée *The Beau's stratagem*, stratagêmes du petit-maître. Scrub est un laquais, qui sous des dehors de simplicité, cache beaucoup de malice: cette comédie eut le plus grand succès, & est restée au théâtre; c'est le dernier ouvrage de l'auteur, qui avoit certainement beaucoup de talens, ils furent mal récompensés, car il vécut & mourut pauvre.

fort ingénuement, qu'il n'avoit jamais vu faire cette opération, & ne possédoit point l'instrument qui y étoit propre.

Vendredi, 28 *Juin.*

Aujourd'hui par précaution j'ai envoyé chercher mon ami Mr. Hunter de Covent-Garden, habile chirurgien & grand anatomiste; quoique mon ventre ne fut pas extrêmement tendu, il m'a tiré dix pintes d'eau: le jeune homme du vaisseau a assisté à cette ponction, non comme étant du métier, mais comme cherchant à s'instruire.

Me trouvant guéri de ma crainte, rélativement à la durée du voyage, j'ai annoncé au capitaine qu'il m'étoit indifférent qu'il partit plus tôt ou plus tard; il a paru très-satisfait de cette déclaration, ainsi que de ce que je lui ai dit que depuis la ponction, je me trouvois beaucoup plus à mon aise; je crois réellement que le compliment qu'il m'a fait à ce sujet étoit sincere; c'étoit dans le fond, ainsi qu'on aura plus d'une fois occasion de le remarquer, un très-bon-homme, & comme il n'étoit pas moins brave, je m'apperçus que la constance héroïque avec laquelle j'avois soutenu une opération

qui ne cauſe que peu ou point de douleur, lui avoit inſpiré un certain reſpect. Pour ſe mettre donc en état de tenir ſa parole au moment où il n'avoit plus aucun intérêt d'y manquer, & où il n'avoit plus lieu de s'attendre à recevoir d'autres marchandiſes, ni de nouveaux paſſagers, il ordonna à ſes gens de mettre à la voile le dimanche matin pour deſcendre la Tamiſe juſqu'à Graveſend, où ils attendroient ſon arrivée.

Dimanche, 30 *Juin.*

Il ne nous eſt rien ſurvenu d'extraordinaire juſqu'à ce matin, que ma pauvre femme, après avoir beaucoup ſouffert pendant toute la nuit d'un mal de dents, s'eſt réſolue à ſe débarraſſer de celle qui la tourmentoit. J'ai en conſéquence envoyé mon laquais à Wapping, pour y chercher le plus habile arracheur de dents qu'il pourroit trouver, & l'amener ſans perte de tems : on lui a d'abord indiqué une femme très-renommée dans cet art; mais lorſqu'elle a été rendue à la chaloupe au bord de la riviere, il s'eſt trouvé que le vaiſſeau étoit déja à la voile; il étoit en effet parti peu de minutes après que mon laquais l'eût quitté. Le

pilote

pilote ne jugea pas à propos, quoiqu'il n'ignorât pas la raiſon pour laquelle je l'avois envoyé, d'attendre ſon retour, ou de me prévenir qu'il alloit lever l'ancre, moi qui avois patiemment ſouffert pendant quatre jours les délais de ſon capitaine, malgré ſes promeſſes ſolemnelles & réitérées de ne plus différer.

Mais de tous les diminutifs de bachas, ou de tous les tyrans ſubalternes que j'aye jamais connu, ce pilote à face refrognée étoit ſans contredit le plus implacable; car pendant tout le tems qu'il exerça le commandement en chef, ce qui fut juſqu'à l'arrivée aux Dunes, il ne fit jamais rien de ce qu'on lui demanda, ne dit rien d'honnête, & même ne jetta pas un regard gracieux ſur aucun des individus qui ſe trouvoient à bord.

L'arracheuſe de dents, dont la réputation, ainſi que je viens de le dire, étoit bien établie dans tout le voiſinage, refuſa de ſuivre le vaiſſeau, de ſorte que mon domeſtique revint ſeul, & fit tant de diligence qu'il nous rejoignit, avant que nous fuſſions tout-à-fait ſous voile, car dès que nous y fûmes une fois, le vent & la marée nous étant favorables, il lui auroit été impoſſible de regagner le vaiſ-

ſeau, avant qu'il eût été mouillé à Graveſend.

Le ciel étoit ſerein, & la matinée très-belle, le trajet fut auſſi agréable qu'on pouvoit le ſouhaiter; je ne crois pas qu'il y ait une ſeule riviere en Europe dont l'aſpect ſoit comparable à celui de la Tamiſe qui, dans tout cet eſpace, ſe trouve couverte de ſuperbes vaiſſeaux. Les chantiers de Deptfort & de Woolwich offrent un point de vue enchanteur, & donnent une juſte idée de la perfection à laquelle nous ſommes parvenus dans la conſtruction de ces châteaux flottans, & de la ſupériorité qu'il y a lieu de croire que nous conſerverons ſur les puiſſances maritimes de cette partie du globe. Celui de Woolwich ſurtout grava profondément cette idée dans mon eſprit; j'y remarquai la royale Anne qui étoit en carene; & qui paſſe pour le plus gros vaiſſeau qu'on ait conſtruit juſqu'à-préſent, & monte dix canons de plus qu'aucun autre du premier rang.

Il ſe peut, cependant, que de pareilles maſſes ſoient peu propres à la manœuvre, & ſervent plus pour la parade que pour l'utilité; mais pourvu que leur

construction contribue à entretenir chez l'étranger l'idée de la supériorité Britannique sur les autres pouvoirs maritimes, la dépense, quoique très-considérable, ne sauroit me paroître mal employée; cette ostentation est très-louable, & conforme aux regles de la saine politique. Je serois réellement mortifié de me trouver réduit à avouer que la France, la Hollande ou l'Espagne eussent un plus grand & plus beau vaisseau que le plus grand & le plus beau des nôtres: c'est une satisfaction que je voudrois toujours donner à nos marins dont il convient de flatter l'amour propre, en les mettant à même de s'estimer avec raison fort au-dessus de leurs voisins. Je suis persuadé, que non-seulement nos matelots, mais encore tous les habitans de cette isle, ont droit de s'applaudir en comparant le roi d'Angleterre, comme puissance maritime, avec les autres monarques de l'Europe; il est vrai que je doute que la comparaison de nos forces de terre avec celles de plusieurs têtes couronnées fit naître une pareille idée de supériorité: il est sûr que leur population surpasse de beaucoup la nôtre, & que nous ne

leur sommes nullement comparables par le nombre & par la bonté de nos troupes ; plusieurs peuples, sur-tout les Allemands, les François, peut-être même les Hollandois, nous ont laissé fort en arriere à cet égard : car quoique nous puissions nous glorifier de nos Edouards, & de nos Henris des siecles passés, la révolution qui s'est faite depuis lors dans l'art de la guerre, qui est cause que la force des individus n'est presque plus d'aucun avantage, a produit un changement total dans les armées, tout-à-fait à l'avantage de nos ennemis. Quant aux succès que nous avons eu dans ces derniers tems, si nous n'en sommes pas tout-à-fait redevables au génie supérieur de notre général, ils le sont en partie à l'efficacité de son argent. Il est certain que dans le cas où nous accuserions le maréchal de Saxe de vanité, pour avoir montré avec complaisance son armée rangée en bataille à son prisonnier notre général, après l'affaire de Laufeld, nous ne saurions d'un autre côté nous empêcher d'avouer que cette conduite pouvoit avoir son utilité ; puis qu'en lui présentant des troupes telles que celles-ci, dont il étoit assez difficile

de trouver les pareilles, tant pour le nombre que pour la discipline, qui à ces deux égards étoient si fort supérieures aux nôtres, qu'on feroit plus qu'injuste, si l'on osoit faire le moindre reproche au brave & jeune prince dont la victoire dans cette occasion refusa de suivre les drapeaux : sa retraite dont on ne parlera jamais qu'avec étonnement, ne sauroit qu'être admirée, & ajouter un nouveau lustre à sa gloire.

Dans notre marine, c'est précisément tout le contraire ; & ce sera absolument notre faute, si les choses viennent à changer ; elles doivent rester sur le même pied aussi long-tems que notre commerce sera dans un état assez florissant pour pouvoir la soutenir : ce secours ne sauroit jamais lui manquer, tant que la législation continuera à protéger & à encourager nos négocians, & que nos magistrats auront le pouvoir, les talens, & la probité convenables pour maintenir & faire exécuter les loix existantes, rien ne doit être capable de troubler notre sécurité ; convaincus, comme nous avons lieu de l'être, qu'il seroit peu vraisemblable que notre sénat & nos tribunaux se livrassent ja-

mais à une vile féduction, & que les places en fuffent occupées par des fujets ignorans & corrompus.

Outre les vaiffeaux fur les chantiers, nous en avons vu plufieurs à l'ancre; il n'eft rien de comparable aux yachts, furtout à celui deftiné à la perfonne du roi qu'on nomme le yacht du corps, il eft fort au-deffus de toute defcription tant par la magnificence, que par les commodités, auxquelles on a eu également égard en le conftruifant & en l'équipant.

Plufieurs vaiffeaux de la compagnie des Indes orientales qui venoient d'arriver, fe font auffi attirés notre attention: ce font, je crois, les plus gros & les plus beaux bâtimens dont on faffe ufage pour le commerce: ceux qui fervent au tranfport du charbon, dont le nombre eft très confidérable & forment même des flottes, ont affez d'apparence, & en defcendant jufqu'à ceux qui trafiquent en Amérique, en Afrique, & en Europe; & faifant l'énumération tant de ceux qui naviguent le long de nos côtes, que des petites embarquations qu'on rencontre entre Chatham & la tour de Londres, le tout formera un objet enchanteur aux yeux d'un véritable Anglois, qui

ne ſauroit manquer d'élever ſon ame, ſur-tout s'il aime ſincérement ſon pays, & qu'il exiſte en lui la moindre étincelle de patriotiſme.

Enfin l'hôpital royal de Greenwich, qui préſente une ſuperbe façade du côté de la riviere, & qui fait en même tems un ſi grand honneur à l'architecte & à la nation, rélativement au talent & à l'invention de l'un, & à la ſenſibilité & à la généroſité de l'autre, terminent convenablement ce point de vue, dont la deſcription paroîtra peut-être romaneſque à ceux qui ne le connoiſſent point par eux-mèmes, & ne ſe ſont point convaincus par leurs propres yeux que ce ſpectacle eſt un de ceux où la vérité & la réalité ſurpaſſent quelquefois la fiction.

Lorſque nous avons eu paſſé Greenwich juſqu'à notre arrivée à Graveſend, nous n'avons plus rencontré que deux ou trois maiſons de campagne d'aſſez peu d'apparence, toutes ſituées ſur la rive de la province de Kent, dont l'air eſt plus ſain, moins humide, & la poſition plus agréable que celles qui ſe trouvent ſur le bord oppoſé, qui eſt de celle d'Eſſex. J'avouerai naturellement, que

cette circonſtance n'a pas laiſſé de me frapper, ſur-tout lorſque j'ai réfléchi à la quantité de maiſons de plaiſance dont les bords de la Tamiſe, en remontant depuis Chelſea juſqu'à Shepperton, paroiſſent couverts; le canal en eſt cependant beaucoup moins large, & n'offre pas à beaucoup près un auſſi beau point de vue : la quantité de petites nacelles qui s'y ſuccedent continuellement, ainſi que la répétition d'objets minutieux qui n'offrent rien de remarquable, de beau, ou de ſingulier, fatigue la vue, & ne peut qu'occaſionner de l'ennui & du dégoût, loin de procurer la moindre ſatisfaction. La côte d'Eſſex pourroit le diſputer en fait de ſituation à Barnes, Mortlake, & aux autres endroits du voiſinage, ſur leſquels j'oſe croire même qu'elle l'emporteroit : quant à celle de Kent, il s'y trouve nombre d'emplacemens très-convenables à ceux qui ſe propoſeroient d'y bâtir, & qui mériteroient à juſte titre la préférence ſur preſque tous ceux des provinces de Middleſex & de Surrey dont on fait le plus de cas.

Comment rendre compte d'un goût auſſi dépravé? Comment eſt-il poſſible qu'on oſe comparer la vue d'un grand

nombre de chaloupes & de canots naviguant à la file, à celle que nous présente une suite continuelle de vaisseaux avec toutes leurs voiles au vent, se frayant un chemin au travers des vagues qui semblent s'opposer à leur passage.

Je ne saurois m'empêcher de faire ici une seconde remarque sur le peu de discernement que nous montrons dans le choix de nos amusemens, & sur notre négligence à nous en procurer un très-innocent, qui me paroît un des plus gracieux qu'on puisse imaginer; ce seroit celui d'avoir en propre de petits bâtimens construits de maniere qu'on y trouvât les commodités nécessaires; cette voiture seroit, sans contredit, la moins coûteuse & la plus convenable pour nous transporter promptement & sans fatigue, à celles de nos campagnes, dont la situation seroit telle que celle dont je viens de parler.

J'avoue que si l'on vouloit prodiguer les ornemens à ces bâtimens & étaler dans leur construction un luxe désordonné, cet amusement deviendroit fort cher; cette dépense, seroit cependant très-supportable pour les gens à leur aise, & beaucoup moins considérable que

celle qu'on fait journellement pour d'autres qui ne lui sont nullement comparables. Il est vrai, qu'il me semble, que naviguer de la maniere que je viens d'indiquer, est plutôt un plaisir peu connu, & dont on s'est encore peu avisé, que négligé par ceux qui en ont essayé; à moins qu'on ne suppose peut-être que les gens délicats & craintifs, ne s'imaginassent l'acheter trop chérement, en s'exposant aux risques & au mal de mer, & prétendissent que toutes leurs jouissances fussent pures, & sans aucun mèlange de peines & de soucis; toujours prêts à s'écrier,

Nocet empta dolore voluptas.

Tel est pourtant l'état où je me trouve dans cet instant; car le bien-être & le soulagement que la derniere ponction m'a procuré, la belle matinée, notre marche favorisée par le vent & la marée, joints à la multitude d'objets intéressans que j'ai constamment devant les yeux, pendant tout le tems que nous sommes à la voile, ont été compensés, & même éclipsés par la seule idée des souffrances de ma femme, qui n'ont cessé de la tourmenter depuis le moment de notre départ, jus-

qu'à celui où nous venons de jetter l'ancre. Dès que nous avons été mouillés, j'ai envoyé un domeſtique à terre pour qu'il nous amenât le dentiſte le plus habile de Graveſend ; en conſéquence il eſt revenu avec un chirurgien qu'on nous a aſſuré être fort célebre, ce qui ne l'a pas empêché de ſe prêter à ce que nous exigions de lui ; il auroit été fort choqué, ſi nous l'avions regardé ſur le pied d'un ſimple arracheur de dents, & il auroit imité en cela la conduite de Mrs. ſes confreres qui ne ſouffrent pas volontiers qu'on les traite de barbiers, ſur-tout depuis la diſtinction très-moderne qu'on a établie entre ces deux fonctions, à laquelle s'il ſe trouve des gens qui prétendent que la chirurgie ait conſidérablement gagné, d'autres par contre croient que les barbiers ont peu perdu.

Cet adroit & ſcientifique perſonnage, (du moins je le tiens pour tel) après avoir mûrement & attentivement conſidéré la dent reprouvée, a déclaré qu'elle étoit ſi fort gâtée, & ſi reculée à l'extrêmité de la mâchoire ſupérieure, où elle ſe trouvoit en quelque façon couverte & garantie par une autre groſſe, belle, & profondément enracinée, qu'il

déſeſpéroit de pouvoir l'enlever.

Il a fait pluſieurs autres raiſonnemens de la même force à ma femme, & a employé un plus grand nombre de fleurs de rhétorique pour la détourner de la faire arracher, que l'on n'en emploie ordinairement à engager une jeune demoiſelle à préférer une douleur momentanée à de longues ſouffrances, ſur-tout quand il arrive qu'une pareille demoiſelle ſe trouve être du nombre de celles qui ont paſſé leur quarante ou cinquante ans, & qu'en conſentant à ſouffrir un petit mal paſſager, heureuſement de ſi courte durée, qu'à peine y en a-t-il une ſeule ſur mille qui ait le tems de crier qu'elle l'ait ſenti, elles s'expoſent à porter atteinte à leurs charmes, & à perdre une de ces perfections capables, ſi l'on en croit le chevalier Courtley-Nice, de conquérir les cœurs.

Il a parlé ſi long-tems, & de ſi bon ſens que j'ai fini par me ranger de ſon avis, & par l'aider à engager ma femme (ce n'a pas été ſans peine) à ſe réſoudre à garder encore quelque tems ſa dent, & à ſe contenter pour le moment de faire uſage de palliatifs capables de la ſoulager; il lui a en conſéquence appliqué

un peu d'opium ſur la partie ſouffrante, & des véſicatoires derriere les oreilles.

Aujourd'hui étant à dîner dans la chambre, tout d'un coup l'une des fenêtres de côté a été briſée, & eſt tombée avec le même bruit qu'auroit pu faire celui d'un canon de vingt-quatre tiré à nos oreilles; nous avons tous été ſurpris & effrayés de cêt accident imprévu, dont nous n'avons cependant pas tardé à découvrir la cauſe; car le chaſſis qui avoit été briſé a été pouſſé en morceaux au milieu de la chambre par le beaupré d'un petit bâtiment nommé *Smack*, dont le maître pour s'excuſer d'être venu (pour ne pas dire plus étourdiment) nous heurter,& avarier le vaiſſeau, nous a maudit & damné, nous ſouhaitant au fond de l'enfer, & a témoigné pieuſement ſon regret de ne nous avoir pas cauſé beaucoup plus de dommage. Ces complimens de ſa part ne ſont pas reſtés ſans replique de la nôtre, nos gens lui ont répondu ſur le même ton; il y a eu entre eux & l'équipage du Smack un dialogue compoſé d'injures & de juremens, qui a duré juſqu'au moment où nous avons été aſſez éloignés pour ne pouvoir plus nous entendre réciproquement.

Il ſeroit, je crois, difficile d'aſſigner la véritable raiſon pour laquelle les matelots ſe croient ſeuls en droit de s'exempter des devoirs ordinaires de la vie civile, & pourquoi ils paroiſſent ſe complaire à imiter le langage & la conduite des êtres les plus barbares : ils ont pourtant vu le monde, & il s'en trouve pluſieurs parmi eux qui ont eu une meilleure éducation que celle qu'on donne ordinairement aux gens de leur eſpece qui ne ſe deſtinent pas à la navigation. Je ne crois pas même (ſans en excepter la Hollande) que dans aucun des pays qu'ils viſitent, ils ayent jamais rien vu de pareil à ce qui ſe pratique ſur la Tamiſe. Croiroient-ils que le vrai courage (on ne peut s'empêcher d'avouer que leur bravoure eſt peu commune) ne ſauroit être compatible avec la décence ; & que le mépris de l'ordre & de la police dans les eſprits peu cultivés ſe manifeſte en même tems, & provient des mêmes principes qui inſpirent le mépris des périls, & apprennent à ne point redouter la mort ? ſeroit-ce..... ? mais ce ſujet m'entraîneroit trop loin, je me contente de rapporter le fait tel qu'il eſt, laiſſant aux membres de la ſociété de Ro-

bin-hood (*a*) le ſoin de le diſcuter : cette queſtion me paroît aſſez importante pour être placée au nombre de ces énigmes & de ces queſtions curieuſes, qui méritent d'occuper leur place dans l'almanach des dames de l'année prochaine.

Lundi, 1. *Juillet.*

Aujourd'hui après dîné, Mr. Velch & une jeune demoiſelle dont la ſœur vient avec ma femme à Lisbonne ont pris congé de nous, & ſont partis enſemble dans une chaiſe de poſte pour Londres.

Peu après leur départ, ma femme & moi étant aſſis tranquillement dans la chambre, deux particuliers que nous avons d'abord pris pour des archers, y ſont entrés ſubitement ; leur mauvaiſe mine nous a peu diſpoſé en leur faveur. L'un des deux, qui affectoit le plus de ruſticité, & qui paroiſſoit le plus impudent, s'eſt avancé ſans cérémonie, un chapeau bordé d'un large galon d'or, re-

---

(*a*) Robin-hood, bon compagnon, ſociété des bons compagnons ; c'eſt le nom d'une coterie particuliere.

troussé à la militaire, enfoncé sur les yeux, l'écritoire qui étoit pendu à la boutonniere de son habit, & les papiers qu'il avoit à la main, m'ont bientôt appris quel étoit le personnage avec lequel j'avois à faire. Je lui ai demandé si lui & son camarade n'étoient pas deux commis de la Douane. Il m'a répondu fiérement que oui, bien persuadé qu'une pareille assurance ne pouvoit manquer de m'inspirer une grande considération pour sa personne, & de m'en imposer; il s'est pourtant trompé, car j'ai continué à lui demander quel étoit le poste qu'il occupoit: celui qui n'avoit point encore parlé m'ayant dit, autant que je peux m'en souvenir, que ce gentilhomme étoit controleur ambulant; je lui ai repliqué qu'il se pouvoit fort bien qu'il fût pourvu de cet emploi, & qu'il en portât le titre; mais qu'il n'avoit certainement aucun droit à celui de gentilhomme; que s'il en étoit autrement, il se seroit bien gardé de se présenter devant une dame, avant de s'être fait annoncer; qu'il étoit d'ailleurs à naître que quelqu'un qui se piquoit de politesse & de savoir vivre, eût parlé à d'honnêtes gens le chapeau sur la tète. A ces mots il

s'eſt découvert, & l'a poſé ſur la table en nous demandant excuſe, & a rejetté la faute de ſon peu d'attention ſur le pilote, qui auroit dû ſelon lui le prévenir qu'il trouveroit des gens comme il faut dans la chambre. Je lui ai dit qu'il pouvoit juger à notre air (cette aſſertion peu modeſte n'étoit gueres confirmée par ma figure) qu'il ſe trouvoit devant une dame, & un homme de quelque conſéquence, auxquels il n'auroit jamais dû ſe mettre dans le cas de manquer & qui étoient en état de l'en faire repentir; j'ajoutai, que comme il paroiſſoit reconnoître ſa faute, & qu'il en avoit demandé pardon, la dame permettoit, pour peu que cela lui convint, qu'il remit ſon chapeau: il n'en voulut rien faire, & fit tout ce qu'il falloit pour me convaincre que plus je lui témoignerois d'égards, plus j'aurois de politeſſe, plus il ſeroit inſolent.

Je me ſuis rappellé alors une réflexion que j'ai ſouvent été dans le cas de faire: ſavoir, qu'il n'y a rien au monde de ſi mal aſſorti dans la nature, que toute eſpece de puiſſance jointe à la baſſeſſe ou au défaut de capacité; & que rien n'eſt ſi palpable que la fauſſeté de l'idée ridi-

cule de Platon, lorſqu'il nous dit, que « Saturne connoiſſant parfaitement l'état des affaires de ce monde, nous » donna des rois & des conducteurs, non » d'origine mortelle, mais divine ; car » comme nous ne choiſiſſons pas ordinairement les bergers parmi les moutons, ni les bouviers parmi les bœufs, » ni les chevriers parmi les chevres, » mais que nous confions la conduite » de toutes choſes à des êtres de notre » eſpece, comme plus capables & plus » propres à les gouverner & à les diriger, la Providence divine a de même » ordonné les génies pour veiller ſur » nous, comme étant de leur nature » des êtres d'un ordre ſupérieur, en » état de régler nos démarches, de » maintenir la paix, de faire régner la » liberté, la juſtice & la décence ; & » mettant fin aux murmures, de completter le bonheur & le repos de l'humanité. Du moins, ce qu'on peut aſſurer avec vérité, c'eſt que dans tous » les Etats gouvernés uniquement par » de ſimples mortels, ſans aucune aſſiſtance de la Divinité, on ne rencontre » que peine & miſere. Il réſulte, en » conſéquence de ce que je viens de di-

„ re, que nous devons faire tous nos „ efforts pour imiter l'inſtitution de „ Saturne, empruntant les ſecours „ qui nous manquent de la partie de „ nous-même qui eſt immortelle; en „ nous conformant exactement à ce „ qu'elle exige de nous, notre œcono- „ mie domeſtique, & notre police pu- „ blique éprouveront la vertu de ſon „ influence; & faiſant ainſi uſage des „ facultés de notre eſprit immortel, „ nous parviendrons à établir une loi „ ſtable, ou un mode de vivre digne „ de porter le nom de ſon inſtituteur. „ Mais s'il ſe trouve qu'un gouverne- „ ment ſoit placé entre les mains ou „ abandonné à la diſcrétion d'une ſeu- „ le perſonne, à un grand, ou à un „ petit nombre, & que cet adminiſtra- „ teur ou adminiſtrateurs s'abandon- „ nent à la pourſuite effrenée des plai- „ ſirs défendus, ſans avoir la force de „ s'oppoſer au torrent des paſſions qui „ les maitriſent; alors ne ſe chargeant „ du gouvernement que pour enfrein- „ dre tous les droits des individus, il ne „ reſtera plus au peuple malheureux le „ moindre eſpoir de ſalut. *Plato. de lege. „ Lib. IV.* pag. 713. cap. 714. *edit. Sar- „ rani.*

Il faut avouer que Platon parle ici du pouvoir ſouverain de l'Etat ; il n'en eſt cependant pas moins vrai que ſes obſervations ſont générales, & peuvent également s'appliquer à tous les pouvoirs ſubordonnés : en effet, tout degré inférieur, dérive immédiatement d'un plus élevé ; & comme il ſe trouve protégé par une même force & ſanctionné par une même autorité, il eſt tout auſſi dangereux, & vraiſemblablement auſſi fatal au bonheur des ſujets.

De tous les pouvoirs, il n'en eſt réellement aucun auſſi bien ſoutenu, & auſſi fortement établi que celui dont il eſt ici queſtion. Les actes que le parlement a paſſé en ſa faveur ſont ſi poſitifs & ſi nombreux, qu'après avoir prouvé la néceſſité d'impoſer des droits ſur les marchandiſes, il ſembleroit que l'unique but de la légiſlation auroit été de protéger, & de ſoutenir ceux qui ſe trouvent chargés du ſoin de les exiger : la plupart des officiers qu'elle a établi à cet effet par des réglemens qui ont acquis force de loi, bien loin de reſſembler en rien à ceux des inſtitutions de Saturne, & d'être tirés d'un ordre fort ſupérieur à celui des autres mortels, paroiſſent au contraire avoir

été choisis dans la claſſe la plus vile & la plus mépriſable.

J'avoue que rien n'eſt généralement auſſi utile à l'homme, ni ſi avantageux aux ſociétés particulieres & aux individus qui les compoſent que le commerce. Il eſt la vraie *alma mater* qui nourrit l'univers. Elle ne reſſemble pas toujours aux meres ordinaires qui ne font aucune différence entre leurs enfans ; & quoiqu'elle accorde à ceux d'entre eux qu'elle affectionne le plus une quantité de biens ſuperflus, il y en a fort peu à qui elle refuſe les aiſances, & aucuns à qui elle ne procure les choſes abſolument néceſſaires à la vie.

Une bienfaitrice telle que celle-ci, ne ſauroit manquer d'être généralement chérie ; il ſeroit par conſéquent étonnant que négligeant ſes vrais intérêts, on s'embarraſſât peu de la mettre à couvert des fraudes & des violences d'une partie de ſes nourriſſons rebelles qui, mécontents de la portion qu'elle leur a aſſigné, ou a jugé à propos de leur accorder, conſpirent à tout moment contre elle, & cherchent continuellement à priver leur frere de leur portion.

A la fin, notre capitaine s'eſt rendu

à bord, nous avons appareillé vers les six heures du soir, & sommes descendus jusqu'au Nore: la traversée a été fort agréable; nous avions une belle soirée; la lune ne faisoit que d'entrer dans son plein, & nous étions favorisés par le vent & la marée.

Mardi, 2. Juillet.

Ce matin nous avons remis à la voile, & nous avons été favorisés des mêmes avantages dont nous avions joui hier au soir; nous avons quitté la côte d'Essex, & nous sommes avancés le long de celle de Kent, passant tout auprès de la charmante isle de Thenet, & cotoyant Sheppy qui n'en est pas une. Vers les trois heures, le vent nous étant devenu tout-à-fait contraire, nous avons mouillé aux Dunes à environ deux milles de Déal. Ma femme continuant à souffrir cruellement de sa dent, a pris de nouveau la résolution de s'en débarrasser, & j'ai envoyé chercher un chirurgien à Déal, qui ne nous a pas été plus utile que le premier: il a de même tâché de se dispenser de l'arracher & a allégué à cet ef-

ſet les mêmes raiſons que le précédent ; elle étoit malgré cela ſi bien décidée, & ſi ennuyée de ſouffrir, qu'il a été obligé, quoique malgré lui, d'eſſayer de la tirer : cet eſſai a fait plus d'honneur à ſa prudence qu'à ſon adreſſe ; car après avoir bien tourmenté ma pauvre femme, il a été obligé de laiſſer ſa dent *in ſtatu quo*, & elle n'a eu que la triſte perſpective d'en être incommodée pendant tout le voyage ſans eſpoir de ſoulagement.

Dans cette fâcheuſe ſituation, que je n'ai pas laiſſé de partager, la nature affaiſſée par la laſſitude, a cédé au ſommeil, & elle s'eſt endormie ſur les huit heures du ſoir : ce repos m'auroit procuré une plus vive ſatisfaction, ſi j'avois trouvé quelqu'un à qui j'en euſſe pu faire part, & qui eût été capable de la partager avec moi ; mais malheureuſement je n'avois perſonne, & c'eſt préciſément dans ces occaſions que j'ai le plus beſoin de compagnie, & qu'il m'eſt le plus difficile de m'en paſſer. Ma fille & ſon amie, toutes deux attaquées du mal de mer, étoient au lit ; les autres paſſagers, qui étoient, un jeune écolier de quatorze ans, aſſez mal moriginé, &

un moine Portugais, fort ignorant, qui ne parloit d'autre langue que la ſienne, dont je n'ai jamais ſû un ſeul mot; il ne reſtoit que le capitaine avec qui je puſſe m'entretenir; mais outre qu'il étoit incapable de raiſonner d'autre choſe que de ce qui avoit quelque rapport à ſon vaiſſeau, il avoit encore l'ouïe ſi dure, que pour me faire entendre, je ne dis pas me faire comprendre, j'aurois couru riſque de réveiller ma femme, quoique couchée dans une chambre voiſine (que l'on nommoit, à ce qu'il me ſemble, la *chambre d'honneur*); elle méritoit ce titre à pluſieurs égards, puiſqu'elle étoit aſſez vaſte pour qu'une perſonne de taille ordinaire pût s'y étendre tout de ſon long, que ſa largeur pouvoit en admettre juſqu'à trois, & qu'elle étoit à la diſtance d'environ quatre pieds de moi. Dans une pareille ſituation, la néceſſité & le choix n'étant qu'une ſeule & même choſe, le capitaine & moi avons paſſé notre ſoirée vis-à-vis d'une jatte de *punch*; à peine a-t-elle été vuidée, que nous ſentans portés à dormir, nous nous ſommes mis au lit.

Je

Mercredi, 3 Juillet.

Je me ſuis éveillé ce matin à quatre heures, ma maladie me permet rarement de repoſer plus long-tems; je me ſuis levé, & j'ai eu le plaiſir de contempler tout à mon aiſe une mer très-agitée: le capitaine n'a commencé que long-tems après à donner quelque ſigne de vie, il m'a paru qu'il aimoit à dormir la graſſe-matinée; ſon ſommeil étoit accompagné d'une muſique beaucoup plus agréable au muſicien qu'à ceux dont elle étourdiſſoit les oreilles, ſur-tout lorſque, comme moi, on avoit l'avantage d'être placé à l'orcheſtre: enfin, huit heures ayant ſonné, il s'eſt levé à ſon tour, & a envoyé la chaloupe à terre; j'ai ordonné à mon laquais de s'y embarquer, ma maladie n'étant point de celles qui ôtent l'appétit, (car quoique le vaiſſeau ſoit bien approviſionné de toute eſpece de viandes ſalées pour le voyage, ainſi que d'une bonne quantité de fraîches, & de beaucoup de légumes achetés à Graveſend, tels que des pois & des fèves, qui n'avoient encore été à bord que deux fois vingt-quatre heures, & qui n'avoient

vraisemblablement pas été plus long-tems exposés en vente), j'ai imaginé qu'il me feroit facile de me procurer à Déal des vivres préférables à ceux dont on faisoit journellement usage pour la consommation du vaisseau ; j'ai donc envoyé chercher à terre tous ceux que l'on pourroit y trouver à acheter, pour tâcher autant qu'il feroit possible, d'empêcher que nous ne mourussions de faim: mon domestique m'a rapporté, à peu de choses près, tous les articles que j'avois demandé, de sorte qu'il m'a paru que nous aurions assez de vivres pour une semaine entiere ; j'ai en conséquence ordonné le dîner, il ne m'a manqué qu'un cuisinier pour l'apprêter, & un feu convenable pour le cuire ; & comme il m'étoit impossible de me procurer aucun des deux, il a fallu me contenter d'un morceau de mouton rôti : toute ma ressource a été la compagnie du capitaine & celle des autres passagers ; ma femme ayant été pendant toute la journée dans un état d'assoupissement, ses compagnes d'un autre côté, dont le mal de mer n'étoit point diminué par le roulis du vaisseau, quoiqu'à l'ancre, étoient plus portées à soulager leur estomac,

qu'à le charger. C'eſt de cette façon, qu'à l'exception de l'heure qu'a duré le dîner, j'ai paſſé toute ma journée dans une entiere ſolitude; je l'ai terminée comme la précédente, en compagnie du capitaine, qui m'a fait part de ſes eſpérances; il m'a aſſuré qu'il étoit perſuadé que nous aurions le lendemain matin un vent favorable. Comme il ne m'a point fait connoître les raiſons ſur leſquelles il fondoit cette certitude, & que je ne pouvois les déviner par moi-même, le vent ſoufflant alors préciſément du côté oppoſé à celui d'où il auroit pu nous ſervir, ſa prophétie ne m'a pas inſpiré aſſez de foi pour que j'aie oſé me flatter qu'elle ſeroit accomplie.

Jeudi, 4 *Juillet.*

Ce matin, le capitaine a paru vouloir juſtifier ſa prédiction, même en dépit du vent; il a en conſéquence fait lever l'ancre, & profitant de la marée dans un moment où le vent avoit un peu foibli, il a hiſſé ſes voiles, & comme s'il avoit eu un pouvoir auſſi abſolu ſur Eole que ſur Neptune, il a voulu l'obliger, malgré lui, à lui être favorable. Ceux à

qui la mer eſt familiere, ſavent le peu de ſuccès qu'ont ordinairement de pareilles tentatives, & il n'eſt pas néceſſaire de citer les ſaintes Ecritures pour les convaincre que le pouvoir d'un capitaine de vaiſſeau, quelque abſolu qu'il puiſſe être d'ailleurs, eſt de bien peu de valeur aux yeux du vent. Notre noble commandant vient dans l'inſtant d'en avoir la preuve certaine; après avoir vainement lutté trois ou quatre heures contre lui, il s'eſt vu à la fin forcé de céder, après avoir perdu en peu de minutes ce qu'il avoit gagné en pluſieurs heures: nous ſommes enfin revenu à notre premier poſte, & avons jetté l'ancre une ſeconde fois dans le voiſinage de Déal.

Quoique nous ſoyons très-proche de terre, & que nous ayons lieu de nous attendre à tous les avantages attachés à ce voiſinage, notre eſpérance n'eſt cependant nullement remplie, & ce ſeroit à-peu-près la même choſe pour nous, ſi nous avions perdu la terre de vue; car à l'exception des occaſions où le capitaine met ſa propre chaloupe à la mer, (ce qu'il ne fait jamais qu'avec la plus grande répugnance), il nous eſt impoſ-

ſible de rien tirer de Déal, ſans qu'il nous en coûte un prix exorbitant, qui le ſeroit même pour les plus opulens; on exige pour un canot, quoique nous n'en ſoyons éloignés tout au plus que de deux milles, un écu & demi, & pour peu que nous témoignions de l'empreſſement, juſqu'à demi-guinée. Ces honnêtes gens regardent la mer comme une vaſte commune relevant de leur fief, où ils s'imaginent que toutes les fois qu'ils ſurprennent une créature de leur eſpece, ils ont le droit inconteſtable, avant de la mettre en liberté, d'en exiger tout ce qu'ils jugent à-propos. Pour dire la vérité, ſoit que ceux qui ſont établis & domiciliés ſur les côtes de la mer, participent de la nature des animaux amphibies & d'une eſpece un peu différente des autres créatures, ou bien qu'il y ait quelqu'autre cauſe inconnue, il eſt certain qu'ils ſont ſi peu enclins à prendre intérêt à des périls qui ne ſont pas les leurs, & à y être ſenſibles, qu'ils les regardent au contraire comme des faveurs céleſtes, dont ils ne ſont reconnoiſſans que proportionnellement aux avantages qu'ils en retirent: c'eſt pour cette raiſon qu'à Graveſend, l'homme

qui conduit ſeul un petit canot, exige un ſchelling pour le même chemin qu'il feroit à Londres pour le quart de cette ſomme, & à Déal il arrive ſouvent qu'il obtient davantage pour le travail d'un ſeul jour, qu'il ne gagneroit par celui de toute une ſemaine dans la capitale; il proportionne ſa demande au beſoin que l'on a de lui; plus il eſt urgent, plus ſes prétentions ſont exorbitantes; il eſt ſi fort aveuglé par l'intérêt, qu'il ne s'apperçoit jamais qu'en cherchant à profiter de la détreſſe de celui qui implore ſon ſecours, plus la ſomme qu'il lui demande eſt exceſſive, moins ſa ſituation lui permet de la lui donner. Comme après cela je ne voudrois pas que les concluſions que je prévois qu'on pourroit tirer avec raiſon de ces obſervations, fuſſent au détriment de l'humanité en général, j'ai tâché d'aſſigner les véritables cauſes de ces injuſtices d'une maniere plus conforme à la bonté & à la dignité de notre eſpece : quoiqu'il en ſoit, on ne ſauroit nier qu'il n'y ait en cela un peu de la faute des chefs & des conducteurs de ces individus, qui par une négligence puniſſable, ne font aucun effort pour en arrêter le cours, &

pour les empècher de se prévaloir plus long-tems des tristes circonstances où se trouvent des infortunés, qui du moins à plusieurs égards, peuvent passer pour leurs semblables. N'est-il pas honteux qu'un pauvre marin, soit qu'il ait fait naufrage, ou qu'il attende simplement un vent favorable, leur paroisse une bonne fortune, dont ils remercient le ciel, & qu'il ne puisse se tirer de leurs mains qu'autant qu'il se prête à leurs vexations, & consent à satisfaire leur avarice?

Vendredi, 5 *Juillet.*

J'ai envoyé ce matin mon laquais à bord d'un vaisseau de guerre qui étoit près du nôtre; je l'ai chargé de faire mes complimens au capitaine, & de lui remettre une lettre, où lui représentant la situation désagréable où nos dames se trouvoient, je le priois de vouloir bien nous prêter sa chaloupe pour nous conduire à Douvres, d'où nous n'étions qu'à sept milles. J'ai osé faire usage dans cette occasion du nom d'une dame de distinction, femme du premier seigneur de l'amirauté, qui seroit reconnoissante

des bontés qu'il voudroit bien avoir pour nous dans cette occasion : je suis persuadé que je disois vrai, & que cette dame, dont on vante l'humanité, ne m'auroit pas démenti, quoique je lui fusse absolument inconnu.

Le capitaine a répondu verbalement à ma longue épître, qu'*il lui étoit impossible de se prêter à ce que je désirois, que cela ne dépendoit pas de lui* : cela pouvoit fort bien être, je suppose même qu'il disoit vrai; mais il ne l'étoit pas moins, que s'il savoit écrire, & qu'il se trouvât à son bord des plumes, de l'encre & du papier, il auroit tout aussi bien pu en faire usage, & qu'un homme qui se seroit un peu piqué de savoir vivre, n'y auroit pas manqué; mais la mer est un élément où l'on connoît peu les usages & la politesse, sur-tout ceux qui y ont quelque autorité. Il y a peu de capitaines qui ne se croient fort au-dessus de toutes ces regles reçues entre les honnêtes gens, qui influent si efficacement sur les manieres des membres des sociétés de terre; chacun d'eux s'arroge ordinairement un pouvoir despotique dans l'étendue de son frêle gouvernement, qu'il régit à son gré, & suivant

les loix qu'il s'eſt lui-même preſcrites. Il n'eſt certainement aucun exemple auſſi frappant des dangereuſes ſuites du deſpotiſme, & de la facilité avec laquelle il corrompt & tourne l'eſprit, que celui de ces petits tyrans, qui de ſimples particuliers, doux & honnêtes, lorſqu'ils étoient ſans pouvoir, ſe métamorphoſent dès l'inſtant qu'ils ſe trouvent placés au-deſſus de leurs ſemblables, en des êtres tous différens, & en maîtres durs & inſupportables.

Samedi, 6 Juillet.

Ce matin, le capitaine, après nous avoir aſſuré que le vent alloit changer, a voulu profiter de la marée deſcendante, & a levé l'ancre : ſon prognoſtic n'a pas été plus certain, & ſa tentative n'a pas eu plus de ſuccès que la précédente ; il a été obligé, pour la ſeconde fois, de revenir mouiller au lieu d'où il étoit parti : préciſément au moment où nous jettions l'ancre, une petite chaloupe, plutôt que de nous céder un peu d'eſpace & de nous faire place, a préféré à nous aborder & à briſer notre beaupré. Cette obſtination a penſé coûter

cher aux gens de ſon équipage; car ſi l'homme qui ſe trouvoit au gouvernail, avoit fait uſage de notre ſupériorité, il l'auroit ſûrement coulée à fond : cette opiniâtreté d'un inférieur à l'égard d'un ſupérieur, capable de l'écraſer en un clain d'œil, ſembloit annoncer un degré de folie ou de rage, ainſi que d'impudence de ſa part. Je ſuis pourtant convaincu que cette étourderie ne pouvoit être fort dangereuſe : le mépris eſt un port aſſuré, où l'orgueil humain ne ſe réfugie qu'à regret; quand on y eſt une fois entré, on y eſt fort en ſûreté : tout homme qui jette ſon épée, préfere, il eſt vrai, une voye moins honorable, mais beaucoup plus ſûre, de ſe dérober au péril, & il agit plus prudemment que celui qui en feroit uſage pour ſe défendre. Nous ferons encore ici une autre diſtinction, de la vérité de laquelle la lecture & l'expérience nous ont parfaitement convaincu; ſavoir, que comme dans les gouvernemens les plus deſpotiques, il ſe trouve une progreſſion réguliere de ſervitude, en deſcendant du faîte à la baſe, les effets en ſont rarement ſentis avec autant de force & d'amertume par les degrés éloignés, que par

ceux qui en ſont les plus voiſins : de même dans les Etats les plus mal adminiſtrés & les plus anarchiques, il ſe trouve une ſuite ou un enchaînement régulier de dignités, chacune deſquelles ſe tient fortement attachée à celle qui la précede immédiatement ; & comme ceux qui ſont les plus élevés mépriſent ordinairement les efforts des rivaux qui cherchent à les débuſquer, ils négligent leurs avantages, & ne s'en prévalent pas pour les précipiter, ainſi que cela leur ſeroit facile, au bas de l'échelle. Nous terminerons cette digreſſion par une courte obſervation, qui mettra peut-être cette vérité dans tout ſon jour, & la rendra plus compréhenſible que les diſſertations les plus prolixes & les plus travaillées. Comme l'envie eſt de toutes les choſes de ce bas-monde celle qui nous expoſe le plus aux perſécutions de nos ſemblables, le mépris eſt par contre celle qui nous en met le plus ſûrement à l'abri : par conſéquent, tandis que le tombereau & la chaloupe s'occupent continuellement à conjurer contre le carroſſe & contre le vaiſſeau, & ſe mettent exprès devant eux pour obſtruer leur paſſage, les derniers ne con-

ſultent que leur propre ſûreté, & n'ont point honte, en leur abandonnant le grand chemin, de ſe détourner pour les laiſſer librement paſſer.

Lundi, 8 *Juillet.*

Si l'on en excepte la quantité de merlans que nous avons pris dans l'après-midi, notre dimanche s'eſt paſſé ſans qu'il nous ſoit rien arrivé d'extraordinaire : aujourd'hui lundi nous avons mis à la voile, à ſix heures du matin, le vent étant un peu variable ; cependant le changement étoit ſi imperceptible, & la briſe étoit ſi foible, que nous n'avons eu d'autre ſecours que celui de la marée, qui nous a pourtant fait gagner ce qui nous reſtoit à parcourir de la côte de Kent. Nous avons paſſé enſuite ce rocher de Douvres, qui fait une ſi terrible figure dans le drame de Shakeſpéare, qu'il ſuffit d'en lire la deſcription, pour, ſi l'on en croit Mr. Addiſſon, que la tête, à moins que l'on ne l'ait excellente ou bien mauvaiſe, en tourne ; cependant celui qui en le voyant s'en forme une pareille idée, doit être doué, s'il n'a pas le génie de ce grand poëte, d'une

imagination bien poëtique. Il eſt certain que les montagnes, les rivieres, les héros & les dieux, ſont redevables d'une partie de leur exiſtence aux poëtes : l'Italie & la Grece ne ſont ſi abondamment pourvus des premiers, que parce qu'elles ont produit un grand nombre des derniers, qui tandis qu'ils immortaliſoient les plus petites collines, les plus foibles ruiſſeaux laiſſoient croupir dans une même obſcurité les montagnes & les fleuves de l'univers, & les panégyriſtes orientaux & occidentaux qui avoient entrepris de les chanter.

Nous avons battu pendant une partie de la ſoirée, la mer de Suſſex, à la vue de Dungeneſs, beaucoup plus agréablement qu'utilement ; le tems étoit, à peu de choſe près, tout-à-fait calme, & la lune preſque pleine, n'étoit obſcurcie par aucun nuage.

Mardi & Mercredi, 9 & 10 *Juillet.*

Nous avons conſervé pendant ces deux jours le même beau tems, & avons fait autant de chemin ; mais ſur le ſoir du dernier, il s'eſt élevé un vent aſſez frais de la partie du nord-nord-oueſt,

qui nous a conduit à la pointe du jour à la vue de l'isle de Wight.

Jeudi, 11 *Juillet.*

Ce vent a duré jusqu'à midi, que nous avions l'extrêmité orientale de l'isle un peu de l'avant. Le capitaine a continué ses rodomontades, assurant que rien ne sauroit l'empècher de tenir la mer; mais le vent l'a fait changer de ton, comme il étoit le plus fort: après avoir combattu jusqu'à trois heures, il s'est vu enfin réduit à céder; après avoir viré de bord, il a gouverné sur la terre, a passé par le travers de Spithead & de Portsmouth pour venir mouiller dans un endroit nommé *Ryde sur* l'*Isle*.

Il nous est arrivé dans la journée pendant que nous étions à la voile, faisant, comme on a pu s'en appercevoir, très-peu de progrès, un accident bien tragique: un jeune chat, l'un des quatre animaux de cette espece qui se trouvoient attachés au vaisseau, est tombé de la fenêtre de la chambre dans la mer. A peine le capitaine qui se trouvoit alors sur le pont, en a-t-il été informé, qu'il a témoigné par ses juremens, combien il en

étoit touché : il a commandé ſur le champ au timonier de gouverner de maniere à pouvoir ſauver la pauvre bète, nom affectueux qu'il lui a donné ; les voiles ont été callées ſans perte de tems, & tout le monde a fait de ſon mieux pour parvenir à la ſecourir. J'avoue que j'ai été, on ne peut pas plus ſurpris de toute cette manœuvre, moins cependant de l'extrême ſenſibilité du capitaine, que de ce qu'il s'imaginoit qu'elle ſeroit bonne à quelque choſe ; car quand le minon auroit eu neuf mille vies au lieu d'une, j'étois perſuadé qu'il les auroit toutes perdues. Cependant le maître d'équipage s'étant dépouillé, a ſauté hardiment à la mer, & à mon grand étonnement, peu de minutes après, a regagné le vaiſſeau, tenant à ſa bouche le malheureux animal qui paroiſſoit ſans mouvement : alors je me ſuis apperçu que ce qui m'avoit d'abord paru impoſſible, & qui auroit vraiſemblablement paru tel à pluſieurs de mes lecteurs, ne l'étoit pas autant que je me l'étois imaginé : le chat a été expoſé à l'air & au ſoleil ſur le pont, il ne lui reſtoit pas le moindre ſymptôme de vie, & perſonne n'a douté qu'il ne fut bien mort.

L'humanité du capitaine, qu'on me passe cette expression, n'a pas eu dans cette occasion assez de supériorité sur sa philosophie, pour l'abattre au point de céder & de se laisser vaincre à sa douleur. Ayant ressenti cette perte avec toute la foiblesse naturelle à l'homme, il a voulu prouver qu'il en avoit aussi le courage, & qu'il étoit capable de la supporter; après avoir affirmé qu'il auroit mieux aimé perdre un baril de rum ou d'eau-de-vie que son chat, il s'est mis à jouer au trictrac avec le moine Portugais : cet amusement innocent occupoit la meilleure partie de son tems.

Ayant cherché peut-être, avec trop d'affectation, à réveiller la sensibilité de mes lecteurs par mon triste récit, je croirois être impardonnable, si je le terminois sans leur donner la satisfaction d'apprendre que le chat s'est tout-à-fait rétabli au grand contentement du brave capitaine; il n'en a pas été de même de quelques-uns de nos matelots qui étoient fermement persuadés qu'un chat noyé étoit un événement qui procuroit nécessairement un vent favorable; & quoiqu'on m'ait allégué plusieurs raisons plausibles pour justifier cette fa-

çon de penſer, je ſuis reſté dans mon incrédulité, & me ſuis bien gardé de rechercher ce qui pouvoit y avoir donné lieu.

Vendredi, 12. *Juillet.*

Nos dames ont été aujourd'hui à terre à Ryde & y ont bu le thé l'après midi dans un mauvais bouchon: cette promenade les a fort amuſées; on les a regalées de crême dont elles avoient été privées depuis notre départ des Dunes.

Samedi, 13. *Juillet.*

Le vent paroiſſant ne pas devoir changer ſi-tôt, & continuer au même point d'où il avoit conſtamment ſoufflé depuis deux mois, ma femme m'a propoſé de me rendre à terre, & de reſter à Ryde juſqu'au moment où nous pourrions mettre à la voile; elle n'a pas eu beſoin de me beaucoup preſſer pour m'y faire conſentir, & quoique je ne craigne point la mer, j'ai cru qu'il ſeroit plus convenable dans cette circonſtance de reſpirer l'air de terre: il n'étoit plus queſtion que de ſavoir comment m'y rendre; j'étois réellement ce lourd bagage par le-

quel, dès le commencement de ce journal, j'ai désigné tout ce qu'on nomme paſſagers; & incapable par moi-même & ſans le ſecours d'une impulſion étrangere du moindre mouvement, je me ſerois vainement mis en devoir de quitter le vaiſſeau; il falloit néceſſairement qu'on me mit en état de le faire. Il eſt des cas où peut-être le bagage animé eſt plus difficile à remuer que celui d'un poids égal ou même ſupérieur qui ne l'eſt pas; c'eſt ſur-tout lorſque ce dernier eſt fragile & court riſque de ſe briſer, pour peu qu'on néglige de le ſoigner; ce qui eſt cependant, dès qu'on y fait la moindre attention, aiſé d'éviter avec le premier; quant au dernier, toutes les précautions ſont ſouvent inutiles; le mal une fois arrivé, il eſt preſqu'impoſſible d'y remédier.

J'étois moins inquiet ſur la façon de me tranſporter du vaiſſeau à la chaloupe, que ſur celle de me tranſporter d'une chaloupe ſans ſtabilité à terre: j'avois déja éprouvé ſur la Tamiſe que cette opération n'étoit pas auſſi aiſée qu'on auroit pu ſe l'imaginer, ſur-tout lorſqu'il faut pour y parvenir, avoir recours à des ſecours étrangers, & que l'on ne peut

y contribuer en rien par ſoi-même. Tandis que je repaſſois en moi-même toutes les idées qui me venoient à ce ſujet. ſans m'occuper du ſoin d'apprécier les divers expédiens propoſés par le capitaine & les matelots, ni même ſans faire beaucoup d'attention à ce que me diſoit ma femme qui, ainſi que ſa fille & ſon amie, me donnoient des preuves de leur bon cœur, s'occupant uniquement de ma ſûreté, & de mon bien être. La fortune (j'oſe croire qu'elle daigna s'en mêler) nous préſenta un chevreuil; ce mets, quoique très-agréable par lui-même, le devint encore plus dans cette occaſion par le bâtiment qui le portoit, qui s'eſt trouvé être un heu. Ceux qui ne ſont pas accoutumés à voir des navires, auroient fort bien pu, attendu ſa grandeur, croire que c'en étoit un : on m'y a tranſporté ſans peine ; mais quand il a eu gagné le rivage, il n'a pas été auſſi facile de m'y mettre à terre ; il n'y avoit pas aſſez d'eau pour gagner la côte, le bâtiment s'eſt échoué. Cette circonſtance ſemble expliquer ce vers d'Ovide,

Omnia Pontus erant, deerant quoque littora Ponto.

& le juſtifier de la tautologie qu'on lui a généralement attribuée.

Il n'y avoit réellement, lorſque la marée ſe trouvoit baſſe entre la mer & le rivage, qu'un golphe (qu'on me permette de lui donner ce nom), composé d'une boue ou d'un limon épais & profond, qu'on ne pourroit traverſer ni à pied, ni à la nage, de ſorte qu'à-peu-près pendant douze heures des vingt-quatre dont la journée eſt compoſée, les amis ni les ennemis ne ſauroient aborder à Ryde ; mais comme les magiſtrats du lieu paroiſſent plutôt deſirer la compagnie des premiers que craindre celle des derniers, ils ont commencé à conſtruire une petite chauſſée qui s'éleve tant ſoit peu au deſſus de l'eau, lorſque la marée eſt à ſon plus bas, afin de procurer aux paſſagers la facilité d'y deſcendre : mais comme ceci eſt un ouvrage public, & qu'il auroit couté pour le moins dix livres ſterlings, ſomme très-conſidérable pour le pays, & que les chefs, c'eſt-à-dire les anciens & les marguilliers de la paroiſſe, les inſpecteurs, le connétable, le dimeur & les principaux habitans avoient chacun quelque intérêt particulier dont ils étoient beaucoup plus occupés que de l'utilité générale, ils n'avoient pu s'accorder juſqu'a-

lors, & après avoir dépensé fort inutilement à-peu-près la moitié de l'argent nécessaire, ils avoient pris le parti d'épargner l'autre, avoient abandonné l'entreprise, & avoient préféré la privation d'un avantage réel pour eux à la mortification de le partager avec d'autres, auxquels ils craignoient qu'il ne fut plus profitable. Ainsi cette unanimité si nécessaire dans toutes les affaires publiques, ne s'étant point rencontrée dans leur délibération, & chaque individu pour éviter d'être la dupe de son compatriote, l'est réellement devenu de lui-même.

Comme il se trouve, cependant, peu de difficulté dont la force humaine aidée des secours de l'art, ne vienne bientôt à bout, on a trouvé moyen de me hisser hors du heu, & de me mettre dans un petit canot, qui m'ayant conduit tout près du rivage, deux matelots m'ont enlevé, & sans craindre le limon, ont fini par me déposer à terre où ils m'ont mis dans un large fauteuil, par le moyen duquel ils m'ont transporté dans la maison qui avoit le plus d'apparence, & sembloit être la plus logeable de Ryde.

Nous avions apporté des provisions du vaisseau, de sorte qu'il ne nous man-

quoit que du feu pour cuire notre diné, & une chambre où nous puſſions le manger; nous nous flattions de trouver tous les deux, notre repas ne conſiſtant qu'en lard & en fèves; l'appartement le plus chétif des poſſeſſions de ſa Majeſté étoit aſſez bon pour cet uſage.

Nous avons cependant été aſſez malheureux pour voir notre attente trompée rélativement à l'un & à l'autre de ces objets; car arrivant à notre auberge vers les quatre heures, eſpérant de voir dans l'inſtant nos fèves fumantes ſur la table, nous avons eu la mortification de les y trouver, mais dans un état qui ne pouvoit gueres nous ſatisfaire; elles étoient encore telles que nous les avions envoyées du vaiſſeau.

Pour excuſer ce retard, quoique nous fuſſions exprès arrivés long-tems après que nous l'avions fait annoncer, nos proviſions nous ayant dévancé de trois bonnes heures, la maîtreſſe de la maiſon nous a informé que ce qui l'avoit empèché de les apprèter, avoit été la crainte qu'elles ne fuſſent trop cuites, ou froides, avant que nous fuſſions prèts à les manger; ce qui, à ce qu'elle nous aſſura, auroit été plus fâcheux que de di-

ner quelques minutes plus tard. Cette obſervation nous a paru ſi juſte, qu'il nous a été impoſſible, toute déplacée qu'elle étoit, d'y rien objecter, puiſque nous avions donné les ordres les plus poſitifs pour que tout fut prêt à quatre heures préciſes, & que nous euſſions été nous-mêmes, malgré les peines & les traverſes auxquelles nous nous étions trouvé expoſés, très-exacts à nous rendre à l'heure que nous avions indiquée; les artiſans, les cabaretiers & les domeſtiques connoiſſent ordinairement mieux que nous nos vrais intérêts; & rien n'eſt capable, lorſqu'ils s'imaginent agir pour notre bien, fuſſe même malgré nous, de les engager à ſe conduire différemment.

Quant au feu, quoique nous euſſions lieu de nous flatter, qu'on ne nous en refuſeroit pas, nous fumes d'autant plus fâchés de nous voir fruſtrés dans notre attente, que rien ne nous paroiſſoit l'annoncer. En un mot, la dame Francis (c'eſt ainſi que ſe nommoit notre digne hôteſſe) n'eut pas plutôt été informé, que nous nous propoſions de loger chez elle, qu'elle s'occupa plus de la qualité de ſes hôtes que de leurs beſoins; &

loin de songer à ce qui sert à allumer & à nourrir le feu, elle se pourvut de ce qu'on employe ordinairement pour l'éteindre, & oubliant de faire cuire le pot, elle pensa à laver la maison.

Celui qui avoit apporté le daim étant fort pressé de s'en retourner, je lui dis de le poser sur la table; comme elle n'étoit pas assez grande, il en mit un quartier qui étoit encore sanglant sur les carreaux. J'ai ensuite ordonné qu'on appellât la dame Francis, afin de pouvoir lui donner mes instructions & lui expliquer ce que je voulois qu'on rôtit, & ce qui devoit être bouilli, concluant en moi-même qu'elle devoit être bien contente, en pensant à tout l'argent que nous dépenserions vraisemblablement chez elle, pour peu que le vent continuât à souffler du même côté où il sembloit fixé depuis plusieurs semaines.

J'ai eu bientôt lieu de me détromper de ma grande sagacité; madame Francis m'a écouté du plus grand sens froid, & n'a pas daigné me répondre; elle s'est emparée de la partie du daim qui étoit à terre, a commandé à sa servante de prendre celle qui se trouvoit sur la table; & est sortie de la chambre fort en colere,

murmurant

murmurant entre ses dents ; j'ai entendu, à ce qu'il m'a paru, qu'elle juroit « que si elle avoit prévu les salopperies » qu'on faisoit chez elle, elle se feroit » dispensée de nettoyer comme elle l'a- » voit fait dans la matinée la maison ; » qu'elle ignoroit si cela s'appelloit sa- » voir vivre ; que pour elle il feroit dif- » ficile qu'elle s'accoutumât à ces façons, » qu'elle n'en avoit jamais vu de pareil- » les, & se passeroit volontiers d'avoir » chez elle des gens à qui elles fussent » familieres ".

Cette conduite a produit chez moi deux réflexions ; la premiere que quoique la bonne femme eut parfaitement compris nos intentions, elle n'avoit risqué de nous faire mourir de faim, uniquement que parce qu'elle avoit plus consulté sa vanité que nos besoins. La seconde fut qu'en considérant attentivement les carreaux, je me suis apperçu à leur couleur que j'étois dans une chambre humide; j'ai cru que dans la situation critique où je me trouvois cette circonstance ne pouvoit être négligée.

Ma femme, non contente de remplir exactement tous ses devoirs, & de me témoigner toute la sensibilité naturelle à

ſon ſexe, qui outre qu'elle étoit amie ſincere, compagne aimable, & excellente garde, prévoyoit encore tous les beſoins d'un mari infirme, & trouvoit même ſouvent les moyens d'y pourvoir ; s'étant déja apperçue que madame Francis ſe piquoit hors de ſaiſon d'une propreté ridicule, avoit trouvé moyen d'y remédier. Elle avoit découvert, quoique ſous un autre toit, un très-petit appartement appartenant à notre hôteſſe, & qui avoit échappé à ſon torchon ; elle s'étoit imaginée que des gens d'un certain ordre ſe feroient de la peine d'y loger ; c'étoit une grange ſéche, chaude, avec un bon plancher de chêne ; garnie des deux côtés de bottes de paille, dont l'une des extrêmités avoit la vue ſur des champs fertiles ; ce qui formoit une charmante perſpective. Ce fut là, où elle ordonna décidément qu'on mit le couvert, & accourut pour m'arracher au danger de l'eau douce, plus réel en effet que celui auquel j'étois expoſé à bord du vaiſſeau par celle de la mer.

Madame Francis en croyant à peine ſes propres oreilles, ou ne voulant peut-être pas dans une pareille occaſion s'en rapporter à un ſimple laquais, a ſuivi ma

femme, & lui a demandé si elle avoit véritablement ordonné qu'on mit le couvert dans la grange? Celle-ci lui ayant répondu que oui, madame Francis a réparti qu'il ne lui conviendroit pas de la contredire; qu'elle croyoit cependant que c'étoit la premiere fois que d'honnêtes gens avoient préféré une grange à une maison: elle a témoigné le plus grand mépris pour nous, & a de nouveau regretté la peine qu'elle s'étoit donnée, & qu'elle se feroit surement épargnée, si elle s'étoit doutée du goût particulier de ses hôtes.

Nous nous sommes à la fin trouvés rassemblés dans un lieu d'où l'aspect étoit à mon gré un des plus agréables des trois royaumes; nous nous sommes régalés de nos fèves & de notre lard; ces mets nous ont paru excellens, malheureusement il n'y en avoit pas assez pour nous rassasier, le plat étoit vuide, & notre appétit n'étoit point diminué; nous avons attendu le second service avec beaucoup d'impatience, il devoit consister en un gigot de mouton que nous avions demandé à madame Francis; voyant que rien ne venoit, nous nous sommes à la fin ennuyés, & avons char-

gé le laquais d'aller chercher ce qui restoit ; il est rentré avec l'hôtesse, qui nous a assuré qu'il n'étoit pas possible de se procurer du mouton à Ryde ; je lui ai témoigné ma surprise de ce qu'il n'y avoit point de boucherie dans un lieu tel que celui-ci ; elle m'a répondu qu'il y en avoit une excellente où l'on vendoit toutes sortes de viandes, qu'on y trouvoit trois fois par an du bœuf, & en tout tems du mouton ; mais que les pois & les fèves étant fort abondans dans cette saison, on n'y tenoit point de viande, parce que personne n'en acheteroit : elle avoit cru qu'il étoit inutile de nous en prévenir, & n'avoit pas daigné nous avertir que nous avions à deux pas de nous un pêcheur abondamment pourvu dans ce moment de soles, de merlans & d'écrevices de mer, très-supérieurs aux différens poissons qu'on sert au festin du lord maire. Cette découverte dont nous fumes redevables à un pur hazard, nous procura les moyens de terminer gayement notre repas, qui fut aussi agréable & aussi excellent qu'aucun que nous eussions pu faire chez le plus fameux traiteur de Londres.

On sera vraisemblablement surpris

du peu de ſoin que madame Francis prit de pourvoir aux beſoins de ſes hôtes, puiſque cette négligence paroiſſoit ſi oppoſée à ſes véritables intérèts; ce n'étoit cependant point le cas, car dès notre arrivée, ayant mis une taxe ſur nos individus, & étant bien décidée ſur la ſomme qu'elle exigeroit de nous, avant de nous laiſſer partir; moins elle ſouffriroit que d'autres participaſſent aux profits de cette taxe, plus il entreroit d'argent clair & net dans ſa poche; elle ſavoit d'ailleurs qu'il convenoit mieux de faire douze ſols de ſon ſchelling que de n'en tirer que dix; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, ſi elle nous fourniſſoit du poiſſon, fut-il même au plus vil prix.

Nous avons grace à notre appétit & à notre bonne humeur très-bien paſſé notre ſoirée: avec ces deux ingrédiens, on dévore tous les mets qu'on peut ſe procurer, & ſans eux la meilleure chere devient inſipide, & ne ſauroit diſſiper la mélancolie & le chagrin.

Le vent paroiſſoit fixé, ma femme m'a propoſé de reſter à terre; j'y ai conſenti, quoique je m'expoſaſſe par-là à encourir les peines qu'un acte du parle-

ment que j'ai employé une partie de ma vie à faire obſerver, prononce contre tous rodeurs qui abandonnants leurs domiciles, parcourent les grands chemins, & couchent dans des cabarets borgnes; elle les qualifie de vauriens & de vagabonds.

Ma femme ayant ſoigneuſement examiné la maiſon, a trouvé qu'il y avoit une chambre à deux lits; elle a conclu qu'elle & ſa fille en occuperoient un, & que j'aurois l'autre; elle a fait en même tems l'éloge de ce logement très-convenable pour quelqu'un qui avoit longtems habité celle d'un vaiſſeau, avec laquelle elle avoit la plus exacte reſſemblance; un des côtés affaiſſés par le laps des tems la rendoit, on ne peut pas plus frappante.

J'ai quelque idée que cet appartement a dû être autrefois un ancien temple conſtruit des débris d'un naufrage, érigé vraiſemblablement à l'honneur de Neptune, en reconnoiſſance des faveurs prodiguées par cette divinité aux habitans de Ryde, qui s'eſt de tout tems montrée très-libérale à leur égard. J'ai été confirmé dans mon ſentiment à l'aſpect des matériaux qui compoſoient ce mo-

nument, n'y ayant gueres que les charpentiers de navires qui en employent de pareils : il eſt vrai que je ne trouve rien à ce ſujet dans l'ouvrage de Hern : peut-être ce temple étoit-il trop moderne pour mériter ſon attention. Il eſt certain que l'iſle de Wight où nous nous trouvons actuellement, n'a embraſſé le chriſtianiſme que fort tard ; il y a même des raiſons de croire qu'elle n'eſt pas encore parfaitement convertie : malheureuſement le tems ne me permet pas de traiter à fond une matiere auſſi importante; je m'en remets du ſoin de l'éclaircir & de la diſcuter ſur cette ſavante ſociété établie parmi nous, & qui s'applique avec tant de ſuccès à cette étude dont elle fait ſa principale occupation.

Dimanche, 19. Juillet.

J'ai fait appeller ce matin de bonne heure Me. Francis, pour lui demander ce que nous lui devions ; comme il me ſembloit qu'elle ne nous avoit preſque rien fourni, j'ai cru que nous n'aurions beſoin ni d'encre, ni de papier : nous n'avions outre-paſſé que de fort peu de choſe ce que

l'ordonnance alloue gratis à un fantaſſin en marche, ſavoir le vinaigre, le ſel, & l'apprêt; je n'ai pourtant pas tardé à m'appercevoir que je m'étois trompé dans mon calcul, car lorſque la bonne femme eſt rentrée avec ſa carte, j'y ai trouvé les articles ſuivans.

	Liv.	ſols.	den.
Pain & bierre. . . .	--	2.	4.
Vin.	--	2.	--
Rum.	--	2.	--
Pour apprêter le diner.	--	3.	--
Thé.	--	1.	6.
Feu.	--	1.	--
Logement des maîtres.	--	1.	6.
Celui des domeſtiques.	--	--	6.
Total Liv.	--	13.	10.

Tout bourgeois de Londres dont la condition ſera au-deſſus de celle d'un ramoneur, aura peine à concevoir que cinq maîtres & deux domeſtiques ayent paſſé vingt-quatre heures au cabaret, ſans avoir dépenſé plus d'argent; & ce qui les ſurprendra encore davantage, c'eſt que nous ayons fait un auſſi long ſéjour dans une pareille maiſon, ſans y faire uſage d'autre choſe que de pain, de petite

bierre, & d'une taffe de lait à laquelle on a donné le nom de crême, un verre de rum transformé en punch, au moyen des ingrédiens que nous avions apportés avec nous, & une bouteille de vin dont à peine avons-nous goûté; il eft vrai qu'il fe pourroit fort bien que nos gens l'euffent vuidée.

Ce vin eft une liqueur fabriquée en Angleterre que la plupart de mes compatriotes trouvent délicieufe, & dont ils font une grande confommation : on prétend que chaque feptieme année en produit autant que les fix précédentes; on en boit alors en fi grande abondance que la nation en eft pour ainfi dire détraquée, & hors d'état de vaquer dans cette faifon à fes occupations ordinaires.

Elle a par la couleur quelque reffemblance avec le vin rouge qui nous vient de Portugal, ainfi que par fa vertu énivrante; c'eft de-là, & du peu de différence qu'il y a dans la maniere d'orthographier ces deux mots qu'on les confond fouvent, quoique d'ailleurs ces deux liqueurs ne fe reffemblent gueres. Il ne fe trouve pas une feule paroiffe dans le royaume où l'on ne puiffe s'en procurer; la capitale en confomme beaucoup,

elle a nombre de cabaretiers qui n'en vendent pas d'autre.

Mon calcul étant peu d'accord avec celui de madame Francis, j'ai cru avoir le droit de lui faire mes représentations ; elle n'a produit d'autre effet que de m'attirer la réponse qu'on va lire & qu'elle ne m'a pas fait attendre ; elle portoit en substance : " Qu'elle étoit bien éloignée » de vouloir en imposer à qui que ce » fut, que sa maison avoit toujours été » fréquentée par les premiers de l'isle, » qui n'avoient jamais trouvé rien à re- » dire à ses comptes, quoiqu'il y eut plus » de quarante ans qu'elle tenoit le mê- » me cabaret, & qu'elle y avoit logé les » gens les plus considérables du district » de Hampshire ; que toutes les fois que » l'avocat Willis venoit dans le quar- » tier, il n'alloit jamais ailleurs que chez » elle ; que ce n'étoit point les voya- » geurs qui la faisoient vivre, qu'ils ne » faisoient que se montrer & disparoî- » tre, & qu'on ne les revoyoit plus ; » qu'il n'y avoit que les voisins qui re- » vinssent, & qui eussent par consé- » quent le droit de se plaindre ".

Elle continua sur le même ton, & à en juger par sa volubilité, elle auroit

poussé la conversation beaucoup plus loin, si je ne l'avois interrompue en tirant ma bourse, & en payant.

Ce matin, nos dames ont été à l'église, peut-être autant par curiosité que par dévotion ; le capitaine les y a accompagné dans ses accoutrements militaires, la cocarde au chapeau & l'épée au côté ; une compagnie de cette importance dans une aussi chétive chapelle n'a pas manqué de fixer les regards de l'auditoire, & vraisemblablement de déconcerter mes compagnes qui étoient en négligé, & auroient souhaité, n'eût-ce été qu'à cause du ministre, qui étoit le plus considérable de l'assemblée, d'être un peu plus parées.

Etant resté seul au logis, j'ai eu la visite de Mr. Francis, homme beaucoup plus considérable par sa qualité de fermier que par celle de cabaretier ; il est vrai qu'il ne se mêloit gueres de cette derniere profession, dont il laissoit à sa femme toutes les fonctions : elle s'en acquittoit si parfaitement, qu'il agissoit en cela très-prudemment.

Comme le reste de la journée s'est écoulé sans qu'il nous soit rien arrivé de remarquable, je crois ne pouvoir mieux

la terminer qu'en donnant une idée du caractere de cet heureux couple, ou du moins de celle que je m'en suis formée pendant le peu de tems que j'ai passé chez eux : s'il paroît aussi singulier & aussi nouveau au lecteur qu'il me l'a paru à moi-même, il ne sera pas fâché de le trouver ici.

Ces deux bonnes gens à en juger par leur extérieur étoient peu éloignés de leur grande climactérique; ils ne s'en cachoient pas ; on auroit dit qu'ils étoient plutôt glorieux de la maniere dont ils avoient fait usage de leur tems, que honteux d'avoir si long-tems vécu : cette raison est la seule plausible que j'aye jamais pu trouver de ce que nombre de gens des deux sexes qui se piquent de savoir vivre, voudroient se faire passer auprès des contemporains de leurs petits enfans, pour beaucoup plus jeunes qu'ils ne le sont réellement. Peut-être se trouvera-t-il parmi mes lecteurs quelques-uns de ceux qui croyant trop facilement aux apparences, pourroient douter que nos vieillards eussent aussi bien profité des momens, que j'ai cherché à le leur faire croire, puisque tout annonçoit chez eux l'indigence & la misere : on trouvoit

pour toute boiſſon du vin, quelques liqueurs ſpiritueuſes, & de très-mauvaiſe bierre, encore n'en avoient-ils qu'une très-petite proviſion; le comeſtible étoit compoſé de fromage moiſi, & de lard rance: en un mot, ils étoient hors d'état de rien fournir à leurs hôtes en échange de leur argent, de ſorte que tout celui qu'ils touchoient étoit pour eux un profit auſſi clair que ce qu'ils auroient pu ſe promettre d'un débris trouvé à la côte, dont le ciel les favoriſoit quelquefois. Un cabaret de cette eſpece eſt préciſément l'oppoſé d'un caffé, on ne peut s'y arrêter ſans qu'il en coute, & on ne ſauroit s'y procurer la moindre choſe, même en payant.

Les ſignes de vétuſté n'étoient pas moins frappans que ceux de la miſere; à peine y trouvoit-on le moindre uſtencile qui ne ſe reſſentit des ravages du tems; il n'y en avoit aucun qui ne ſervit au moins depuis une douzaine d'années; de ſorte que tout l'argent qui étoit entré dans la maiſon pendant cet eſpace, devoit y être encore, à moins qu'on ne l'eût employé à acheter des vivres ou d'autres choſes qu'une partie des productions de la ferme que M. Francis avoit

ſans doute à très-bon compte, devoit abondamment fournir. Il eſt certain qu'il eſt difficile de concevoir tout ce qu'on amaſſe en ne dépenſant rien, & combien il eſt aiſé de mourir riche en ſe refuſant le néceſſaire.

Cette maniere de vivre n'eſt point auſſi fâcheuſe qu'on pourroit ſe l'imaginer, elle ne maigrit ni n'ôte la gayeté. L'exemple du fameux Cornaro prouve le contraire, ainſi que celui du fermier Francis qui étoit gros & gras, & dont la face étoit potelée & riante: l'air de miſere qu'on remarquoit dans ſa perſonne venoit plutôt de l'âge de ſon habit que du ſien.

J'avoue qu'il eſt une ſorte de régime qui maigrit plus que l'abſtinence la plus exacte, quoique, juſqu'à-préſent, je ne me rappelle point d'avoir trouvé dans Cheney, Arbuthnot, ni dans aucun autre de nos médecins modernes, aucun préſervatif contre cette pratique. Je ne crois pas même qu'il en ſoit fait la moindre mention dans le ſavant dictionnaire de médecine du docteur James; ce qui eſt d'autant plus extraordinaire, que cette maniere de ſe ſubſtanter eſt aſſez en uſage dans ce pays, & que les colleges de

droit eux-mêmes le ſuivoient aſſez exactement, leur ayant été impoſé par le procureur général actuel, & par d'autres célebres juriſconſultes, qui le font obſerver dans le réfectoire de celui de Lincoln, malgré les incommodités qui en ont été la ſuite, & dont pluſieurs étudians ont été affectés.

Cependant, quoiqu'on n'en trouve pas la moindre trace dans nos auteurs Anglois, nous ſommes ſûrs d'en rencontrer chez les Grecs auxquels rien de remarquable n'eſt jamais échappé; il n'en eſt pas de même de leurs lecteurs, ils ont ſouvent négligé de faire attention à des uſages qui méritoient d'être conſervés. Les Grecs donc, donnent à ceux qui ſuivent trop ſcrupuleuſement ce régime, le nom de *Heautoſagi*, mot que nos médecins rendront vraiſemblablement par gens qui ſe dévorent eux-mêmes.

Comme il n'eſt point d'aliment nuiſible à la ſanté, il n'en eſt point auſſi de moins rare & de moins couteux: de tous ceux qu'on achete à vil prix, c'étoit peut-être le ſeul qui ne fut pas du goût du fermier, ſa nourriture ordinaire étant du poiſſon; ce dégoût paroiſſoit tout naturel; car Diodore de Sicile en attribue un pareil

& pour la même cause à certains habitans d'Ethiopie qu'il nomme Ichthyophages, assurant qu'on ne sauroit absolument les décider, ni par prieres, ni par menaces, ni par violence, alla-t-on même jusqu'à tuer leurs enfans en leur présence, à prendre un seul repas avec les Heautofages.

Ce qui a le plus embarrassé nos médecins, & les a empêché de mettre cette matiere dans tout son jour, ne vient peut-être que d'une simple méprise dont la source dérive d'une ignorance très-excusable; savoir que les passions des hommes sont aussi susceptibles que leur appétit de l'usage des alimens, que les premieres en se nourrissant sont dans le même cas que les animaux qui ruminent; on peut conséquemment dire en quelque façon qu'elles se servent à elles-mêmes de sustentation, & dévorent pour ainsi dire leurs propres entrailles. C'est-là précisément ce qui produit un visage maigre & un corps décharné, & précisément les mêmes effets que la maladie à laquelle on donne le nom de consomption.

Notre fermier étoit de cette derniere espece, il n'avoit non plus de passion qu'un Ichthyophage, ou qu'un pêcheur

Ethiopien; il ne défiroit rien, ne penfoit à rien, & ne faifoit prefque rien : je crains qu'on ait peine à bien faifir ma définition; il faudroit pour qu'elle fut parfaite que je décriviffe un être abfolument paffif, je ne veux pourtant pas convenir qu'il fut tel, me contentant fimplement de le repréfenter comme dépouillé de ce libre arbitre, fource unique de la dépravation, & des miferes de notre nature; car il eft certain que jamais homme ne fut moins pareffeux que le fermier, il étoit pendant toute la femaine l'efclave de fon travail; dans la réalité, ainfi que le lecteur avifé aura dû le préfumer dès le commencement, lorfque j'ai dit, qu'il s'en remettoit à fa femme du foin de la maifon; j'ai fait ufage d'une expreffion qui ne rendoit pas à beaucoup près toute mon idée; j'entendois parler non-feulement de la maifon, mais encore de tout ce qui en dépendoit; car il n'agiffoit que d'après la volonté de fa femme qui le tenoit en tutelle. Pour tout dire en un mot, je ne vis jamais une figure calme, plus féreine & plus joviale que la fienne; il fe contentoit pour toute réponfe aux queftions qu'on pouvoit lui faire, de dire, fimplement :

“ Je n'en ſais rien, monſieur, il faut s'a„ dreſſer à ma femme ”.

Un couple de cette eſpece, s'ils avoient été tous deux du même caractere, auroit reſſemblé à deux vaſes d'huile, & on n'auroit jamais pu en compoſer le moindre mèlange; ſa fadeur auroit ſûrement dégouté ceux qui auroient voulu en eſſayer; la nature ou la fortune, peut-être l'une & l'autre, y avoient remédié, en infuſant une honnête quantité d'acides dans les ingrédiens qui entroient dans la compoſition de la femme; & pour qu'elle fut *l'aide* convenable d'un mari ſi nonchalant, elles avoient richement doué l'épouſe des qualités qu'elles avoient refuſé à l'époux: elle étoit réellement comparée à lui, ce que le vinaigre eſt à l'huile, ou un vent frai à une eau dormante qu'il préſerve de la corruption.

Le célebre Quin (*a*) après avoir fixé

(*a*) Quin, célebre acteur, fameux Epicurien, après avoir été fort applaudi au théâtre, où il a eu juſqu'à huit cent livres ſterlings pour une ſaiſon, ſe retira fort à ſon aiſe à Bath, où il eſt mort au mois de Mars de l'année 1766, âgé de 73 ans. Il étoit Irlandois, & d'une famille honnête: le rôle de

attentivement pendant quelques momens un comédien de ſes camarades, s'écria tout d'un coup " Si ce drole-là eſt „ honnète homme, Dieu n'a pas une „ écriture liſible ". ! Qu'il eut raiſon ou non, ce n'eſt pas ici le lieu de chercher à s'en éclaircir, d'ailleurs la choſe n'eſt pas aſſez importante ; il eſt certain que le comédien dont il parloit ayant ſçu donner à ſa figure les traits convenables aux perſonnages de Jago (*a*) de Shylok (*b*) & à d'autres de la même eſpece, cela ſuffiſoit pour juſtifier cette ſaillie, & pour qu'elle paſſât pour ſpirituelle. Je ne ſaurois m'empècher d'obſerver à ce ſujet, en faveur de ceux qui prétendent ſe connoître en phyſionomie, quoique nos loix les qualifient de fourbes & de vagabonds, qu'il arrive rarement, lorſque la nature s'eſt donné la peine de perfectionner quelques-uns de ſes ouvrages

---

Falſtaff, dans *les commeres de Windſor* de Shakeſpéare, fit ſa réputation.

(*a*) Jago, perſonnage de la tragédie du *More de Veniſe* ou *Othello.*

(*b*) Shylok, perſonnage du *Juif*, dans le *Marchand de Veniſe.* Ces deux pieces ſont de Shakeſpéare.

qu'elle néglige l'extérieur, fur-tout lors qu'il eſt queſtion de ſujets extrêmement vicieux, dans la formation deſquels, ainſi que Mr. Derham l'obſerve des inſectes vénimeux, en parlant de l'aiguillon d'un frélon, elle déploye ſouvent toutes les reſſources de ſon art. Lorſqu'elle a complettement armé ſon héros, & qu'elle l'a mis en état d'attaquer & de combattre avec ſuccès, elle ne manque jamais de pourvoir ſon innocente victime de la connoiſſance néceſſaire pour lui faire diſcerner ſon ennemi, & prévoir ſon deſſein. C'eſt la conduite qu'on a reconnu qu'elle tenoit dans le cas du ſerpent à ſonnettes, car toutes les fois que cet animal cherche à ſe jetter ſur ſa proye, il a ſoin par le bruit qu'il fait de l'avertir de ſe tenir ſur ſes gardes.

Je ſuis perſuadé que cette obſervation ne ſera pas moins juſte, lorſqu'on l'appliquera aux individus les plus nuiſibles à l'eſpece humaine, tels que le tyran, le fripon, & le brêteur qui portent généralement empreints ſur leurs figures les marques de leurs différens caracteres; il en eſt de même de la grondeuſe, de la méchante femme, de la braillarde & de toutes les autres de ce même accabit.

Peut-être la nature n'avoit-elle jamais fourni un exemple plus frappant de cette vérité qu'en la perſonne de madame Francis, qui étoit une petite perſonne groſſe & courte, dont la tête étoit ſi fort enfoncée entre les épaules qu'elle paroiſſoit en faire partie ; ſa taille étoit tant ſoit peu de travers, tous les traits de ſon viſage que la petite vérole avoit exactement labouré, & où elle avoit laiſſé de larges ſillons, étoient aigus & terminés en pointe ; ſon teint propre à faire trancher du lait, reſſembloit aſſez par la couleur à celui qui avoit déja eſſuyé cette métamorphoſe ; on découvroit en effet clairement dans ſes yeux tous les ſymptômes d'une véritable jauniſſe, ils ſe trouvoient pourtant démentis par les accens de ſa voix rauque & maſculine ; elle reſſembloit aſſez à un deſſus fort aigu, ſur tout lorſqu'on l'entendoit à une certaine diſtance, heureuſement je ne l'avois jamais approchée de bien près ; elle me réveilloit ordinairement par ces criailleries au point du jour, & j'en étois étourdi juſqu'à la nuit.

Quoique la muſique vocale ſoit ordinairement oppoſée à l'inſtrumentale, je doute ſi celle-ci ne pouvoit pas être ré-

putée participer de toutes deux ; car elle touchoit également depuis le matin jusqu'au soir deux instrumens qu'elle paroissoit réserver à ce seul usage : c'étoient deux servantes, ou plutôt deux objets de fâcherie, qui, à ce que j'imagine, gagnoient de maniere ou d'autre leur nourriture ; quant au logement, elle le leur donnoit gratis, ou uniquement pour le service qu'elles lui rendoient, en lui fournissant les moyens d'exercer ses poumons.

Elle différoit en tout, ainsi que je l'ai déja dit, de son mari, sur-tout en ceci : c'est que s'il n'étoit pas possible de déplaire à l'un, il étoit tout aussi impossible de plaire à l'autre ; rien n'étoit capable de dissiper l'air de gayeté qui régnoit sur le visage de l'homme, tandis que rien ne pouvoit l'inspirer à sa moitié ; qu'on lui fit quelques représentations sur la cherté de ses comptes, elle étoit piquée de ce reproche tacite ; qu'on ne lui dit rien, elle s'imaginoit qu'on faisoit intérieurement la satyre de son trop d'indulgence, & elle en concluoit qu'elle avoit été trop modérée dans son calcul. Cette réflexion ne lui a pas été inutile, elle a su la mettre à profit, car

elle n'a pas manqué d'augmenter chaque jour le prix des différens articles qu'elle nous a fourni : aujourd'hui le feu, qu'elle nous auroit d'abord passé sur le pied d'un sol, a été porté à un schelling, & ira vraisemblablement demain à un tiers de plus : le samedi, elle avoit exigé deux schellings pour l'apprêtage de deux plats, & le dimanche elle a prétendu avoir un demi-écu pour celui d'un seul. Toutes les fois que je l'ai payée, elle n'est jamais sortie de la chambre sans se lamenter sur son peu de profit, disant qu'elle ne comprenoit pas comment certaines gens gagnoient tant d'argent avec la noblesse, que pour elle il s'en manquoit beaucoup qu'elle eût un pareil talent : lorsqu'on lui demandoit, pourquoi après qu'on lui avoit payé son compte sans aucun rabais, elle se plaignoit encore ? elle répondoit que cela étoit vrai, qu'elle croyoit bien n'avoir rien omis, & que malgré tout cela, cette dépense étoit bien modique pour des gens tels que nous.

J'imaginois qu'elle se conduisoit de cette maniere, uniquement parce qu'elle avoit ouï dire que les principaux aubergistes du continent avoient pour maxime d'imposer des taxes considérables sur

leurs hôtes qui voyagent avec un train considérable de chevaux & de domestiques ; dans les cas où ils ne mangeroient que peu ou point, leur méthode étant, à ce que j'imagine, en pareille circonstance, d'en faire tomber tout le poids sur les bêtes de somme, par préférence aux maîtres. Elle ne pensoit pas que dans la plûpart de ces maisons, quelque affamé qu'on pût être, pour peu qu'on ne fut pas difficile, on y trouvoit toujours de quoi se rassasier ; qu'on y appercevoit du moins une apparence d'abondance ; qu'elles étoient pourvues d'une espece de cuisinier, qui avoit dans tous les tems une veste, un bonnet & un tablier blancs ; qu'on y trouvoit un valet d'écurie sous sa main, pour recevoir les ordres que les arrivans pouvoient avoir à lui donner ; qu'elle avoit tort de vouloir comparer sa gargotte à de pareilles auberges ; que chez elle il n'y avoit ni à boire, ni à manger ; qu'à peine pouvoit-on y loger ; qu'aucun de ses lits & de ses chaises n'étoient en état de servir ; qu'en conséquence le tiers ou le quart des droits qu'elles payoient à l'Etat, étoient plus onéreux pour elles que ne le feroit l'impôt tout entier pour la sienne ; que pour

ce qu'elle tiroit de ses hôtes composât une somme même assez modique, il falloit que ceux-ci se soumissent à payer autant de fois, sous différentes dénominations, pour une même chose, qu'un particulier paye au gouvernement pour la lumiere qui entre par sa fenêtre dans sa maison, située au milieu de ses propres possessions; il en est de même des articles qu'elle nous passe en compte, sous les dénominations de pain, de bierre, de chauffage, de victuailles & d'apprêtage.

Ce qui précede est une esquisse très-imparfaite de ce couple singulier, tout étant ici plutôt affoibli qu'exagéré : pour peu qu'on fût curieux de voir leur portrait plus au naturel, il n'y auroit qu'à lire dans quelques-uns des poëtes classiques le portrait qu'ils nous tracent des Furies, ou dans Lucien celui des Stoïciens.

Lundi, 20. *Juillet*.

La journée s'est passée sans rien de remarquable. La dépense du dimanche s'est montée, suivant la taxe de madame Francis, à quatorze schellings : nous

nous sommes régalés à dîné de notre daim, & avons bu du vin que nous avions apporté avec nous : dans l'après-midi, les dames conduites par le capitaine, ont fait deux milles à pied, pour se procurer la vue d'une charmante maison de campagne, dont elles m'ont à leur retour fait le plus grand éloge, ainsi que de la politesse de la maîtresse, qui après les avoir entretenues quelques momens, s'étoit retirée, pour leur laisser la liberté de choisir tout à leur aise les fleurs & les fruits de son jardin qui leur feroient plaisir.

Mardi, 21 Juillet.

Après avoir acquitté la taxe de la journée d'hier, on nous a permis de continuer à vivre de notre daim : nous aurions volontiers troqué une partie de ce qui nous en restoit, contre du mouton ; mais pour en avoir, il auroit fallu l'aller chercher à Portsmouth ; c'étoit l'endroit le moins éloigné où il s'en trouvoit ; il auroit plus coûté pour en faire venir de là, qu'on n'auroit payé à Londres pour le port d'un jambon de Lisbonne : car quoique le fret d'un canot soit ici

un peu moins cher qu'à Déal, on auroit pourtant de la peine à y trouver un batelier qui voulut se mettre en mouvement avec son bateau, qu'il ne fut assuré qu'en ramant pendant deux ou trois heures, il gagneroit assez pour avoir de quoi s'énivrer tout le reste de la semaine.

Je saisis ici une occasion que je ne retrouverai peut-être jamais, de faire part au public de mes observations sur cette partie œconomique de notre politique, qui ne regardant que la populace, & qui a jusqu'à-présent échappé aux regards des premiers hommes de l'Etat; cependant la subordination bien entendue que l'on imposeroit à cette classe de gens, seroit la source de plusieurs avantages qu'eux mêmes & le public en retireroient, & préviendroit efficacément les désordres que l'anarchie dans laquelle on les laisse vivre, ne sauroit manquer de produire par la suite. Je représenterai la chose sans partialité, de bonne foi, & telle que je la vois, me gardant bien de me déclarer pour aucun parti.

L'abus dans cette partie de notre police, ne naît que du sens vague & indéterminé que l'on attache au mot de *li-*

berté, dont à peine deux individus dans le grand nombre de ceux que j'ai vu en faire usage, aient eu une même idée : je doute jusqu'à-présent que personne y en ait attaché aucune claire & généralement adoptée ; elle ressemble assez à ces anciens composés de syllabes de la langue punique, dont Plaute nous a conservé quelque vestige dans une de ses comédies, que j'imagine qu'il concevoit qu'aucun de ses lecteurs ne pourroit comprendre.

Je présume cependant, que par ce mot de liberté, on entend ordinairement la faculté de faire tout ce qui nous plaît, néanmoins avec quelque restriction, car s'il n'y en avoit aucune, cette faculté seroit diamétralement opposée aux loix & à l'ordre ; à leur défaut, la liberté du peuple, le moins restreint dans ses volontés, si l'on excepte les Hottentots & les sauvages de l'Amérique, ne sauroit être contenue dans de justes bornes.

Dans le fait, quelle que soit l'étendue ou les correctifs que nous apportions à ce mot, je m'imagine qu'aucun écrivain politique n'osera soutenir que cette liberté doive être égale, & qu'il soit convenable que chaque membre de la société

en jouisse indistinctement : cette assertion ne pourroit être vraie que rélativement aux peuples barbares que je viens de citer : chez les Grecs & chez les Romains, les conditions libres & les conditions serviles étoient continuellement en opposition ; aucun de ceux qui avoient le malheur de se trouver de la derniere, ne pouvoit en aucune maniere prétendre à la liberté, jusqu'à ce qu'il l'eût obtenue du maître dont il étoit l'esclave, soit par droit de conquête, d'achat, ou de naissance.

Tel étoit l'état de tous les peuples libres de l'univers ; il n'y a même que peu de tems que nous étions censés être sur le même pied.

J'avoue que les choses ont bien changé depuis : la derniere classe de notre peuple ayant rompu toute espece de lien, & ayant secoué le joug de ses supérieurs, est devenue non-seulement toute aussi libre, mais même plus libre que plusieurs d'entr'eux. On conviendra, quoique nous en ayons peu d'exemples récens, que tout particulier chez nous qui posséde un revenu annuel de trois cent livres sterlings, est tenu, & qu'il ne sauroit se dispenser, d'assister en

personne au parlement toutes les fois que le corps des francs tenanciers d'une ville ou d'un bourg l'élisent pour leur représentant ; quelle que soit sa répugnance, on a le droit de l'y obliger, & il peut y être contraint par la force.

Il se trouve de plus dans le gouvernement civil une quantité de magistratures subalternes, & de places dispendieuses, auxquelles toutes les personnes ayant les qualités requises, sont dans le cas d'être nommées, & qu'elles n'ont pas la faculté de refuser ; il faut nécessairement qu'elles les exercent à leur tour ; elles ne sauroient s'éviter les fatigues, les soins & les périls qui y sont attachés ; & si elles s'opiniâtroient à vouloir s'y dérober, elles se verroient condamnées à de fortes amandes, même à des peines afflictives ; & ce qui paroîtra peut-être encore plus dur, c'est que dans l'emploi de shérif, elles sont quelquefois obligées de réparer de leur propre bourse les pertes accidentelles auxquelles elles pourroient avoir innocemment contribué, qui dans certaines occasions sont assez considérables pour entraîner leur ruine & celle de leur famille : le public cependant, à qui elles sont

ce sacrifice, n'est point tenu à les rembourser, & ne le fait pas, quoique persuadé que rien au monde ne seroit plus équitable.

Il est inutile de faire mention de ces servitudes ou obligations militaires, que notre ancienne constitution imposoit aux premieres personnes de la nation: il est vrai qu'il leur étoit loisible de se faire représenter, & de substituer en leur lieu & place ceux qu'elles jugeoient à-propos, pourvu que ce fussent des sujets bien constitués; lorsqu'elles ne pouvoient s'en procurer de cette espece, l'obligation existoit dans toute sa force, & on pouvoit les forcer à servir en personne.

Le seul individu donc, qui jouisse d'une liberté absolue, est ordinairement le membre le plus obscur de la société, surtout s'il préfere la faim ou les productions sauvages des champs, des hayes, des grands chemins & des rivieres, que l'on peut se procurer sans travail, & qui le laissent tout entier à sa paresse, à une nourriture plus délicate qu'il n'acquéroit qu'à force de peines & de soucis: il repose tranquillement à l'ombre, sans que personne aie le droit de le

troubler, & d'exiger qu'il embraſſe un autre genre de vie que celui dont il a, dirai-je prudemment ou follement, fait choix.

On me rappellera peut-être, à ce ſujet, le dernier acte du parlement contre les vagabonds, par lequel toute perſonne reconnue pour telle, peut être contrainte à travailler pour le ſalaire accoutumé, & fixé dans le lieu où on les rencontre. Il eſt malheureuſement peu de juges de paix informés de l'exiſtence de cet acte; & ceux qui en ont connoiſſance, ne ſe piquent pas d'y tenir la main, perſuadés que cette derniere clauſe n'y eſt inférée que rélativement à l'ancien pouvoir qu'ils avoient de fixer & d'établir annuellement ces ſalaires, en les proportionnant à la diſette ou à l'abondance des vivres; & que l'expreſſion de *ſalaires ordinaires & accoutumés* n'a ni force ni ſens, puiſqu'il n'en exiſte point de tels, & que chacun tire & accroche tout ce qu'il peut ſe procurer, & fait tous ſes efforts pour tâcher d'en impoſer à ceux qui ont beſoin de ſes ſervices, pour leur eſcamoter deux ſols de plus par journée qu'il ne lui eſt légitimément dû; imitant en cela la conduite

de nombre d'honnêtes marchands, qui en font tout autant avec leurs chalands, pour leur escroquer une pareille somme sur l'aune de drap ou d'étoffe qu'ils leur vendent.

C'est donc un grand mal que cette loi ou plutôt cet usage, soit tombé en désuétude, & qu'elle n'ait pas été remise en vigueur : il conviendroit sans doute de la renouveller, & qu'elle fut motivée de maniere que les pauvres pussent être contraints à travailler pour un salaire raisonnable & modéré, & qu'un magistrat fut autorisé à la faire exécuter à la rigueur. Les honnêtes gens qui se sacrifient pour le public, auquel ils consacrent gratuitement leurs soins & leurs veilles, ont au moins droit d'espérer qu'on les soulagera, autant qu'il sera possible, dans l'exercice de leurs pénibles fonctions : toutes les fois qu'on publiera de nouvelles ordonnances sans avoir cette attention, on ne fera que grossir inutilement notre code, qui n'est déja que trop volumineux, & dont les pages multipliées à l'infini, ne sont utiles qu'à l'imprimeur privilégié du parlement.

Je n'imagine pas que personne ose me

nier que l'abus que je viens d'indiquer, ne soit digne d'attention, & ne mérite d'être réformé : car pourquoi l'indigent seroit-il privé des secours de ses concitoyens, très portés à le récompenser libéralement de ses peines ? ou pourquoi permettroit-on au dernier des manœuvres de se faire payer son travail dix fois plus qu'il ne vaut ? Ces exactions augmentant proportionnellement aux besoins qu'on peut avoir de ces journaliers, ceux qui les employent sont toujours sûrs qu'ils leur en imposeront, & qu'ils finiront par leur donner beaucoup plus qu'ils ne devroient. On m'a assuré que des bateliers ont exigé & reçu, d'un supercargo de la compagnie des Indes orientales, uniquement pour le conduire à bord de son vaisseau, éloigné de deux milles du rivage, au moment où il se préparoit à mettre à la voile ; de sorte qu'il falloit absolument qu'il s'y rendit sur le champ, ce que les fripons ne savoient que trop bien, une somme très forte. Il arrive aussi quelquefois, que des gens outrés d'un pareil brigandage, au point de ne vouloir pas s'y soumettre, sont forcés de renoncer à ce secours ; ce qui leur fait un tort consi-

dérable : d'un autre côté, la populace est entretenue dans sa paresse, & trouvant moyen de se procurer de quoi vivre, en ne faisant que la vingtieme partie de la besogne qui devroit lui être nécessaire pour cela, elle est une partie du tems les bras croisés ; ce qui est tout-à-fait contraire au bien public, qui exigeroit qu'on fit beaucoup d'ouvrage pour peu d'argent, & non qu'on donnât beaucoup d'argent pour peu d'ouvrage : un autre inconvénient, c'est que ces malheureux s'affermissent de plus en plus dans l'habitude d'écorcher ceux qui ont recours à eux, & s'accoutument à regarder la détresse & les miseres des gens au-dessus d'eux comme leurs vrais émolumens.

N'en voilà peut-être que trop sur cette matiere, dont mon intention n'étoit d'abord que de parler très-superficiellement, pour inspirer à ceux qui en ont le pouvoir, le désir d'y remédier : il est vrai qu'ils sont moins que personne dans le cas de s'appercevoir de cet abus, qu'ils ne soupçonnent qu'autant qu'un donneur d'avis & un faiseur de projets, tel que moi, qui se trouve errer sur la surface des eaux, en qualité de

ſimple paſſager, vient à leur en donner connoiſſance. Tout ce que je puis dire à ce ſujet eſt, que je ſouhaiterois de tout mon cœur, que ceux qui ont en main les rênes du gouvernement, daignaſſent mûrement réfléchir ſur la néceſſité & l'utilité qu'il y auroit à fixer le prix du travail, afin de forcer les pauvres à s'occuper; je penſe qu'il n'y a moyen d'y parvenir qu'en faiſant un uſage convenable du pouvoir qui leur a été confié: ils ne ſauroient jamais l'employer plus à propos, qu'en rendant cette derniere claſſe de la nation laborieuſe & induſtrieuſe; ce ſeroit l'unique moyen de favoriſer le commerce & le tirer de l'état languiſſant où il ſe trouve actuellement, de l'élever à ce point de proſpérité, où le chevalier Guillaume Petyt, dans ſon arithmétique politique, croit qu'il pourroit parvenir.

Dans l'après midi, la dame à qui appartenoit la jolie campagne dont j'ai parlé, s'eſt donnée la peine de paſſer à notre cabaret; elle a chargé madame Francis de nous faire ſes complimens, en nous aſſurant que tant que nous y reſterions à attendre un vent favorable, elle nous prioit de diſpoſer librement

de tout ce qui ſe trouveroit chez elle. Une pareille démarche nous a prouvé, malgré les raiſons aſſez fortes que nous avions de préſumer le contraire, que nous ne nous trouvions pas ſur les côtes d'Afrique, ou dans une de ces îles ſauvages, dont le petit nombre d'habitans n'ont d'humain que la figure.

On auroit tort de me ſoupçonner de chercher à diminuer en rien le mérite de cette dame qui, non contente de témoigner beaucoup d'attention aux étrangers d'un rang égal au ſien, eſt encore à ce que j'ai appris, on ne peut pas plus complaiſante & charitable envers ſes pauvres voiſins qui ont recours à ſes bontés, de ſorte qu'elle eſt univerſellement louée & chérie, quoique dans le fond il en coute très-peu pour ſe procurer une pareille réputation. Il ne faut pour cela que ſavoir diſtribuer à propos les reſtes d'une table un peu abondante. Il eſt vrai qu'il y a fort peu de gens qui y parviennent, parce qu'il y en a très-peu qui poſſedent ces nobles diſpoſitions, ou qui ſachent apprécier ce mérite à ſa juſte valeur.

Mercredi, 22 Juillet.

Ce matin, après avoir été rançonné à l'ordinaire, nous avons chargé un domestique d'aller remercier notre bienfaitrice, & de l'assurer que nous ne nous prévaudrions de ses offres obligeantes que pour lui demander quelques-unes des productions de son jardin, qui étoient les seules choses dont nous eussions alors besoin. Il a bientôt été de retour, & est entré suivi d'un jardinier, l'un & l'autre plioient sous le poids de tous les légumes & de tous les fruits de la saison, qui est celle de l'année où il y en a d'un plus grand nombre de différentes especes.

Tandis que nous nous régalions de ces productions, & que nous étions sur la fin du repas, notre commandant, qui avoit dîné ce jour-là avec quelques officiers subalternes à bord d'un vaisseau de guerre, nous a envoié ordre de partir sans délai, parce que le vent étoit devenu favorable, & qu'il prétendoit appareiller avant la nuit : à peine avons-nous été instruits de ses intentions, qu'il est arrivé lui-même en personne : son

empressement étoit encore tout aussi vif, quoique la cause fut depuis longtems cessée ; le vent avoit réellement fait un mouvement dans l'après midi, mais il n'avoit pas tardé à retourner à son ancien poste.

Ce dernier événement ne fut point malheureux pour nous ; car les ordres du capitaine, auxquels nous résolûmes de ne point différer, à moins qu'il ne nous les intimât de vive voix, ne parurent que vers les six heures : nous eûmes besoin de tout ce tems pour empaqueter les meubles de notre chambre à coucher, ou sallon à manger, dont la plupart, même les chaises, appartenoient au vaisseau ou à nous ; il nous en falloit au moins autant pour les transporter, aussi bien que mon individu qui n'étoit pas le bagage le plus facile à remuer ; de sorte qu'il étoit à craindre que la nuit ne nous surprit ; ce qui auroit été de plus grande conséquence pour moi dans mon état de foiblesse & dans un moment où de fortes ondées de pluie, accompagnées d'un vent impétueux, ne cessoient de tomber. Je pensois que me mettant en chemin par un pareil tems, ayant deux milles à faire dans une cha-

loupe toute ouverte, fort humide, & dans l'obſcurité; c'étoit m'expoſer pour ainſi dire à une mort certaine.

Notre capitaine étoit néanmoins ſi deſpotique & ſes ordres ſi poſitifs, qu'il m'étoit impoſſible d'y déſobéir. Il fallut dans cette occaſion avoir recours à cette philoſophie qui m'avoit été, on ne peut pas plus utile dans la derniere époque de ma vie, & qui ſe trouve ſi parfaitement décrite dans l'hémiſtiche de ce vers de Virgile :

Superanda omnis fortuna ferendo eſt.

dont le ſens eſt, ſuppoſant que l'auteur eût voulu y en attacher un, celui que je crois avoir bien compris & appliqué encore plus à propos.

Comme dans ce déménagement, je ne pouvois être que paſſif, j'ai pris le parti de m'abandonner entierement à la merci de ceux qui devoient me mettre dans une charrette, lors qu'elle feroit de retour du bord de la mer, où elle avoit été dépoſer nos effets.

Ce retard a peu touché madame Francis, lors qu'elle a ſçu que nous n'avions de répit que juſqu'au lendemain matin, elle a prévu qu'elle n'auroit d'au-

tre article à ajouter à ſon compte que celui du logement, duquel il faudroit encore déduire ceux du feu & de la chandelle; de ſorte qu'elle a jugé que ce qui lui reviendroit, payeroit à peine l'embarras que nous lui cauſerions; en conſéquence, elle a redoublé ſa mauvaiſe humeur, & nous a fait toutes ſortes de difficultés, qui nous ont tourmenté pendant tout le reſte de la ſoirée.

Jeudi, 23 *Juillet*.

Ce matin de très-bonne heure, le capitaine qui avoit paſſé la nuit à terre, eſt venu nous voir, & nous preſſer de nous rendre à bord. „ Je ſuis réſolu, „ a-t-il dit, de ne pas perdre un ſeul „ inſtant, à-préſent que le vent paroît „ vouloir devenir favorable; jamais de „ ma vie je n'ai été plus aſſuré d'un „ bon vent". Je me ſers de ſes propres expreſſions, ſans chercher à les interprêter ou à les commenter, me contentant d'ajouter, qu'à peine s'eſt-il donné le tems de finir ce qu'il avoit à nous dire.

Nous l'avons aſſuré que dès que nous aurions déjeûné, nous ſerions à ſes or-

dres; nous n'avons pourtant pas été aussi-tôt prêts que nous l'imaginions, car la veille en empaquetant nos effets, la boîte à thé s'étoit malheureusement égarée.

On a sur-le-champ fait des recherches dans tous les coins de la maison; on a même fouillé ceux où il n'étoit pas possible qu'elle fut : cette perte étoit dans le fond d'une bien plus grande conséquence qu'elle ne paroîtra d'abord à nos lecteurs. Il n'est guere de malades & de femmes qui puissent se passer un seul jour de thé; à plus forte raison que ne souffriroient-ils pas, s'ils étoient obligés d'entreprendre un long voyage sans espoir de pouvoir s'en procurer pendant toute la traversée? Quelque effrayante cependant, que fut cette perspective, nous ne voyions aucune espérance de pouvoir y remédier. La ville de Ryde & tous ses habitans étoient hors d'état de nous en fournir une seule feuille; celui de madame Francis & une prétendue drogue que l'on débitoit sous ce nom dans une espece de boutique, n'étoient nullement du cru de la Chine, & ne ressembloit en rien, soit par l'odeur, soit pour le goût au véritable.

thé; la seule chose qu'ils avoient de commun étoit, que l'un & l'autre se trouvoient composés de feuilles, d'une espece de tabac nommé *mondongue* : quant à l'espoir de nous en pourvoir dans quelque autre port, nous aurions eu tort de nous en flatter ; le capitaine nous ayant assuré très-positivement qu'il étoit sûr d'un bon vent, & qu'il ne laisseroit plus tomber l'ancre que dans le Tage.

Après avoir emploié bien du tems, dont la meilleure partie fut perdue dans cette occasion, il nous vint une idée que nous fûmes tous étonnés de n'avoir pas eu plus-tôt ; ce fut d'avoir recours à notre généreuse protectrice, qui seroit sûrement sensible, & ne refuseroit pas de suppléer à un besoin aussi urgent : nous lui dépêchâmes sur-le-champ un domestique pour lui faire part de notre embarras ; nous préparâmes tout pour notre embarquement en attendant son retour, afin de n'avoir autre chose à faire qu'à avaler notre déjeûné. Nous regardions la caisse à thé, qui étoit pour nous d'une aussi grande conséquence que la caisse militaire l'est à un général d'armée, comme

tout-à-fait perdue, ne doutant pas qu'on ne l'eût volée, & quoique nous nous fussions bien gardé de nommer personne, il est certain que nous avions des soupçons, & je crois même que tous se réunissoient sur la même personne.

Le domestique n'a pas tardé à revenir, & nous a apporté une petite caisse de thé que notre bienfaitrice lui avoit remise, en le chargeant de nous dire de sa part les choses du monde les plus honnêtes; son présent étoit si considérable que, supposant que notre voyage fut encore aussi long qu'il l'a déja été jusqu'à présent, nous en aurions de reste, & ne serions nullement dans le cas de le ménager. Dans le même instant, mon laquais Guillaume est entré avec notre propre caisse à thé, qu'il avoit retrouvé dans le lieu où on l'avoit oubliée, lorsqu'on débarqua hier au soir nos effets; ainsi que ce domestique, lorsqu'il s'apperçut qu'elle étoit égarée, le soupçonna. Si le maître de ce bâtiment n'avoit pas été absent, il l'auroit vraisemblablement rapportée assez à tems pour empêcher que nous ne donnassions l'occasion à la dame qui nous avoit comblés

de politesses, de nous faire éprouver de nouveau sa libéralité.

Il étoit assez naturel de visiter le lieu, & il auroit été surprenant que personne de nous ne s'en fût avisé; aussi plusieurs le proposerent, mais la femme-de-chambre s'y opposa; elle assura qu'elle se rappelloit très-bien l'avoir laissée dans la chambre à coucher, & que c'étoit elle qui en avoit toujours été chargée, tant en allant qu'en revenant. Guillaume connoissoit peut-être, cette fille beaucoup mieux que nous, & à quel degré l'on pouvoit ajouter foi à ses assertions; sans cela, après ce qu'elle avoit dit, il ne se seroit pas donné la peine, sans qu'on le lui ordonna, d'aller chercher de tous côtés le maître du lieu.

C'est ainsi que cette scene, dont les commencemens n'annonçoient pas une fin si heureuse, s'est terminée, & loin de nous fournir des sujets de tristesse, elle ne nous en a laissé que de satisfaction.

Il ne restoit plus qu'à acquitter notre taxe, que l'on a augmentée, & qui a été exigée avec la plus grande sévérité; le logement a été augmenté de six sols,

le feu proportionnellement, même les chandelles, dont on n'avoit jusqu'alors fait aucune mention, ont été comptées pour tout le tems que nous avions séjourné à Ryde sur un pied extravagant, & placées sous la dénomination d'article oublié : on a demandé que nous en payassions une livre entiere, tandis qu'à peine en avions-nous brûlé dix en cinq nuits, & la livre étoit composée de vingt-quatre.

Enfin, ce qui paroîtra difficile à croire, & que nous n'avons pu endurer : on a essayé de nous faire payer la même somme pour avoir passé une heure ou deux dans ce cabaret, qu'on avoit exigé précédemment pour une journée entiere, & l'on a porté en compte l'apprêt du diné, quoique nous fussions partis avant qu'aucune broche ou marmite eût approché du feu. J'avoue qu'il m'a été impossible de me posséder plus long-tems, & cet exemple a servi à justifier la vérité de cette remarque : „ que la „ tyrannie & l'oppression peuvent être „ poussées trop loin, & qu'un joug de- „ vient quelquefois si pesant, qu'il ne „ tarde pas à être insupportable pour „ l'esclave même le plus docile". Ayant

fait quelques plaintes sur la maniere indigne dont on nous traitoit, madame Francis m'a regardé de travers, & est sortie sans dire un seul mot ; elle est rentrée une minute après, & s'avançant vers moi une plume, un écritoire, & du papier à la main ; elle m'a dit de dresser moi-même le compte ; espérant, a-t-elle ajouté, « que je ne prétendois
» pas que sa maison eût été salie, &
» ses meubles usés & gâtés pour rien.
» Toute la dépense ne se monte qu'à
» treize schellings : seroit-il possible que
» des gens d'un certain ordre voulussent
» passer une nuit toute entiere dans un
» cabaret à moins ? S'ils le prétendent,
» le seul parti qu'il y ait à prendre est,
» de quitter le métier. Au reste, vous
» donnerez ce que vous voudrez : je
» suis bien aise que certaines gens sa-
» chent, que je ne fais peut-être pas
» autant de cas de l'argent, qu'ils se
» l'imagineroient : mais j'ai toute ma
» vie été trop bonne, ainsi que je l'ai
» souvent dit à mon mari ; je n'ai jamais
» sçu tirer parti de rien ; néanmoins ce
» qui m'arrive dans cette occasion avec
» votre honneur, me servira d'avertis-
» sement, & empêchera que je ne sois

» dupe par la suite : je ferai peut-être
» aussi-bien mes comptes que d'autres :
» on trouve à redire à des chandelles !
» & pourquoi cela ? quelle raison les
» voyageurs auroient-ils pour s'exemp-
» ter de les payer ? Je les paye bien
» moi, & celui qui les fabrique est bien
» obligé de payer les impôts ; s'il ne le
» faisoit pas, ne faudroit-il pas que je
» les payasse moi, ce qui dans le fond
» revient toujours au même ? J'avoue,
» que pour le moment, je n'en ai plus
» de celles de seize à la livre, mais cel-
» les-ci ne sont-elles pas toutes aussi
» blanches, & quoi qu'un peu moins
» grosses, n'éclairent-elles pas & ne
» brûlent-elles pas tout aussi-bien? Mon
» fabriquant est attendu à chaque ins-
» tant ; sans quoi j'en enverrois cher-
» cher à Portsmouth, sur-tout si votre
» honneur devoit s'arrêter ici encore
» quelque tems ; mais quand les gens
» ne sont ici qu'en passant, & seulement
» pour y attendre un vent favorable,
» on ne sauroit guere faire fond sur de
» pareils hôtes". En prononçant ces derniers mots, elle m'a regardé d'un air dédaigneux, & a paru s'attendre à une replique. Je me suis cependant contenté

pour

pour toute réponſe, en lui jettant une demi-guinée, de l'aſſurer que c'étoit-là tout l'argent au coin d'Angleterre qui me reſtoit, ce qui étoit la vérité; & comme elle n'auroit pu ſe procurer ſur le champ la monnoye néceſſaire pour me rendre ſur une piece de Portugal, la diſpute en eſt reſtée là. Madame Francis n'a pas tardé à quitter la chambre; nous ſommes à notre tour ſortis de la maiſon: la bonne femme n'a plus voulu nous voir, ni prendre congé de nous.

Je ne ſaurois pourtant, quelque maltraités que nous y ayons été, quitter ce lieu, ſans lui rendre la juſtice qui lui eſt due, & lui donner les louanges qu'il mérite.

Premierement, quant à la ſituation, elle m'a paru délicieuſe, & dans l'expoſition la plus favorable de toute l'île. Il eſt vrai qu'elle eſt privée de l'avantage de cette belle riviere qui va de Newport à Cowes; mais la vue qui s'étend juſqu'à la mer, & qui embraſſe Portſmouth, Spithead & Ste. Helene, fait qu'on eſt amplement dédommagé de cette privation, & qu'on n'envie pas même celles de la Tamiſe dans les provinces de Berck

ou de Buckingham; Pope (*a*) & Denham (*b*) mêmes se fussent ils réunis pour les chanter. J'avoue que rien au monde ne me charme comme une belle vue terminée par la mer; elle me paroît préférable à la plus belle qui ne présente que la terre; sur-tout, lorsque la premiere est enrichie d'un nombre de vaisseaux; alors il me semble qu'elle n'a nul besoin de rien emprunter du continent. Une flotte est à mon gré le plus noble objet que l'art ait jamais été capable de produire, bien supérieure aux ouvrages d'architecture dans lesquels on fait entrer la brique, la pierre, & même le marbre.

Lorsque le feu chevalier Robert Walpole, l'un des plus habiles ministres & des plus honnêtes que nous ayons

(*a*) Alexandre Pope, auteur célebre assez connu pour que nous nous dispensions d'entrer dans aucun détail à son sujet.

(*b*) Denham (chevalier Jean) mort en 1668 & enterré à Westminster; il a laissé un volume d'œuvres mêlées, dans lequel se trouve sa tragédie intitulée *le Sophy*; c'étoit un homme de condition, zelé partisan de Charles II, qui l'employa dans quelques négociations & le fit chevalier du Bain.

jamais eu, étoit dans l'usage d'équiper annuellement une flotte à Spithead; ceux qui le blâmoient de cette dépense étoient pourtant forcés d'avouer qu'il donnoit à la nation un magnifique spectacle pour son argent; spectacle bien plus frappant sans doute, & beaucoup plus utile que celui d'un camp. Dans le fait, quelle idée la vue d'un grand nombre de chapeaux rassemblés pourra-t-elle faire naître? pas d'autre, que celle d'une quantité d'hommes se réunissant, avant que l'art de construire des demeures plus solides, eût été inventé pour former une société : cette vue feroit, peut-être, assez agréable en elle-même, si malheureusement elle ne fournissoit matiere à une premiere réflexion, & ne nous présentoit l'image désagréable d'une troupe de coupe-jarrets, protecteurs de la tyrannie, & usurpateurs des libertés & des propriétés les plus sacrées, dépouillant l'industrie, insultant l'innocence, persécutant la vertu, pour tout dire en un mot, perturbateurs de la paix & de la santé de leurs semblables.

Que l'on me dise naturellement, quel est l'usage de ces vaisseaux de guerre, dont la vue nous paroît si agréable? On

me répondra sans doute, qu'ils servent également à opprimer l'innocence & à maintenir la tyrannie, portant par-tout avec eux la ruine & la désolation. Rien au fond n'est plus véritable, & quoique les bâtimens de cette espece surpassent de beaucoup par leur volume & par leur équipement ceux qui ne servent qu'au commerce, je souhaiterois fort que nous n'en eussions jamais besoin; car quoique d'un côté, je sois plus enchanté que personne de la beauté d'un pareil objet, je suis bien plus satisfait de l'autre, de l'excellence d'une idée qui lui est très-préférable, & que la vue du vaisseau marchand fait naître chez moi, en me rappellant l'art & l'industrie de l'homme uniquement occupé de l'avancement du commerce, si avantageux à toutes les nations & contribuant si efficacément au bonheur de la société, dont il est un des plus heureux liens.

Ce lieu enchanté est situé au sommet d'une pente douce, qui s'éleve imperceptiblement du bord de la mer, & présente l'aspect que je viens de décrire; son sol est graveleux, & comme il a un écoulement naturel, cela fait que le chemin est toujours sec, même immé-

diatement après la plus forte pluie, de sorte que les femmes peuvent se promener sans craindre de croter leurs souliers, fussent-ils de la plus riche étoffe. La verdure de ce canton donne l'idée la plus avantageuse de sa fertilité, & il est si bien ombragé par de beaux & gros ormes, que ses allées étroites ressemblent à des berceaux ou à des promenades naturelles qui, par leur régularité, surpassent de beaucoup tous les efforts de l'art.

Dans un champ élevé à un quart de mille au dessus de la mer se trouve une chapelle très-propre, quoique petite; elle est assez grande pour les habitans, au nombre desquels elle est proportionnée; toute la paroisse ne paroissant composée tout au plus que d'une trentaine de maisons.

La demeure de la généreuse dame, dont nous avons tant de raisons de nous louer, est éloignée d'environ deux milles de cette église. Elle est située au haut d'un côteau, dont le pied est baigné de la mer; il présente l'aspect d'une grande partie de l'île & de la côte opposée. Elle a été bâtie par un certain Boyce qui, après avoir exercé pendant quel-

que tems la profeſſion de maréchal ferrant, à Goſport, parvint par le moyen de la contrebande qu'il fit heureuſement, à ſe procurer une fortune de quarante mille livres ſterlings. Une partie de cet argent ſervit à acquérir des terres dans l'île; ce fut vraiſemblablement par hazard qu'il choiſit cet emplacement pour y bâtir une maiſon conſidérable. Peut-être lui parut-il convenable pour ſon commerce, du moins ne ſauroit-on, ſi l'on en juge par la maniere dont il la meubla, principalement ſa bibliothéque, le ſoupçonner d'y avoir entendu fineſſe : car voici comment il s'y prit. Il chargea un libraire de Londres de lui envoyer pour cinq cent liv. ſterlings de ſes plus beaux livres : on nous a raconté pluſieurs traits ſinguliers de l'ignorance, de la ſottiſe & de l'orgueil de ce perſonnage, dont lui & ſa femme donnerent de fréquentes preuves pendant la courte durée de leur proſpérité. Tous ſes efforts furent vains, il ne put en impoſer long-tems aux yeux clairvoyans du receveur des droits royaux : celui-ci l'ayant pris ſur le fait, trouva bientôt moyen par ſes pourſuites de le réduire fort au-deſſous de ſon

premier état, & de le faire renfermer dans la prison de la flotte : on vendit publiquement à Portsmouth tous ses meubles, y compris ses livres; le tout fut donné à vil prix, & on reconnut dans cette occasion que le libraire entendoit parfaitement son métier, & qu'ayant prévu que M. Boyce ne trouveroit guere le moment de lire, il s'étoit débarrassé en sa faveur, non-seulement des garde-boutiques, mais même lui avoit vendu plusieurs exemplaires du même livre, en y substituant d'autres titres.

Ses terres & sa maison furent achetées par un gentilhomme du pays, qui les a laissé en mourant à sa veuve, qui les possede actuellement, & y a fait des améliorations, sur-tout au jardin : elles sont si bien entendues & de si bon goût, que le peintre qui chercheroit à se procurer le modele d'un paysage délicieux, ou le poëte celui du paradis terrestre, ne sauroient jamais en trouver un plus convenable.

Nous avons enfin quitté Ryde sur les onze heures du matin, & en nous rendant à bord, le soleil nous a plus incommodé que le vent.

Je chercherois en vain à rendre raison de ce qui pouvoit faire croire à notre capitaine qu'il étoit doué du don de prophétie, lorſqu'il nous promettoit, & ſe promettoit ſi affirmativement à lui-même, un vent favorable. Il me ſuffira d'obſerver en paſſant, que jamais perſonne ne fut plus faux prophète que lui, & que nos girouettes étoient encore tournées du même côté qu'auparavant.

Il ne s'eſt pourtant point rétracté, il a aſſuré que le vent avoit changé, & ayant levé l'ancre, il a fait voile pour St. Hélene, éloigné d'environ cinq milles; nous y avons mouillé dans l'après midi, à l'aide du juſſant qui nous a favoriſé, & en dépit du vent qui nous étoit tout-à-fait contraire : nous avons mis cinq heures à faire ce trajet.

Sur les ſept heures du ſoir, nous nous ſommes régalés, n'ayant pu le faire plus tôt, d'un morceau de daim rôti, beaucoup mieux apprêté que nous ne l'avions d'abord imaginé, & d'un excellent pâté froid de la façon de ma femme, que nous n'avions point entamé à Ryde, voulant le conſerver pour le vaiſſeau, à bord duquel nous étions enchantés de

nous retrouver, pour ne plus voir madame Francis ; dont la ressemblance exacte avec une furie ou avec un diable paroissoit peu assortie au lieu qu'elle habitoit, & ne devoit figurer qu'en enfer.

Vendredi, 24. *Juillet.*

Hier au soir en passant devant Spithead, nous avons vu les deux régimens d'infanterie qui venoient d'arriver de Gibraltar & de Minorque : dans la journée, un lieutenant de l'un d'eux, neveu du capitaine, est venu faire visite à son oncle ; c'étoit un de ces individus auxquels nombre de gens donnent le titre de joli garçon, qui pis est, il l'étoit même beaucoup trop pour son âge qui paroissoit être au moins de trente-quatre-ans ; à sa maniere de se présenter & de s'énoncer, à peine l'auroit on soupçonné d'avoir atteint sa majorité : sa conversation avoit cependant une tournure militaire ; les juremens, les faits mémorables, & les bons mots de Jack (a), de

(a) Abréviations des noms de Jaques, de Guillaume & de Thomas, usitées dans la conversation particuliere, & peu connues des gens qui se piquent de savoir vivre.

Will, & de Tom, officiers de son régiment, qu'il avoit continuellement à la bouche, en composoient la meilleure partie; il s'imaginoit que ces expressions faisoient naître à ceux qui les entendoient, des idées si avantageuses de ses camarades, qu'il en acquéroit de l'importance, comme membre du corps & qu'il pouvoit se comparer à un ministre, & s'attendre ainsi que lui à devenir le sujet des entretiens de ceux qui à peine connoissoient son nom. Cette conduite m'a d'autant moins surpris qu'elle n'étoit pas nouvelle pour moi; mais la façon dont il s'annonça, sur-tout devant des femmes, m'a paru si singuliere, que je l'ai jugée directement opposée à celle des gens bien élevés, & peu convenable à un militaire poli; ce qui étoit d'autant plus extraordinaire, qu'outre qu'il étoit au service depuis onze ans, son oncle nous assura qu'il avoit été élevé en France. Je ne m'apperçus pas, je l'avoue, que cette éducation lui eût beaucoup profité; l'étourderie étoit la seule chose qu'il eut de commun avec cette nation; le caractere auquel il pouvoit justement prétendre étoit celui de mauvais plaisant, il l'étoit au point qu'il rioit de tout ce qu'il di-

ſoit, & toujours avant d'avoir parlé. Il ſe peut qu'il rit ſouvent de choſes qu'il n'articuloit pas, car tous ces diſcours commençoient par un éclat de rire, quoiqu'ils fuſſent rarement terminés par un bon mot: l'oncle & le neveu ſe reſſembloient, on ne peut pas moins; & ils paroiſſoient malgré cela parfaitement d'accord à tirer vanité de l'honneur qui réjailliſſoit ſur leur famille du grade militaire du dernier. Ce ſentiment paroiſſoit fortement prononcé ſur le viſage de l'oncle, qui ſe faiſoit un devoir de donner devant nous à ſon neveu les marques les moins équivoques du cas qu'il faiſoit de ce jeune homme, qui eut aſſez de peine de ſon côté à nous perſuader qu'il penſoit auſſi avantageuſement de ce vieillard; il affecta au contraire de nous faire ſentir le peu de cas qu'il faiſoit de ſes talens & de ſa profeſſion, qu'il imaginoit capables de dégrader en quelque façon un homme tel que lui, qui ſe trouvoit faire partie d'un corps dont tous les membres ſont cenſés gentilshommes. On auroit pourtant tort d'imaginer que je cherche à inſinuer que ce militaire voulut déſavouer ou méconnoître ſon oncle, & à exiger de lui cer-

tains égards. Au contraire, il le traitoit très-familierement, le nommant ſouvent Dick (*a*), vieux Dick, & commençant fréquemment tous ſes diſcours par *Dieu me damne Dick.*

Ces marques d'attention de ſa part étoient reçues par le capitaine avec des témoignages de reconnoiſſance & de ſatisfaction, ſur-tout lorſqu'elles étoient ſuivies d'exemples ou de citations qui prouvoient qu'il en agiſſoit tout auſſi librement avec quelques-uns de ſes généraux, & avec d'autres perſonnes de la premiere qualité, dont l'une ſur-tout que je connois très-particulierement, eſt très-orgueilleuſe & auſſi inſolente qu'on puiſſe l'être, & qui, ſans de fortes vues d'intérêt, ne condeſcendroit pas plus à converſer avec un ſimple lieutenant qu'à faire paſſer un ſot pour un homme d'eſprit: notre officier ne lui reſſembloit guere à cet égard, car en nous faiſant l'énumération des qualités qu'il falloit poſſéder pour mériter l'honneur de ſa ſociété & de ſa protection, ainſi que de celles qui ôtoient l'eſpoir de l'obtenir, il s'écria: « non, monſieur, diable

(*a*) Diminutif de Richard.

„ m'emporte, je haïs tous les ſots, Dieu
„ me damne, pardonnez mon trop de
„ vivacité vieux Dick, je ne ſaurois les
„ ſouffrir : nous avons deux ou trois
„ officiers au régiment que je connois
„ pour tels ; mais morbleu, j'ai ſoin de
„ les éviter, cher Dick, il arrive quelquefois que l'on a un ſot pour parent ;
„ mais eſt-ce notre faute ? n'auroit-on
„ pas tort de nous le reprocher ? n'eſt il
„ pas vrai, vieux camarade" ?

Le vieillard, non-content de prendre en bonne part les plaiſanteries de cette eſpece, écoutoit encore avidement tous les contes de ſon neveu ; je ſuis perſuadé même qu'il s'imaginoit qu'ils nous faiſoient autant de plaiſir qu'à lui même ; & il en étoit ſi charmé qu'il eſt probable que nous en aurions été ennuyés pendant toute la ſoirée, ſi le vent du nord plus déſirable aux yeux du capitaine, que la gloire de ſa famille, ne s'étoit pas ſubitement fait ſentir, & ne l'avoit pas averti d'appareiller.

Tandis qu'on levoit l'ancre, l'officier de mer ordonna qu'on mit ſa chaloupe dehors pour conduire l'officier de terre au rivage, qui étoit une iſle habitée, aſſez reſſemblante à une iſle déſerte, car on

n'y découvroit pas une ſeule maiſon. Lorſque la chaloupe fut de retour, le vieux capitaine ne pouvant plus vraiſemblablement diſſimuler ſa jalouſie des talens ſupérieurs de ſon neveu, nous dit en ſouriant, que ce jeune homme auroit cinq bons milles de chemin à faire, avant que de pouvoir ſe procurer une occaſion pour gagner Portſmouth.

Il nous a paru que ce digne homme dans ſes prédictions n'avoit erré que ſur les dates, & qu'il avoit ſeulement placé l'événement un jour plus tôt qu'il n'étoit réellement arrivé; car le vent qui s'élevoit étoit non-ſeulement favorable, mais encore aſſez fort: à peine a-t-il été dans nos voiles qu'il nous a fait doubler l'iſle de Wicht, & ayant pendant la nuit laiſſé derriere nous Chriſt-Church & la pointe de Peveral, il nous a conduit dans l'après-midi du ſamedi 29 Juillet, à la hauteur de l'iſle de Portland, ſi fameuſe par la délicateſſe & la petiteſſe de ſes moutons, qui eſt telle que ſouvent un gigot peſe à peine quatre livres. Nous aurions déſiré nous y procurer un de ces animaux; notre capitaine n'a pas voulu le permettre, il avoit pourtant tort de ſe tant preſſer,

car un inſtant après, le vent, je ne prétends pas que ce fut pour le punir de ſa préſomption, lui a joué un mauvais tour, & eſt malicieuſement retourné à ſon ancien gite d'été, c'eſt à-dire au ſud-oueſt.

Le capitaine perdant alors toute patience s'eſt mis ſérieuſement en colere; & lui ayant déclaré une guerre ouverte, le parti qu'il a pris étoit plus hardi que ſage, il a prétendu faire voile en dépit de lui, & il a juré qu'il ne jetteroit plus l'ancre, & qu'il battroit la mer tant qu'il lui reſteroit un morceau de voile, ou une vergue entiere; en conſéquence s'éloignant de la côte, il a pouſſé une ſi longue bordée au large qu'avant la nuit, quoiqu'il parut avoir peu avancé dans ſa route, nous étions ſi fort éloignés de terre que nous ne pouvions plus la découvrir.

Vers le ſoir, le vent pour me ſervir de l'expreſſion du capitaine, a commencé à ſe faire ſentir, & a ſi fort augmenté qu'avant dix heures, nous avons eſſuyé une véritable tempête; étant parvenus ſelon lui à une diſtance convenable de terre, il a remis le cap ſur la côte, & le vent ayant alors imperceptiblement changé en notre faveur, & continuant

à souffler avec tant de violence que le vaisseau filoit plus de huit nœuds, ou parcouroit le même nombre de milles en une heure; cela a duré pendant toute la journée & jusqu'au moment où nous nous sommes couchés. Je me suis alors retrouvé de nouveau dans ma précédente solitude, mes femmes ayant été attaquées du mal de mer: pour le capitaine, il se tenoit constamment sur le pont, où il commençoit à être inquiet; ce n'étoit pas sans raison, car je crois qu'il ne savoit pas trop où nous étions; je suis sûr qu'il auroit été charmé d'être encore dans la baye de Portland, & d'y pouvoir manger tout à son aise un potage au mouton.

Cette longue solitude ne m'ayant pas mis de trop bonne humeur, la conversation que j'ai eu avec le capitaine au moment qu'il est venu se coucher, n'a été guere propre à dissiper ma mélancolie, outre les plaintes douloureuses qu'il a faites de sa destinée, protestant que sa patience ne le cédoit en rien à celle de Job, il s'interrompoit fréquemment pour demander à l'officier de garde, qui se trouvoit être un certain Morrisson son charpentier, le seul homme de tout l'é-

quipage qui eut le ſens commun, & fut un peu honnête, le tems, le vent, la marche du vaiſſeau, & d'autres particularités de notre navigation. La répétition ſouvent réïtérée de ces queſtions, ainſi que l'intérêt & l'inquiétude qu'il témoignoit en les faiſant, prouvoient aſſez l'état d'angoiſſe de ſon eſprit; il s'efforçoit vainement de le cacher, il étoit tel que tout homme qui n'auroit pas été familiariſé avec l'idée de la mort, ou qui auroit ignoré ce que c'eſt que ſouffrance, en auroit été allarmé: ma femme & ma famille me pardonneront d'avoir oſé imaginer que ce qui ne me paroiſſoit pas bien malheureux pour moi, dût ne pas l'être auſſi beaucoup pour elles. J'ai ſouvent réfléchi avec douleur, que l'une & l'autre étoient trop vertueuſes & trop bonnes pour ſe trouver jamais comme elles l'étoient alors, à la merci d'un mortel, capable de penſer comme je le faiſois dans cette circonſtance.

Puis-je donc dire avec vérité que j'étois ſans crainte? Non, ſans doute, mon cher lecteur, je craignois, ne fut-ce que pour vous, & je redoutois que vous ne fuſſiez privé de la ſatisfaction que vous gouterez en liſant ce journal, & de ne

pas vivre aſſez long-tems pour vous donner l'eſquiſſe du caractere du militaire dont j'ai fait mention dans le détail de ce qui s'eſt paſſé dans la journée de hier.

Nous nous ſommes heureuſement trouvés délivrés à ſix heures du matin de toutes nos frayeurs par l'arrivée de Mr. Morriſſon, qui nous a aſſuré qu'il étoit ſûr d'avoir apperçu la terre à peu de diſtance, le tems étant ſi couvert & ſi nébuleux qu'à peine pouvoit-on diſcerner les objets à demi-mille d'éloignement. Il a ajouté qu'il croyoit que cette terre devoit être le cap de Berry (Berry-head) qui forme l'un des côtés de la baye de Torbay : le capitaine a prétendu que cela étoit impoſſible, affirmant par un gros jurement qu'il ſeroit tout auſſi vraiſemblable que ſa mere fut encore vierge, & qu'il aimeroit autant ſoutenir l'un que l'autre ; après quoi ayant enfilé ſa robe de chambre, & s'étant rendu en hâte, & ſans ſe donner le tems de mettre ſes culottes, ſur le pont; il eſt rentré au bout d'une demi-heure, & m'a fait compliment ſur notre heureuſe arrivée dans la baye où nous nous trouvions mouillés & à l'abri de l'orage.

Dimanche, 26. Juillet.

Les choſes ſe ſont montrées alors ſous un aſpect tout différent de celui ſous lequel nous les avions vues juſqu'alors: on nous a appris que le vaiſſeau avoit à-peu-près perdu ſa voile de mizaine, & que nous venions de recevoir de terre d'excellente crême, du pain & du beurre frais: cette derniere nouvelle a rendu la ſanté & le courage à nos femmes, & nous avons faits tous enſemble un joyeux & excellent déjeuné.

Malgré tous les agrémens que nous avions lieu de nous promettre de notre ſéjour dans cette rade, nous ſouhaitions tous qu'il fut court; j'ai pris le parti ſur le champ d'envoyer mon domeſtique à terre, pour y acheter du cidre, connu ſous le nom de cidre de Southam, pour en faire des préſens à Lisbonne, & en embarquer un tonneau pour notre uſage; il eſt ſuivant moi, bien ſupérieur à celui du cru de la province d'Herefort. Il m'en a acheté trois tonneaux pour cinq livres dix ſchellings ſterlings: cette particularité eſt peu digne de mémoire, & je n'en fais mention que parce qu'elle m'a paru également intéreſſante pour l'honnête

fermier qui me l'a vendu, réputé par tous les gentilshommes du voisinage pour celui qui fabrique le meilleur ; & pour le lecteur, qui sera instruit par ce moyen de la personne à laquelle il peut s'adresser en toute confiance pour sa provision, sans être exposé à s'abreuver beaucoup plus chérement de jus de navets de Middlesex, qu'on lui vend pour du jus de pommes : il doit donc écrire directement à Mr. Gilles Leverance à Cheeshurst, près de Dartmouth, dans la province de Devon, qui en expédie pour toutes les parties du globe en doubles futailles, au prix de quarante schellings la piece. Si le vent avoit changé subitement, j'aurois couru risque de perdre mon cidre par l'exaction d'un batelier, qui a cherché, suivant la coutume de ces gens-là, à m'en imposer. Il a demandé cinq schellings pour conduire mon laquais à un mille & demi du lieu où nous étions à l'ancre, & quatre autres en sus dans le cas où il l'attendroit pour se ramener à bord. Son impudence m'a paru si atroce, que j'ai prié qu'on le chassât sur le champ, & lui ai tourné le dos sans lui répondre. Je ne saurois me résoudre à encourager des friponne-

ries de cette eſpece, j'aimerois mieux ſouffrir les plus grandes incommodités que de me ſoumettre aux inſolentes prétentions de ces malheureux qui ne ſont pas, je l'avoue, les ſeuls objets de mon indignation; ceux qui, pour ſe procurer de petites douceurs de peu d'importance, ſemblent les favoriſer, la partagent à juſte titre. Ayant déja traité fort au long de cet abus, je terminerai cette digreſſion par rendre compte de la maniere dont ce drôle prit congé de nous; il dit qu'une autre fois il reconnoîtroit le vaiſſeau, & que fut-il dans le plus grand péril, il ſe garderoit bien de lui donner le moindre ſecours.

Pluſieurs de mes lecteurs ſeront, ſans doute, ſurpris, que nous trouvant mouillés à un mille ou deux de diſtance d'une ville pendant pluſieurs jours & par le plus beau tems du monde, nous ayons ſouvent manqué de viande fraîche, de légumes, & d'autres proviſions très-abondantes à terre, tout comme ſi nous en avions été à cent lieues. Et cela même, dans un tems où nous avions dans le voiſinage grand nombre de chaloupes, dont les propriétaires n'ont d'autre occupation que celle de tranſ-

porter les passagers, & qui sont toujours prêts au premier signal à se rendre à bord ; & tandis que le capitaine avoit un petit canot qui lui appartenoit, & des gens qui ne demandoient pas mieux que de le conduire où il lui plairoit, & n'attendoient que ses ordres ponr s'y embarquer.

J'ai déja en partie rendu compte de cet inconvénient que j'ai attribué aux dispositions que ces bateliers avoient à la rapine, qui alloit jusqu'à n'avoir pas honte de demander des sommes exorbitantes, & fort au-dessus de ce qui leur étoit dû. Quant à l'utilité du canot du vaisseau, il conviendra d'entrer dans quelque détail à ce sujet pour faire connoitre un nouvel abus, bien digne de l'attention de la législation, puisqu'il intéresse la partie la plus recommandable des sujets de sa Majesté, & que sans leur concurrence, le commerce de la nation perdroit son activité.

Notre capitaine donc, qui étoit un bon & expérimenté marin, ayant été plus de trente ans maître de vaisseau, dont suivant ses propres expressions, il avoit servi une partie comme commandant de corsaire, dont il avoit rempli les fonctions

avec beaucoup de valeur, de conduite, & de succès, témoignoit la plus forte aversion pour envoyer sa chaloupe à terre, toutes les fois qu'il se trouvoit mouillé dans quelques-unes des rades du royaume à attendre un vent favorable; elle ne provenoit nullement de la crainte de l'user en la faisant servir; c'étoit réellement le résultat d'une longue expérience qui ne l'avoit que trop convaincu, qu'il étoit beaucoup plus aisé d'envoyer ses gens à terre que de les en faire revenir. Tant qu'ils demeuroient à bord, ils le reconnoissoient pour leur maître; mais à peine l'avoient ils quitté, qu'ils ne faisoient plus aucune attention à ses ordres, chacun *sui juris* se croyoit libre, & ne devoir y retourner que lorsque cela lui conviendroit: ce n'est pas que ces drôles prennent le moindre plaisir à respirer l'air frais qui regne à terre, ou à contempler les prés verds & émaillés de fleurs du continent; il n'y en a pas un seul parmi eux qui ne préfere son vaisseau & son hamac à toutes les douceurs de l'Arabie heureuse: mais par malheur, on rencontre dans tous nos ports certaines maisons, qui tirent leur principale subsistance des peines que les maîtres se

donnent pour procurer aux gens de mer des amusemens de leur goût : elles sont en conséquence toujours abondamment pourvues de ces liqueurs & de ces cordiaux qui inspirent la gayeté, bannissent de l'esprit toutes les idées tristes & chagrines, ne laissant à ceux qui en ont goûté que la voix pour chanter & exalter les douceurs de la vie des marins.

Qu'on me pardonne, si j'ose m'imaginer, ce qui paroîtra sans doute singulier, que l'étrange histoire de Circé, qu'on trouve dans l'*Odyssée*, ne soit autre chose qu'une allégorie ingénieuse, par laquelle Homere se propose de donner à ses compatriotes une instruction semblable à celle que nous cherchons à insinuer aux nôtres par cette digression : le véritable but de l'*Iliade* étant d'enseigner aux Grecs l'art de la guerre, l'*Odyssée* pareillement n'en avoit pas d'autre que celui de les instruire de l'art de la navigation ; la situation de la partie du globe qu'ils habitoient y étant, on ne peut plus convenable, sembloit l'exiger. Nous voyons en conséquence que Thucydide, au commencement de son histoire, considere cette nation comme un composé de pirates ou d'aventuriers,

continuellement

continuellement armés les uns contre les autres, & se pillant mutuellement toutes les fois qu'ils se rencontroient en mer. Ce fut là vraisemblablement la premiere branche de commerce que l'on suivit avant que l'*ars cauponaria* (*a*) eût été inventé : les marchands, au lieu de commettre leurs brigandages publiquement & à force ouverte, commencerent à se tromper & à s'attrapper sourdement: ils transformerent graduellement la *métablétique* sous l'espece de trafic qu'Aristote admet dans sa politique en *chrématistique*.

Je suppose donc, conformément à cette allégorie, qu'Ulysse n'étoit qu'un simple capitaine de vaisseau marchand, & Circé l'hôtesse de quelque mauvais bouchon, où elle énivra les gens de son équipage avec les liqueurs fortes qui étoient en usage de son tems: en admettant ma conjecture, leur métamorphose en pourceaux, ainsi que tous les autres incidens de cette fable instructive, paroîtront, on ne peut pas plus vraisemblables: par ce moyen on trou-

(*a*) L'art des fraudes & des impositions, pratiquées par les aubergistes, cabaretiers, &c.

vera facilement l'explication de ce mystere, & on verra du moins qu'une histoire dont toutes les circonstances paroissent peu vraisemblables, ne laisse pourtant pas que d'avoir un sens moral.

Cette allégorie sert encore à prouver que les marins de ces tems-là ressembloient assez à ceux de tous les siecles & de toutes les nations : elle servira aussi à confirmer la vérité & la justesse d'une observation que l'on sera souvent dans le cas de faire en lisant ce Journal, qui est, que l'homme n'est pas toujours exactement semblable à l'homme, que ceux de mer & ceux de terre sont deux especes tout-à-fait différentes.

Les philosophes, les théologiens, & les autres savans qui ont parlé avec mépris du penchant naturel que les hommes ont à satisfaire leurs passions, ont sur-tout insistés sur cette satiété qui leur est si ordinaire, & dont ils éprouvent souvent les effets à l'instant même où ils obtiennent tout ce qu'ils désiroient; c'est en cela sur-tout qu'ils méritent le plus d'être crus, puisqu'il s'en trouve plusieurs parmi eux que l'on a lieu de supposer ne parler que d'après leur propre expérience, dont les leçons ne sont

que le résultat. Ainsi quelle que soit la jouissance que la faim & la soif, au moment que nous mangeons & que nous bûvons, puisse nous procurer, les plats & les verres l'ont bientôt affoiblie; & dans le cas où nous imiterions les Romains, supposé, ce que j'ai assez de peine à croire, qu'ils se fussent abrutis au point de débarrasser leur estomac avec la même facilité qu'on vuide un vase plein, afin de le remplir de nouveau: ce plaisir seroit cependant si chérement acheté, qu'il mériteroit à peine qu'on l'exposât au désagrément d'avaler une jatte de décoction de camomille; l'odeur d'un plat de venaison ou d'un plastron de tortue, ne sauroient occasionner qu'une foible sensation sur l'appétit émoussé d'un parasite bien rassasié: l'usurier renommé pour sa gourmandise, & qui fait un si grand cas de ce mets, lorsqu'il s'en est bien repû, abandonne la table & retourne avec empressement au logis pour y compter son trésor, & ne se promet plus, pendant les premieres vingt - quatre heures, de nouveaux plaisirs de cette espece. Voilà, je crois, ce qui a fourni au docteur South cette élégante comparaison des joies

qu'éprouve une ame contemplative au silence profond d'un Archimede, occupé à la solution d'un problême important; & celles d'un glouton à la tranquillité d'une truye, dévorant des mets dégoûtans : comparaison qui, en supposant qu'on en pût faire usage dans la chaire de vérité, seroit plus naturelle l'après-midi que le matin.

Il n'en est pas de même des orgies des matelots, où l'ame paroît plutôt jouir que le corps : on n'y éprouve point une pareille satiété; plus on boit, plus on a envie de boire; on est semblable à Marc-Antoine, dans la tragédie de Dryden de ce nom, les desirs augmentent à mesure qu'on les satisfait, au point que *ut nullus sit desiderio aut pudor, aut modus* : de-là, ainsi qu'avec les gens de l'équipage du capitaine Ulysse, s'ensuit une métamorphose si étrange, que l'homme cesse d'être ce qu'il étoit auparavant; peut-être même cesse-t-il pour un tems d'exister, quoiqu'il conserve encore sa forme & sa figure; cependant la partie la plus noble de son individu est si fort altérée, qu'au lieu d'être toujours le même, à peine peut-il se rappeller ce qu'il étoit quelques heures auparavant:

parvenu une fois à cette métamorphose, rien de si facile que d'y persister ; il ne faut pour cela que continuer la débauche, on ne s'en dégoûte jamais ; c'est envain qu'alors le capitaine envoye ou va lui-même à la quête de ses gens, ils ne reconnoissent plus son pouvoir, ou si par hasard ils se rappellent ses traits, ils oublient entiérement les engagemens qu'ils ont pris avec lui, & ils ne se ressouviennent pas plus de tout ce qui leur est arrivé, que s'ils avoient pris une forte dose des eaux du Léthé.

Il arrive même assez souvent, que le capitaine a toutes les peines du monde de découvrir le réduit où Circé les a confinés : tous nos ports de mer ont plusieurs de ces maisons, & il y en a quelques unes où la sorciere, qui en est la directrice, ne s'en fiant pas entiérement à la force de ses liqueurs enchanteresses, a recours à des charmes d'une nature différente, pour dérober plus efficacément le matelot aux recherches & à la poursuite de son capitaine : sans une heureuse circonstance, les suites de cette conduite pourroient être très-fâcheuses; mais le marin est rarement pourvu du véritable appas dont ces harpies font le

plus friandes; il arrive pourtant quelquefois qu'elles mordent indiſtinctement à toutes ſortes d'hameçons, & ne dédaignent pas une paire de boutons de manche ou de boucles d'argent, elles s'en contentent à défaut d'autre choſe; elles ſont même dans certains cas ſi voraces qu'elles y mordent, quoiqu'il ſoit ſans appas; alors le jeune matelot vif & fringuant, eſt avalé par pur amour pour ſa perſonne.

Vainement dans une circonſtance pareille à celle où nous nous trouvons actuellement, les vœux d'un payen dévôt auroient été exaucés par Neptune, Eole, ou quelqu'autre Dieu marin: vainement les prieres d'un capitaine chrétien auroient eu un pareil ſuccès, le vent auroit pu changer & devenir tout-à-fait favorable; tandis que l'équipage auroit été à terre, l'ancre ſeroit reſtée inébranlable au fond de la mer; le vaiſſeau n'auroit pas bougé de ſa place, à moins que ſemblable aux criminels qui forcent les portes de leur priſon, il n'eût rompu ſes amarres & chaſſé ſur ſes ancres, pour mettre en péril ceux qui ſeroient reſtés à ſon bord.

Or comme il ne faut jamais négliger

l'inſtant où les vents & les cours ſe déclarent en notre faveur, puiſqu'il faut moins de vingt-quatre heures pour que tout change de face; de même dans le premier cas, la perte d'un ſeul jour peut faire manquer le voyage, & quoiqu'il puiſſe paroître aux gens peu au fait de la navigation qui voient des vaiſſeaux ſe rencontrer, & faire voile en ſens contraire, que le vent ſouffle quelquefois eſt & oueſt, nord & ſud, à l'avant, & à l'arriere, au même inſtant; il eſt pourtant certain, que la terre eſt tellement diſpoſée qu'il arrive ſouvent qu'un même air de vent ne conduira pas, ainſi que le feroit un même cheval, un navigateur au terme de ſa courſe; mais au contraire, que celui qui en aura demandé la veille au Ciel en particulier, le ſuppliera le lendemain avec autant de zele, de lui en accorder un autre tout-à-fait oppoſé, & il arrivera, que l'avantage qu'il auroit retiré du vent d'oueſt qui viendra à ſouffler enſuite, ſera entierement perdu pour lui, pour avoir négligé de profiter de celui d'eſt qui l'aura précédé.

Il réſulte de tout cela du chagrin & du blâme pour le capitaine qui, ſouvent

n'a aucun tort ; des pertes & des contretems pour l'armateur, & fréquemment un mal réel pour le commerce de la nation en général, dont le produit de ses manufactures est ainsi exposé à rester invendu dans des magasins étrangers ; les marchés ayant été abondamment fournis de ces mêmes articles par des rivaux qui les ont dévancés, parce qu'ils ont été les maîtres de leurs matelots, mieux disciplinés que les leurs. Pour prévenir de pareils inconvéniens, le capitaine sage & prudent, prend toutes les précautions imaginables ; il fait contracter à son équipage les engagemens les plus solemnels, & il le lie de maniere qu'il faut avoir beaucoup de crédit, ou être le dernier des hommes pour les violer avec impunité ; cependant je ne m'hazarderai point à décider en vertu de laquelle de ces deux raisons, le matelot semblable à l'anguille, est trop glissant pour pouvoir être fixé ; il s'échappe, & se plonge impunément dans son élément. Pour m'exprimer encore plus clairement, je dirai qu'on auroit tort de compter sur les conditions sous lesquelles on contracte avec des gens de mauvaise foi ; quelque soient

les précautions qu'on prenne, elles finiſſent ordinairement par être inutiles.

Que faire donc en pareil cas? Je ne ſache d'autre ſecret, que celui d'avoir recours au redoutable magiſtrat, connu ſous le nom de *juge de paix*, qui a le droit de faire arrêter également l'innocent & le coupable, (droit dont il uſe très-fréquemment) & quoiqu'il étende rarement ce pouvoir juſqu'à ceux qui auroient aſſez de crédit pour l'en faire répentir, ceux qui n'en ont aucun ſont rarement exemptés de la priſon : ſes filets retiennent plutôt les petits que les gros poiſſons, & il eſt preſque impoſſible aux premiers de s'en dégager.

Pourquoi, dans le cas où l'on oſe ſe ſouſtraire à de pareils engagemens, ne pas s'adreſſer immédiatement à un de ces magiſtrats? Ne devroit-on pas les autoriſer à faire conduire le délinquant à bord du vaiſſeau ou en priſon, à l'option du capitaine, où ils demeureroient confinés, & porteroient une chaîne à un pied?

Dans l'état où les choſes ſe trouvent actuellement, la commiſſion du pauvre capitaine marchand, commandant deſpotique ſans pouvoir, eſt pire que l'on

ne fauroit fe l'imaginer ; car malgré tous les engagemens dont nous venons de parler, par lefquels un matelot s'oblige à faire voile à bord du bon navire l'Elizabeth, dès que l'on lui offre des gages plus confidérables, & qu'il trouve mieux fon intérêt à fervir à bord du meilleur vaiffeau la Marie, foit avant le départ, ou foit qu'ils fe rencontrent fortuitement dans le premier port ; il lui eft loifible de préférer le dernier, fans courir d'autre rifque, " que de faire une action „ injufte qu'il n'auroit pas dû faire ". Au mépris d'engagemens qu'il eft rarement affez bon chrétien pour fe piquer d'obferver, tandis que fon capitaine a généralement affez de chriftianifme pour renoncer à faire punir fon matelot uniquement par efprit de vengeance, furtout ne pouvant y parvenir, qu'autant qu'il lui en coûteroit beaucoup d'argent. Il fe trouve nombre d'abus de cette efpece dans notre côde de marine, qui auroient vraifemblablement été réformés depuis long-tems, s'il fe trouvoit quelques habiles marins parmi les membres de notre chambre des communes ; ce n'eft pas que je veuille infinuer que la légiflation eut befoin d'être renforcée

d'un détachement d'officiers de haut-bord : je ne prétens uniquement que faire entendre, que ces repréſentans, obligés par devoir à s'intéreſſer au bien de la nation, ſont malheureuſement détournés d'aller en mer, & de s'y inſtruire de particularités, dont ils pourroient enſuite faire part à leurs confreres attachés au ſervice de terre; ce qui fait que ces derniers demeurent dans une auſſi profonde ignorance de cette branche de la légiſlation, que ſi elle n'étoit confiée qu'aux courtiſans & aux campagnards, chaſſeurs de renards, & qu'il ne ſe trouva pas un ſeul marin parmi les membres du parlement. L'exemple que je vais citer me paroît mériter quelque attention, & prouver inconteſtablement la vérité de mon aſſertion; il m'a d'autant plus frappé, qu'il s'eſt paſſé ſous mes yeux, & que, je me rappelle très bien qu'il ne fut pas poſſible de châtier le coupable. Le voici : le capitaine d'un navire marchand, qui avoit un intérêt dans le corps de ſon bâtiment, prit à Liverpool à frêt un chargement conſidérable d'avoine, qu'il s'engagea à tranſporter au marché de Bear-Key; au lieu de ſe rendre à ſa deſ-

tination, il s'en fut à l'un des ports de la province d'Ampshire, où il le vendit comme lui appartenant, & y prenant une nouvelle cargaison de froment pour Cadix, il le déposa en chemin à Opporto, où il en fit de l'argent, & s'y chargea de vin; il mit à la voile, & en ayant aussi disposé, il joignit au produit une grosse somme, que certains négocians lui confierent; il se défit dans un autre port du vaisseau & de son chargement, & satisfait de la fortune qu'il venoit de faire avec tant de rapidité, il retourna à Londres, où il se proposoit de passer tranquilement le reste de ses jours, & d'y jouïr du fruit de son industrie & des richesses qu'il avoit sû se procurer par des voies aussi honnêtes.

La somme dont il étoit possesseur se montoit à près de six mille livres sterlings, toute en especes, dont la meilleure partie étoit de ces monnoyes d'or que le Portugal fournit si abondamment à toute l'Europe.

Il n'étoit point encore assez avancé en âge, pour être tout-à-fait insensible aux plaisirs des sens, ni assez enivré de sa bonne fortune, pour mépriser les garçons tailleurs, ses anciens camara-

des ; il l'avoit été lui-même, & il exerçoit encore cette profession, lorsqu'il fut enlevé de force pour le service de mer, & ce fut-là la bâse de sa fortune, par les parts qui lui revinrent des prises : il fit usage de cet argent pour obtenir le commandement d'un vaisseau marchand, dont il acquit une portion ; il sut tirer parti de cette circonstance, & négocia de la maniere honorable & profitable que je viens de détailler.

Ce fut alors qu'il fixa son domicile dans un cabaret de Drury-Lane, où ayant toute sa fortune avec lui dans un coffre, il regla sa dépense sur le pied d'environ cinq guinées par jour ; & il passoit sa vie avec les gens de son espece, & les nymphes du quartier.

Le négociant de Liverpool qui lui avoit confié la premiere cargaison, ayant été avisé par un de ses correspondans, au moment où la fortune du capitaine étoit dans tout son brillant, eut recours à un juge de paix, par l'entremise duquel les affaires s'arrangerent, sans que la justice en prit connoissance. Le marin craignant qu'on ne l'obligeât à de nouvelles restitutions, & voyant les efforts que l'envie & la jalousie faisoient

pour le priver du fruit de ſes travaux, prit ſagement le parti de ſe ſouſtraire à leurs pourſuites, & ſe mettant hors de leur portée, il s'en fut jouïr en paix, dans une ſolitude obſcure, des reſtes de ſon opulence. Sa retraite ſe fit ſi à-propos, que le même magiſtrat ne put plus le joindre aſſez tôt pour lui faire rendre à un ſecond négociant qui s'étoit adreſſé à lui, la même juſtice qu'il avoit procurée au premier.

Cet exemple eſt digne de remarque, & il l'eſt d'autant plus, que l'ingénieux perſonnage qui nous l'a fournit s'étoit conduit avec tant de prudence, que ſuivant les formes établies par notre juriſprudence, il ne pouvoit être convaincu de crime capital, & ſe trouvoit en conſéquence à l'abri de toutes peines afflictives.

Comment ſe peut-il faire qu'un larcin ſi facile à commettre, & dont les gens de la trempe de celui dont il eſt ici queſtion, ſont tous les jours à portée de ſe rendre coupables, ſoit encouragé par l'aſſurance de l'impunité? C'eſt ce dont on ne ſauroit rendre compte, qu'autant qu'on en accuſera la négligence de la légiſlation, qui ne ſauroit

venir felon moi, que des caufes que je lui ai précédemment affignées.

Il me femble qu'il eft tems de mettre fin à cette digreffion; je ferois trop fatisfait, fi ce que je viens de dire, paroiffoit affez important pour mériter l'attention de quelque homme en place, & étoit capable d'engager à apporter du remede à un des maux les plus dangereux de la fociété: je croirois alors être parvenu à mon but, & je me confolerois d'avoir été retenu fi long-tems par les vents contraires dans les ports de ce royaume, puifque ce retard auroit eu fon utilité. Je voudrois que cet ouvrage, qui fera vraifemblablement le dernier que j'entreprendrai, fuppofé même que je vive affez long-tems pour le finir; ce qui eft douteux, & que j'ai peu de fujet d'efpérer, ne fervit pas uniquement à l'amufement de mes lecteurs, mais qu'il fût encore utile à mes compatriotes.

Lundi.

Aujourd'hui notre capitaine a été dîner à terre, chez un gentilhomme qui a des terres dans les environs, &

dont le caractere eſt exactement conforme à la deſcription qu'Homere nous donne de celui d'Axylus; la ſeule différence que j'y trouve, eſt que l'un habitoit tout près du grand chemin, & que les voyageurs par terre étoient principalement les objets de ſa généroſité, & éprouvoient les effets de ſes vertus hoſpitalieres, tandis que la maiſon du premier, ſituée au bord de la mer, ne lui permettoit de l'exercer qu'en faveur des navigateurs, aux beſoins deſquels il ſe faiſoit un devoir de pourvoir abondamment.

Vers le ſoir, notre commandant étant de retour, a reçu la viſite d'un camarade bacha, qui attendoit comme nous un vent favorable; ce dernier étoit Suiſſe d'origine, & commandoit alors un bâtiment deſtiné pour la côte de Guinée: il avoit auparavant & dans le même tems que notre capitaine fait la courſe. L'honnêteté & la franchiſe du Suiſſe, ſa vivacité & ſon étourderie, comparables à celles de ſes proches voiſins, les François; ſa politeſſe ridicule & affectée, qui ſe reſſentoit auſſi de ce voiſinage, mêlée à la groſſiereté du matelot Anglois, qu'il avoit contractée

au ſervice de la nation, ſous le pavillon de laquelle il avoit toujours navigué, formoient un compoſé ſi ſingulier, que ſa viſite m'auroit fort amuſé, ſans le bruit qu'il faiſoit en parlant; ce bruit reſſemblant aſſez à celui d'un porte-voix, étoit ſi perçant qu'il m'ébranloit le cerveau, & me cauſoit un grand mal de tête. Les ſons qu'il s'efforçoit de faire parvenir aux oreilles de ſon confrere aſſis à ſes côtés, les complimens recherchés, ſuivis de révérences très-gauches qu'il faiſoit aux dames, produiſoient un contraſte ſi frappant, qu'il auroit fallu être plus que myſantrope, tout-à-fait de mauvaiſe humeur & auſſi ſtupide que Cibber (*a*) l'eſt repréſenté dans la Dunciade (*b*), pour ne pas s'en amuſer un moment; j'avoue qu'à la longue cela deviendroit pourtant fatiguant, & ne ſauroit plaire qu'autant que la ſcene eſt courte : pour cette fois, nous aurions eu tort de nous

(*a*) Cibber (Colley) auteur dramatique & comédien, que Pope a ridiculiſé, quoiqu'il ne fut pas ſans mérite.

(*b*) La *Dunciade*, poëme ſatyrique de Pope.

plaindre, car il n'eſt reſté qu'un quart d'heure avec nous, & nous a quitté, en nous faiſant beaucoup d'excuſes ſur ce que ſa viſite avoit ſi peu duré.

Mardi.

Le vent s'étant un peu appaiſé, & étant devenu plus ſupportable qu'il ne l'avoit encore été depuis notre relâche dans cette baie, pluſieurs batteaux que la tempête d'hier avoit empêchés de pêcher, ſont venus nous apporter du poiſſon: il s'eſt trouvé ſi frais, ſi parfait dans ſon eſpece, & en même-tems à ſi bon marché, que nous en avons fait une ample proviſion; les très-groſſes ſoles ne nous ont coûté que quatre deniers la paire, & les merlans d'une taille monſtrueuſe, que neuf deniers les vingt.

Le ſeul poiſſon qui fut un peu cher, étoit un jean-doré; j'en achetai un qui peſoit au moins quatre livres, pour quatre ſchellings; il a la forme du turbot, mais il eſt plus ferme & plus délicat: ce prix paroiſſoit exorbitant, comparé à ce que les autres nous avoient coûté; cependant il étoit modique eu égard à ſa

bonté; je n'ai été embarraſſé que de ſavoir comment les habitans un peu aiſés de cette province, peu renommés pour leur goût, ont ſu diſtinguer ce poiſſon & lui donner la préférence ſur tous les autres. J'ai pourtant appris par la ſuite que Mr. Quin, célebre à ſi juſte titre parmi les vrais gourmets, avoit dernierement fait quelque ſéjour à Plymouth, où il avoit rendu au jean-doré la juſtice qui lui étoit dûe de la part de cette ſecte de philoſophes modernes, qui, ſemblables au chevalier Epicure Mammon, autrement dit Quin, ſon fondateur, ſemble ſe plaire davantage auprès d'un réſervoir bien peuplé de poiſſons, que dans le jardin le plus délicieux; bien différente en cela de l'ancienne ſecte qui préféroit le dernier.

Malheureuſement pour les pécheurs de Londres, le jean-doré ne ſe trouve que dans ces parages; ſi quelques-uns des membres de ce corps pouvoit en tranſporter un ſeul dans ce ſanctuaire du luxe, & ſous ces portiques où ſon grand pontife Macklin préſente de riches offrandes à la divinité qui y eſt adorée; à quelle récompenſe n'auroit-il pas lieu de s'attendre? quel ſeroit ſon méri-

te auprès de ce facrificateur? croiroit-il jamais pouvoir affez payer une telle victime?

Ayant parlé, en paffant du vil prix auquel on vend le poiffon qui fe pèche fur les côtes de la province de Devon, & donné une foible idée de l'extrême cherté de celui que l'on débite dans la capitale, je ne faurois m'empêcher de faire une ou deux remarques dictées par les mêmes principes qui ont enfantés celles que l'on trouvera répandues en différens endroits de ce journal: je ferai tout-à-fait confolé, en terminant une vie que j'ai vraifemblablement abrégée par mon dévouement au fervice du public, fi l'on daigne rendre juftice à l'intégrité des motifs qui m'ont fait agir, duffent mes efforts être infructueux: *tenter eft des mortels, réuffir eft des dieux!* (a)

De tous les alimens propres à la nourriture de l'homme, aucun n'eft fi abondant que le poiffon. Un petit ruiffeau prefque imperceptible qui arrofera & fertilifera un diftrict confidérable, nourrira de fes habitans plus de centaines

(a) Vers de la tragédie de Childeric de Morand, qui rend la penfée de l'auteur Anglois.

d'hommes que les prairies ne fourniront de paturage à de ſimples individus. Si cette aſſertion eſt véritable, rélativement aux rivieres, elle le ſera bien davantage à l'égard des côtes bien pourvues de toutes ſortes de poiſſons, qu'il arrive ſouvent que les pècheurs, après qu'ils ont retiré leurs filets,ſe contentent de choiſir les plus excellens, abandonnant ſur la plage le reſte de leur proye.

La vérité de cet allégué ſe trouvant confirmée par l'expérience, il paroîtra, ſelon moi, que rien ne devroit être plus abondant, & conſéquemment à auſſi vil prix que cette denrée, dont la nature a ſans doute eu ſes raiſons pour nous fournir ſi libéralement. Elle procede avec une telle lenteur dans la reproduction des animaux terreſtres, que dans les eſpeces qui ont le plus de corpulence, la femelle n'en porte annuellement qu'un ſeul,qui exige après ſa naiſſance trois ou quatre ans avant d'acquérir toute ſa perfection. Et quoique les plus petits quadrupedes,ſur tout ceux qui vivent dans les forêts, ainſi que les oiſeaux, ſe multiplient avec beaucoup plus de rapidité, ils ne ſauroient cependant à cet égard entrer en comparaiſon avec les poiſſons

dont les femelles font si fécondes qu'il eft prefqu'impoffible de nombrer la quantité d'individus qu'elles produifent annuellement; d'ailleurs ils acquiérent en peu de mois toute leur groffeur & toute leur perfection.

Tout concourt donc naturellement à rendre cette denrée très-commune ; c'eft la nourriture du pauvre, elle eft à très-bon marché dans plusieurs endroits, & elle devroit l'être auffi dans toutes les grandes villes fituées ordinairement dans le voifinage de la mer, ou au confluent de quelque riviere confidérable. Comment arrive-t-il donc, fans chercher d'autre exemple que celui de Londres, qu'elle y foit fi rare, & qu'à l'exception des fardines, il n'y ait que les gens opulens qui ayent le moyen d'en fournir leurs tables ?

Il eft réellement vrai que ce mets eft en général fi délicieux que tout l'art des plus habiles cuifiniers François ne fauroit en inventer de plus exquis ; de forte que fi le poiffon devenoit l'aliment ordinaire du peuple, ce mets auroit une trop grande affinité avec ceux qu'on fert fur la table des riches, & leur maniere de vivre feroit trop affimilée à celle des

pauvres; circonſtance digne d'attention, qui, ſelon pluſieurs, ſert mieux qu'aucune autre à diſtinguer les rangs : j'avoue que cet argument dont je fais, on ne peut pas moins de cas, me paroît mériter peu d'attention ; j'oſe penſer que ſi les ortolans étoient auſſi gros que les outardes, & en même tems auſſi communs que les hirondelles, il ſeroit très-à-propos que les pauvres s'alimentaſſent d'un mets auſſi friand, & que la ſeule raiſon de leur abondance ſuffiroit pour que les riches à leur tour trouvaſſent une hirondelle, ſuppoſé qu'elle fut auſſi rare, un morceau beaucoup plus excellent, uniquement parce qu'il ſeroit moins commun que l'ortolan.

La vanité ou la rareté ſeront toujours des motifs de préférence pour ceux qui ſe piquent de luxe, l'abondance au contraire ſatisfera toujours l'appétit naturel & bien réglé. Sans m'arrêter trop longtems à faire des recherches ſur la ſource d'un pareil abus, je crois qu'il ſuffira de propoſer les remedes qui me paroiſſent pouvoir la tarir : je propoſe d'abord très-humblement, comme préalable & abſolument néceſſaire, qu'on ait à pendre immédiatement tous les marchands

de marée de la ville de Londres & de ses environs ; & quoique bien des gens plus modérés & moins tranchans ayent pensé depuis long-tems qu'on auroit pû, en employant des moyens plus doux, parvenir à détruire l'abus dont on se plaint, je persiste à croire que dans les circonstances où nous nous trouvons, actuellement les plus sensés sentiront combien ils seroient infructueux : *cuncta prius tentanda* auroit pu être pratiqué avec quelque plausibilité de succès, si on s'y étoit pris plus tôt ; mais à présent on est dans le cas de répondre à ceux qui le conseillent, *cuncta prius tentata*, puisqu'il est sûr que si un petit nombre de ces marchands de marée sont parvenus par leur monopole à renverser toutes les mesures sagement prises pour fournir les marchés de Westminster ; mesures qui ont été le résultat des profondes réflexions du plus grand nombre des juges de paix, ainsi que de celles de plusieurs magistrats sages & prudents qui s'y sont employés avec beaucoup de zele & d'application, au point que l'on peut dire avec justice qu'ils ont mis en pratique, non-seulement toute la force de leur imagination, mais encore toutes leurs veilles :

les: il feroit donc fort inutile que d'autres après eux essayassent de réformer un abus aussi nuisible & aussi criant.

Si l'on me demandoit s'il seroit possible, en se conformant à notre jurisprudence, de prouver que ce délit pût mériter une peine afflictive ? j'aurois honte d'avouer que je ne le crois pas; car il est sûr qu'il n'en est point contre lequel les loix dussent plutôt en prononcer. Il feroit cependant facile d'y remédier, il faudroit pour y parvenir que le parlement à sa premiere session, passât un bill, qui porta que ceux qui chercheroient à affamer des milliers de pauvres, seroient réputés coupables du crime de félonie, & punis en conséquence, sans qu'ils pussent jouir du bénéfice du clergé. Alors avant la prorogation du parlement, il y auroit déja plusieurs monopoleurs de pendus.

Une seconde méthode fort utile pour parvenir à alimenter les pauvres, si ce n'est de pain, au moins de poissons, seroit d'engager les officiers de police de remettre en vigueur quelques-uns de ces actes si fort négligés & si nombreux, pour la conservation des petits poissons & du frétin de la Tamise; par ce moyen une petite quantité suffiroit pour nour-

rir beaucoup de peuple, tandis que cette même quantité fournit à peine à celle de quelques individus. Tant qu'il sera loisible à un simple pècheur d'enfreindre les ordonnances les plus salutaires, nous pouvons compter qu'il saura disposer les mailles de ses filets, de maniere que le plus petit poisson ne sauroit lui échapper.

Nous ne doutons pas que ceux qui réfléchiront sur cet abus, & qui se donneront la peine d'y faire quelque attention, ne trouvent d'autres expédiens plus convenables; & comme nous ne nous sommes déja que trop arrètés sur cette matiere, nous la terminerons en observant simplement, qu'il nous paroît difficile de décider, si, attendu l'atrocité de ce mal en lui-même, la facilité d'y remédier, la honteuse négligence qu'on apporte à sa guérison, n'est pas plus scandaleuse qu'étonnante.

Après nous être cependant parfaitement régalés de ce mets délicieux, j'étois avec ma femme & son amie dans la grande chambre où nous vuidions une bouteille de vin de Bordeaux au dessert, lorsqu'un personnage chargé des fonctions de valet de chambre, de chef de cuisine, de maitre d'hôtel tant en mer qu'à terre,

de laquais à livrée & sans livrée, de secretaire & de premier matelot, ne composant cependant qu'un seul & même individu, est entré subitement, & sans daigner nous rien dire, a commencé à mettre en bouteilles un tonneau de petite bierre; cette opération auroit nécessairement mis fin à une conversation qui ne pouvoit que nous faire plaisir dans la circonstance où nous nous trouvions, pour éviter qu'elle ne fut troublée par cet intru chargé d'autant d'emplois que le maîtres Jaques de l'avare de Moliére; je l'ai prié de vouloir bien différer encore de quelques momens, il m'a répondu que cela étoit impossible, & je ne suis parvenu à le faire sortir, qu'après l'avoir menacé de lui jetter à la tête une bouteille vuide qui s'est trouvée sous ma main.

Cette menace l'a enfin engagé à se retirer; ce n'a pas été sans nous en faire de son côté, & ce qu'il y a eu de fâcheux pour nous, c'est qu'il n'a pas tardé à les réaliser.

Notre capitaine avoit été dîner à bord du Suisse son confrere, & quoiqu'assez sobre de son naturel, il s'étoit un peu échauffé par quelques verres de vin de

Champagne, qui coutant peu ou point d'argent à l'Helvétien, avoit été plus libéralement diſtribué à ſa table qu'il ne l'eſt ordinairement à celle de nos plus grands ſeigneurs, chez leſquels on le diſtingue par l'épithete de généreuſe liqueur; les gens peu opulens ont grande raiſon de lui préférer le vin d'Oporto.

Tandis que ces deux capitaines ſe régaloient de cette maniere, & vantoient mutuellement leurs proueſſes, avec toute la chaleur que le vin, ou leurs imaginations exaltées, pouvoient leur inſpirer; l'officier polyonime (à pluſieurs mains) eſt entré, & ayant été ſalué à ſon arrivée, & honoré de l'épithete d'honnête Thomas, on lui a ordonné de prendre place, & de boire un coup, avant de rendre compte du ſujet de ſa miſſion: il n'eſt point de matelot qui ne devienne à ſon tour camarade de bouteille de ſon capitaine: le capitan bacha d'un vaiſſeau de guerre eſt le ſeul qui n'en ait jamais ſur terre d'autre qu'un bacha de ſon eſpece.

A peine Thomas a-t-il eu avalé ſon verre, qu'il s'eſt hâté de commencer ſa narration, & de faire un fidele récit de ce qui venoit de ſe paſſer à bord de no-

tre vaiſſeau ; il y a cependant lieu de préſumer par les ſuites qu'il a eu, que Thomas a cru pouvoir y ajouter cinq ou ſix circonſtances peu importantes ; ce qui, ſelon moi, eſt aſſez ordinaire, & conforme à la méthode que je pourrois fort bien moi-même avoir ſuivie en quelques occaſions, & notamment dans celle-ci.

Le capitaine a à peine été informé de la maniere dont le porteur de ſes ordres avoit été troublé dans ſes fonctions, & comment on l'avoit empêché de les exécuter, qu'il s'eſt levé avec une ſi grande précipitation de deſſus ſon ſiege, qu'il s'en eſt fallu de peu qu'il n'ait rompu la lame de ſon épée, qu'il mettoit ſoigneuſement à ſon côté toutes les fois qu'il ſortoit de ſon vaiſſeau, & même aſſez ſouvent pour ſe promener ſur le pont, & ſaiſiſſant au même inſtant cet autre ornement militaire, connu ſous le nom de *cocarde*, dont nos ſoldats modernes décorent leur caſque, dans le même but que les anciens portoient leurs cimiers, qui étoit d'épouvanter leurs ennemis ; il a articulé quelques mots, mais ſi confuſément, que l'on n'a pu diſtinguer que

ceux de *Dieu damne*; il a ſubitement pris congé du capitaine Suiſſe, qui de ſon côté ſavoit trop bien vivre pour s'hazarder à le retenir dans une circonſtance auſſi importante, & ſautant dans ſa chaloupe, & de-là à bord de ſon propre vaiſſeau, avec la même fierté qu'il avoit autrefois montrée, lórſque dans ſon honorable métier de corſaire, il faiſoit mine de vouloir aborder un malheureux ennemi, trop foible pour pouvoir lui réſiſter.

Parvenu à l'entrepont, il s'eſt arrêté un inſtant, tandis que Thomas & quelques autres matelots ſe chargeoient de bouteilles, & entrant enſuite dans la chambre, il s'eſt écrié d'une voix tonnante, « morbleu, pourquoi n'a-t-on » pas tiré cette bierre, & arrangé les » bouteilles comme je l'avois ordonné?"

Je lui ai répondu avec beaucoup de douceur, que c'étoit moi qui avoit empêché Thomas de le faire, parce qu'il avoit pris pour cela un moment peu convenable, & qui me dérangeoit; que lorſque lui, capitaine, ſe trouvoit abſent, je croyois pouvoir regarder la chambre comme nous appartenant. La chambre vous appartenant, a-t-il répété pluſieurs

fois, " elle eſt à moi, votre chambre !
» *Dieu me damne !* ſi cela étoit, j'aurois
„ fait un beau marché ; ſans doute vous
„ vous imaginez qu'elle eſt à vous, &
„ que le vaiſſeau vous appartient, puiſ-
„ que vous croyez avoir le droit d'y
„ commander ; non, morbleu, je n'en-
„ tens pas qu'on obéiſſe à qui que ce
„ ſoit qu'à moi : vous ſeriez vous ima-
„ giné que je vous euſſe vendu le
„ commandement du navire, & l'avoir
„ bien payé avec les miſérables trente
„ livres ſterlings que vous m'avez
„ compté ? Plût-à-Dieu, que ni vous
„ ni elles, n'euſſiez jamais été à bord " !
Il répéta encore pluſieurs fois les mots *trente livres ſterlings* avec dédain & un air de mépris, que cette ſomme ne me paroiſſoit nullement mériter, ſoit en elle-même, ſoit pour ce qu'on exigeoit de lui en retour : c'étoit dans le fond lui payer le frêt de ..... livres peſant de chair humaine, pour le moins cinquante pour cent plus cher que celui de toute autre marchandiſe ; tandis que dans la réalité, elle occupe moins de place, ou pour mieux dire, qu'elle en exige peu ou point.

Il eſt certain qu'il touchoit cette ſom-

me, uniquement pour que ſix perſonnes, dont deux étoient de ſimples domeſtiques, euſſent la faculté de demeurer à bord du vaiſſeau pendant qu'il faiſoit route d'un port à un autre, & qu'elle entroit claire & nette, ſans aucune diminution dans ſa bourſe. Les gens peu inſtruits s'imagineront, peut-être, lorſqu'ils ſauront qu'il s'étoit engagé à les nourrir, que cette nourriture devoit néceſſairement lui coûter quelque choſe; ce cas arrive quelquefois, & alors il faut déduire une dixieme partie de ce profit; cependant cela étoit tout-à-fait différent dans la circonſtance préſente; quoique j'euſſe conſenti à payer une ſomme qui ne me paroiſſoit rien moins que modérée, je m'en conſolois, en penſant que ce ſeroit tout ce que j'aurois à débourſer : il en fut tout autrement, car avant l'embarquement on eut ſoin de m'inſinuer, qu'il étoit d'uſage que les paſſagers ſe fourniſſent à leurs fraix de nombre d'articles, tels que thé, vin, & autres proviſions de cette eſpece; ſur-tout, que les gens d'un certain rang ne manquoient jamais à en envoyer à bord une quantité beaucoup plus conſidérable que celle qui

étoit néceſſaire pour leur conſcmmation, afin de faire préſent de ce qui reſtoit au capitaine à la fin du voyage; qu'il falloit auſſi ſe pourvoir de volailles & de rafraîchiſſemens, & que plus on embarquoit de ces ſortes de choſes, plus on étoit ſûr d'être vû de bon-œil, & de s'attirer l'attention de l'équipage.

Je me laiſſai perſuader, & en conſéquence outre le thé & un gros panier de vin en bouteilles, accompagné de jambons & de langues fumées, j'envoyai encore à bord, des moutons & des poulets en vie, en un mot le triple des proviſions dont j'aurois eu beſoin pour faire ſubſiſter, moi & ma compagnie, quand même le voyage, ainſi que nous avions lieu de le ſuppoſer, auroit duré trois ſemaines.

J'avoue que la traverſée fut beaucoup plus longue, mais comme ce retard fut occaſionné par nos relâches dans différens ports du royaume, pour y attendre un vent favorable; il ne fut nullement préjudiciable au capitaine, le poiſſon, la viande, le beurre, & le pain frais que j'ajoutois journellement aux proviſions que j'avois déja fournies, excéderent de beaucoup la con-

ſommation, & firent vivre en partie l'équipage : il eſt vrai que rien ne m'y obligeoit, mais il me parut qu'on s'y attendoit, car le capitaine fit comme ſi cela ne le regardoit pas, & j'oſe dire que je n'y fis aucune attention. Il eſt vrai qu'il avoit à bord un nombre de poules & de canards ſuffiſant pour un voyage d'Amérique; volailles à ce qu'il répétoit ſouvent, excellentes dans leur eſpece & très-graſſes; je ſuis très-perſuadé qu'il diſoit en cela la vérité, je ne craindrai même pas d'ajouter qu'elles étoient toutes parvenues à leur perfection; je ne doute pas même qu'il ne fut très-bien pourvu des autres proviſions plus ſubſtantielles, telles que bœuf, lard, & poiſſons ſalés ou fumés; de ſorte qu'il paroiſſoit s'ètre mis en devoir de remplir ſes engagemens, & en état de pourvoir abondamment aux beſoins de ſes paſſagers. Ce que j'ai donc fait à cet égard n'a point été par néceſſité, mais par un motif peut-être moins excuſable, dont on auroit tort de rendre le capitaine reſponſable.

Quel qu'ait été cependant celui qui m'a fait agir, les conſéquences en ont toujours été les mèmes, & elles ont été

telles que je ſuis convaincu que mes miſérables trente livres ſterlings ſont entrées toutes entieres dans la poche du capitaine, à quoi on peut encore ajouter, que je lui ai fourni au moins la valeur de dix autres en différens articles que nous n'avons pas conſommé, & que je lui ai laiſſés : ainſi il m'eſt impoſſible de comprendre à quel titre l'épithete de miſérable a pu être jointe, & conférée à une pareille ſomme, qui ne l'étoit nullement comparée au ſervice qu'on nous rendoit, ou à ce qu'on s'étoit engagé à nous fournir : il ne me paroît donc pas que les gens les plus opulens du royaume fuſſent dans le cas de la réputer telle ; car il s'en trouveroit fort peu parmi eux qui ſe fiſſent quelque ſcrupule de fouiller dans l'égoût le plus dégoutant, s'ils avoient le moindre eſpoir d'y en trouver une pareille.

On auroit aſſez de peine à ſe rendre raiſon, comment une ſomme auſſi conſidérable pouvoit devenir aux yeux du maître d'un ſimple vaiſſeau marchand un objet miſérable ; il auroit été plus vraiſemblable qu'elle y eût produit un effet abſolument contraire. Peut-être trouvera-t-on dans le monde des gens

qui ne font pas plus finceres dans le mépris qu'ils témoignent pour une pareille fomme que dans celui qu'ils affectent en toutes occafions pour l'argent en général : je fuis d'autant plus confirmé dans ma façon de penfer à cet égard, que j'ai rarement ouï dire qu'il s'en fut trouvé dans le nombre qui euffent refufé ou reftitué le tout ou partie de l'objet, pour lequel ils témoignent fi peu de penchant : il eft d'ailleurs impoffible d'ajouter foi à leurs affertions, puifque toutes leurs actions les démentent. Les paroles d'un négociant, qui affure qu'il ne voudroit pas fe donner la peine de figner fon nom pour le profit qui lui revient de la vente d'une quantité de marchandifes, méritent-elles quelque créance, lui qui a débité mille fauffetés pour parvenir à s'en défaire ?

L'épithete *miférable* eft en effet fouvent appliquée à un objet qui ne l'eft nullement par lui-même, mais uniquement en proportion de nos efpérances, ou d'un autre plus confidérable ; & dans ce fens il feroit difficile de lui affigner fa véritable valeur : c'eft ainfi par exemple qu'une poignée de liards paroît telle à un crocheteur, & une poignée de fchellings

à un ſommélier. Je ſais à n'en pouvoir douter, que ce dernier, dans une auberge renommée ne ſigneroit pas ſon nom (ſouvent à peine daigne-t-il vous répondre) à moins d'une piece d'or: dans ce ſens donc, trente livres ſterlings peuvent paſſer pour une ſomme miſérable chez le dernier des artiſans.

Il me reſte encore une petite difficulté, ſavoir, comment il arrive que les profits des métiers les plus vils étant auſſi conſidérables, ceux qui les exercent ne ſoient pas plus opulens qu'ils ne le ſont ordinairement? Voici, ſelon moi, tout ce qu'on peut répondre de plus plauſible; c'eſt que les hommes ne s'enrichiſſent pas de ce qu'ils gagnent, mais uniquement de ce qu'ils mettent en réſerve. Celui qui n'a d'autre revenu que ſes gages ou ſon ſalaire, dépenſant aſſez communément tout ce qu'il retire, ſera toujours pauvre, quelques conſidérables que ſoient ſes profits; ſa famille à ſa mort ſera réduite à la miſere; c'eſt ce que nous voyons journellement arriver, ſur-tout aux eccléſiaſtiques, qui jouiſſent pendant leur vie d'un revenu honnète, ſe font un devoir de ſoutenir l'honneur de leur profeſſion, vivent en gens de condition,

& feroient peut-être beaucoup mieux, s'ils fe piquoient moins de les imiter.

Mais pour revenir à notre fujet dont je ne me fuis peut-être que trop écarté, entrainé par l'indignation que m'a caufé l'impropriété de cette expreffion, & par fa nouveauté, je me contenterai de dire en peu de mots, que le capitaine ayant continué à vomir un torrent d'injures, elles m'aigrirent au point que fans réfléchir à ce qu'il pourroit en arriver, je pris fur le champ le parti d'abandonner le vaiffeau, ordonnant affez étourdiment qu'on me procurât fans retard un lieu pour me tranfporter le foir même à Dartmouth; je donnai ces ordres affez haut pour que ceux qui fe trouvoient alors fur le pont, s'apperçuffent que la chambre avoit plus d'un maître. Je fis en même tems, & fur le même ton, une menace au capitaine, qu'il m'avoua enfuite l'avoir intimidé & lui en avoir plus impofé que les côtes & les écueils ne l'avoient encore fait; on s'en étonnera d'autant moins, lorfqu'on faura qu'ayant été deux fois obligé de relâcher, & de mouiller dans l'endroit où nous nous trouvions actuellement; il ne s'en étoit tiré dans l'une & dans l'autre occafion

qu'en perdant la meilleure partie de ſa cargaiſon.

C'eſt ainſi que la crainte éloignée d'un procès, effraya un homme qui avoit ſûrement ouï quantité de boulets ſiffler à ſes oreilles ſans la moindre émotion. Il n'a pas plutôt vu le heu s'approcher, qu'il eſt rentré dans la chambre, & ſa fureur étant entiérement diſſipée, il s'eſt jetté à genoux, & m'a ſupplié un peu trop baſſement de lui pardonner & d'oublier le paſſé.

Il m'a été impoſſible de ſouffrir qu'un brave homme de cet âge reſtât plus longtems dans cette poſture; je l'ai fait relever, & l'ai aſſuré que je n'avois plus aucune rancune.

Qu'on ne s'imagine cependant pas que je cherche dans cette occaſion à me faire valoir, & à tirer vanité de ma modération; je renonce de bonne foi à tout ce qui pourroit en avoir la moindre apparence. Ce ne furent ni grandeur d'ame, ni excès de chriſtianiſme qui m'arracherent ce pardon; pour parler ſans déguiſement, je lui pardonnai par un motif qui rendroient les hommes, s'ils étoient plus ſages, beaucoup moins implacables; c'eſt-à-dire que j'oubliai l'in-

jure, parce qu'il me convenoit de l'oublier.

Mercredi.

Ce matin, le capitaine s'eſt paré d'un habit de drap écarlate, ſe propoſant de faire viſite au gentilhomme de Devonshire, qui regarde un maître de vaiſſeau en ſa qualité d'étranger & d'homme au-deſſus du commun, comme un convive d'importance qui ayant beaucoup voyagé, eſt en état de ſatisfaire ſa curioſité, en l'inſtruiſant de ce qui ſe paſſe de nouveau dans le monde.

Ce gentilhomme étoit convenu de l'envoyer chercher par ſa chaloupe, ce qui a malheureuſement occaſionné un fâcheux accident; le vent étant extrêmement violent & tout-à-fait contraire, ceux qui la conduiſoient, faiſant tous leurs efforts pour avancer malgré lui, une raffale a ſubitement enlevé la voile & la vergue, ou du moins la déſemparée de façon qu'elle n'a plus été d'aucun uſage, & qu'elle n'a plus pu aider à gagner le vaiſſeau: le capitaine, témoin de ce déſaſtre, a vu toutes les eſpérances qu'il avoit conçues d'un bon repas s'éva-

nouir, & s'eſt trouvé réduit à la dure alternative ou de reſter à bord, ou de mettre à la mer ſa grande chaloupe; il n'a jamais pu ſe réſoudre à préférer ce dernier parti, il ne s'eſt pas même laiſſé tenter par l'idée de l'excellent feſtin qui l'attendoit: il eſt certain, & ce n'eſt pas trop dire, qu'il aimoit ſon vaiſſeau autant que ſa femme,& ſa chaloupe autant que ſes enfans; jamais il n'expoſoit inconſidérément cette derniere aux périls de la mer.

Je ne crains nullement d'avancer que malgré la ſévérité avec laquelle il maintenoit la dignité de ſa place,l'impatience avec laquelle il ſupportoit les inſultes qu'on oſoit faire à ſa perſonne, & le manque d'obéiſſance à ſes ordres, quoiqu'il fut inexorable lors qu'un de ſes matelots venoit à lui manquer, c'étoit pourtant dans le fond un des meilleurs hommes du monde; il étoit le pere de ſes gens, dont il avoit le plus grand ſoin toutes les fois qu'ils étoient malades; jamais il ne faiſoit d'œuvres de ſurérogation qu'il ne les en récompenſât par un verre d'eau de vie de grain; ſon humanité, qu'on me paſſe cette expreſſion, s'étendoit même juſqu'aux animaux;

ſes chats partageoient une partie de ſon affection. Nous en avons eu une preuve convaincante dans la ſoirée, lorſque celui qui avoit fait voir qu'il n'étoit pas deſtiné à être noyé, a été trouvé étouffé ſous un lit de plume dans la chambre. Je tenterois en vain de peindre ſa douleur, & de rendre ſes lamentations, je me contenterai de dire qu'elles furent, on ne peut pas plus touchantes, & parurent avoir quelqu'analogie avec la maniere dont les Irlandois hurlent: ſon bon cœur ou ſa ſenſibilité ne ſe bornoit pas uniquement aux êtres vivans; l'on a vu ci-devant celle qu'il témoignoit pour ſon vaiſſeau & pour ſa chaloupe: en parlant d'un des navires donc il avoit précédemment eu le commandement, & qui n'exiſtoit plus depuis long-tems, nommé *la princeſſe de Bréſil*, il s'exprimoit comme un mari qui auroit perdu une épouſe chérie: ce vaiſſeau ayant ſervi pluſieurs années à tranſporter des marchandiſes à fret & des paſſagers, avoit enſuite fait un métier moins honnête, & avoit été tranſformé en corſaire; dans ce ſervice, pour employer ſes propres mots, il reçut pluſieurs bleſſures épouvantables, que ce

brave commandant ressentit aussi vivement que s'il les avoit reçues lui-même.

Jeudi.

Le vent n'ayant donné hier dans la journée aucun signe qu'il dût changer, & l'eau qui s'étoit amassée dans mon ventre, commençant à m'incommoder & à gêner ma respiration, j'ai craint pour la seconde fois que je n'eusse besoin du trois-quarts, dans un tems où il me seroit impossible de m'en procurer. J'ai donc pris le parti de recourir à la ponction par précaution; en conséquence, j'ai envoyé dans la matinée chercher le chirurgien d'un village voisin, que le capitaine m'a fort prôné, & qui m'a fait l'opération avec beaucoup de dextérité : il m'a paru qu'il joignoit à l'adresse du bon sens & de l'habileté dans sa profession; je ne saurois pourtant rien dire de bien positif à ce sujet, car au moment qu'il se préparoit à entâmer une dissertation sur l'hydropisie en général, & sur la maniere dont j'en étois personnellement affecté, j'ai été obligé de l'interrompre, parce que le vent ayant changé, le capitaine a voulu met-

tre à la voile ſur le champ; je l'ai donc prié, en m'épargnant ſes avis, de vouloir bien opérer.

Je me ſuis par ce moyen délivré du fardeau qui m'embarraſſoit, & qui ne s'eſt pourtant pas trouvé auſſi conſidérable que je l'avois d'abord penſé; il s'en eſt manqué deux pintes qu'il n'y eût autant d'eau que la derniere fois. Tandis que le chirurgien étoit occupé à la tirer, les matelots l'étoient à lever l'ancre, & ils ont eu fini en même tems: nous avons déferlés nos voiles, & n'avons pas tardé à doubler le cap Berry (*Berry-head*), qui couvre l'entrée de la baye.

A peine avons-nous été un peu au-delà, que le vent, qui, quoique foible, nous avoit favoriſé & pouſſé près de ſix milles en avant, a changé ſubitement, & nous a fait rétrograder; vainement aurions-nous cherché à lui réſiſter, nous avons été forcés de céder.

Il n'eſt rien arrivé de remarquable pendant la journée: le capitaine a été plus perſuadé que jamais qu'on lui avoit jetté un ſort; il ne parloit d'autre choſe; il paroiſſoit non-ſeulement convaincu en général de la réalité de cet enchan-

tement, mais encore sûr de la personne qui lui avoit joué ce tour : s'il avoit vécu du tems du chevalier Matthieu Hale, il n'auroit pas manqué de la dénoncer; il seroit même vraisemblablement parvenu à prouver son accusation, & l'auroit fait pendre pour l'expiation de ce crime : malheureusement la loi qui décerne une pareille peine, & toute la doctrine sur laquelle elle est fondée, sont tout-à-fait hors de mode; & les sorciers, pour me servir des propres termes dont un savant théologien fit usage dans une occasion singuliere, ont été supprimés par acte du parlement. Cette sorciere, suivant l'idée du capitaine, ne pouvoit être que madame Francis de Ryde, qui, à ce qu'il nous fit entendre, irritée de ce que j'avois dépensé si peu d'argent chez elle, & ne lui avois payé que les choses qu'elle avoit pu prétendre avec quelque vraisemblance nous avoir fourni, avoit jetté ce sort sur son vaisseau.

Quoique nous eussions à peu de chose près, vers les trois heures après midi, regagné notre premier poste, il paroissoit cependant qu'il nous faudroit encore une heure au moins pour rattrap-

per précisément le premier endroit où nous avions mouillé : nous avons éprouvé dans cette circonstance l'un de ces avantages si peu ordinaires, que les voyageurs par mer ont sur ceux de terre ; ces derniers donneroient souvent beaucoup d'argent pour se procurer la vue d'un de ces hospitables manoirs, où l'on est assuré de trouver *bon logis à pied & à cheval*, & où le voyageur & sa monture ont lieu de se promettre d'y trouver cet appétit que l'exercice ne sauroit manquer de donner à ceux qui se portent bien. A leur arrivée à l'un de ces asyles, la situation du cheval est bien préférable à celle du maître : le premier trouve son repas tout préparé, quel qu'il soit, il le dévore avec délice : le dernier est bien moins heureux ; malgré son appetit, il est toujours un peu difficile, & ses mets exigent un apprêt ; il faut, pour lui être agréables, qu'ils soient bien assaisonnés ; or cet assaisonnement demande du tems ; & quoique le mouton ait peut-être été tué un instant avant son arrivée, celui qu'il faut pour l'écorcher, pour aller en chercher chez le boucher, souvent éloigné de deux milles de l'auberge, fait

qu'il s'écoule pour le moins deux heures, & le malheureux voyageur impatient & mourant d'inanition, peut ronger ſon frein tout à ſon aiſe.

Il en étoit tout autrement de nous: nous avions nos vivres, notre cuiſine & notre cuiſinier à bord; en prenant tranquillement notre repas, nous pourſuivions également notre route; il conſiſtoit en poiſſon, très-ſupérieur à celui que l'on ſert à grands frais ſur les meilleures tables de la capitale.

Vendredi.

Ayant été contrariés la veille par le vent; & obligés de revenir à notre premier mouillage, nous avons réſolu de tirer tout le parti que nous pourrions de notre malheur, & d'ajouter aux vivres que nous avions déja, autant de pain & de viande fraîche, dont nous n'étions pas trop bien pourvus, au moment où nous avions mis hier aſſez précipitamment à la voile, qu'il nous ſeroit poſſible. Le capitaine nous a encore conſeillé de faire proviſion de beurre frais; nous n'y avons pas man-

qué, & nous avons eu ſoin de le ſaler & de le mettre en pots, pour notre uſage à Lisbonne, où il nous a été d'un grand ſecours.

Dans l'après-dîné, j'ai décidé ma femme que j'avois toute la peine du monde de faire conſentir à me quitter, à aller faire un tour à terre, où le galant capitaine a déclaré qu'il étoit prêt à l'accompagner : en conſéquence les dames ſont parties, & m'ont laiſſé ſeul ; je me ſuis couché, & j'ai fait un petit ſommeil tranquille & agréable, dont j'ai été redevable à l'opération de la veille.

Nous avons de cette maniere joui pendant trois bonnes heures de plaiſirs de différentes natures ; après quoi nous nous ſommes rejoints ; & voici ce que ma femme m'a appris au ſujet du gentilhomme que j'ai précédemment comparé à Axylus & de ſon habitation ; elle tenoit ces particularités du capitaine, qui l'y avoit conduite & l'avoit préſentée : il avoit abordé & parlé à ce particulier avec l'air & le ton d'une ancienne connoiſſance ; cependant il paroiſſoit que cette intimité n'étoit fondée que ſur un ſimple dîné, que cet honnête

honnète marin avoit fait plusieurs années auparavant dans ce sanctuaire de l'hospitalité, dans un tems où il se trouvoit comme à-présent, mouillé dans cette rade, pour y attendre un vent favorable.

Samedi.

Ce matin de bonne heure le vent a paru vouloir se décider en notre faveur; notre vigilant capitaine a saisi le premier instant, & a mis tout de suite à la voile avec une forte brise: comme la marée étoit contre nous, il a recommandé au maître d'une barque qui se trouvoit à nos côtés, de nous apporter un gros saumon & quelques autres provisions qu'il avoit achetées, & qui étoient encore à terre.

Notre ancre a été à bord à six heures, & avant neuf heures du matin, nous avons eu doublé le cap Berty (*Berry-head*), & avons été par le travers de Dartmouth: ayant avancé en trois heures d'autant de milles, quoique la marée fut directement contre nous, & qu'elle ne nous eût favorisé qu'autant de tems qu'il en falloit pour sortir de

la baye, le vent étoit si foible, que semblable à des amis dont l'affection est peu décidée, il étoit difficile de discerner s'il étoit pour ou contre nous; le capitaine a cependant prétendu qu'il nous avoit été favorable pendant ces trois premieres heures : ayant pourtant à la fin reconnu son erreur, ou plutôt cet ami qui avoit jusqu'alors marqué de l'irrésolution, ayant paru dans ce moment tout-à-fait décidé, nous avons subitement viré de bord; & le capitaine continuant à assurer qu'il étoit ensorcelé, nous avons été obligés de jetter l'ancre, & sommes tristement retournés à notre mouillage. Quoique personne au monde ne soit moins superstitieux que moi, & que je n'aie jamais cru aux sorciers, malgré tous les excellens argumens du juge suprême mylord Hale, pour prouver leur existence, long-tems avant qu'ils eussent été supprimés par acte du parlement, j'ai cependant peine à concevoir qu'il fut possible à un vaisseau d'avancer trois milles avec le vent & la marée contraires, sans qu'il y eut quelque chose de surnaturel: en admettant même que ce premier auroit été neutre, la difficulté me paroîtroit tou-

jours ſubſiſter ; de ſorte qu'on ne pouvoit s'empêcher d'en conclure que le vaiſſeau étoit maudit ou enſorcelé.

Le capitaine penſoit un peu différemment, & s'imaginoit qu'il n'y avoit que ſa perſonne qui fut enſorcelée, parce que le vent, au lieu de perſévérer en ſa faveur (il eſt certain qu'il avoit changé dans la matinée), étoit ſubitement retourné à ſon poſte favori, & l'avoit repouſſé du côté de la baye : ſi c'étoit là véritablement ſon ſentiment, il fut bientôt dans le cas d'en adopter un autre ; car à peine étoit-il à moitié chemin, qu'il lui devint tout-à fait favorable, & cela d'une maniere ſi décidée, qu'il ne fut plus poſſible de s'y méprendre.

Ayant donné ſes ordres pour virer une ſeconde fois de bord, ils ont été exécutés avec beaucoup plus de ſatisfaction que les premiers : nous avons tous été enchantés de cet heureux événement ; quelques-uns de nous n'ont cependant pas laiſſé de regretter les bonnes choſes que nous courions riſque de laiſſer derriere nous par la négligence des pêcheurs. Je pourrois lui donner une épithete moins honnête,

car ils s'étoient solemnellement engagés à s'acquitter de notre commission ; ce qui leur auroit été très-facile ; mais *fides nautica* mérite pour le moins autant d'être tournée en proverbe que *fides punica* l'ait jamais été. Et lorsqu'on se rappellera que les Carthaginois descendoient des Phéniciens qui, à ce que l'on suppose, ont fourni les premiers marins, on découvrira probablement l'origine de cette façon de parler, & on ouvrira un vaste champ aux recherches des antiquaires.

Nous souhaitions cependant trop ardemment de poursuivre notre voyage, pour souffrir que rien de ce que nous laissions derriere nous, interrompit notre satisfaction ; plusieurs circonstances sembloient concourir à l'augmenter : le tems étoit, on ne peut pas plus beau ; nous étions tous assis sur le pont, au moment que le vent commença à enfler nos voiles : nous avions aussi autour de nous une vingtaine de bâtimens qui se trouvoient dans notre même position. J'ai fait dans cette occasion une réflexion qui, quoique toute naturelle, ne s'est peut être point présentée à l'esprit d'aucun de ceux qui

composoient notre flotte : au moment que je me suis apperçu des progrès différens que nous faisions, aidés de l'influence d'une force supérieure, qui, tandis que nous paroissions nous-mêmes presque immobiles, nous poussoit en avant : le chemin que nous faisions alors, comparé à celui que nous avions fait dans la matinée, par nous-mêmes privés d'un pareil secours, me rappelloit combien de fois on s'apperçoit dans la vie, que les talens les plus distingués se trouvent réduits à végéter dans l'obscurité, en attendant une occasion favorable de se produire ; & dans le cas où ils s'aventurent à mettre à la voile, & à s'exposer à la merci des flots, s'ils osent se roidir contre les vents & les courans, & n'ont pas la prudence de leur céder & de retourner en arriere, il leur arrive souvent de se briser contre les écueils qu'ils tâchent en vain d'éviter, & qui finissent par les engloutir.

Nous nous sommes alors trouvé dans le cas de poursuivre notre voyage *melioribus avibus.* Le vent s'est renforcé tout d'un coup, & a si fort soufflé en poupe que la terre paroissoit fuir loin de notre

vue, s'éloigner aussi rapidement de nous qne nous nous éloignions d'elle. Le capitaine paroissoit sûr du vent, c'est-à-dire qu'il ne doutoit pas qu'il ne continuât de même; il est vrai qu'il s'étoit si souvent trompé, que nous ajoutions peu de foi à ses prédictions pour cette fois-ci; cependant il nous a mieux tenu parole, & nous avons perdu de vue notre terre natale avec le même plaisir que celui que l'on éprouve à la revoir après une longue absence.

Dimanche.

Ce matin le capitaine m'a dit qu'il se croyoit par son estimation trente milles à l'ouest de Plymouth; & il m'a assuré avant la nuit que la pointe du Lézard, qui est l'extrêmité de Cornouaille, nous restoit plusieurs lieues sous le vent: il ne s'est rien passé de remarquable dans la journée, si ce n'est le soin que le capitaine a eu de sanctifier la solemnité du jour, ayant à cet effet, pour me servir de ses propres expressions, sommé tout son équipage de se rendre sur le pont, pour y assister aux prieres ordinaires, dont un simple matelot a fait la lecture

d'un ton plus composé, plus pieux & plus intelligible que ne l'est communément celui d'un curé de village, & elles ont été écoutées avec plus de recueillement & d'attention par l'équipage qu'elles ne le font souvent dans les églises des grandes villes. Je suis réellement persuadé que s'il s'étoit trouvé quelqu'un des nôtres qui eût témoigné aussi peu de respect pour le service divin auquel il assistoit, que beaucoup de petits maîtres & de femmes du bon ton que je connois, qui en pareilles occasions s'efforcent de paroître distraits, pour qu'on ne les soupçonne pas de prendre intérêt à ce culte public, il auroit encouru l'indignation de l'assemblée. Pour dire franchement d'après ce que j'ai vu, ce que je pense de la conduite de nos matelots, tant dans le présent voyage que dans d'autres où je l'ai exactement observée tant à terre qu'en mer, je suis convaincu que rien au monde n'est plus fainéant & plus dissolu qu'eux sur ce premier élément, tandis que sur le dernier qui est celui qui leur est propre, il n'y a personne parmi les gens d'une classe à-peu-près égale à la leur qui leur soit comparable : ils entendent pour la plus grande partie

parfaitement leur profeſſion, toujours empreſſés, & prêts à en remplir toutes les fonctions, ſans jamais ſe plaindre de la fatigue, ou redouter les dangers qui y ſont attachés. Les ſoldats eux-mêmes ne ſont ni mieux diſciplinés, ni plus obéiſſans qu'eux aux ordres qu'on leur donne; pendant qu'ils ſont à bord, ils ſe ſoumettent ſans murmurer à tout ce qu'on exige d'eux; leur vertu, leur patience & leur courage ſont tous les jours miſes aux plus fortes épreuves.

Malheureuſement toutes les fois qu'ils ſortent du vaiſſeau, ils paroiſſent y laiſſer ces bonnes qualités. Hors de l'eau, le matelot eſt réellement tout auſſi à plaindre que le poiſſon l'eſt, quand on l'a ôté de ſon élément; car quoique le premier ait ceci de commun avec les autres animaux amphibies, qu'il vit, & exiſte également à terre, cependant s'il vient à y ſéjourner, il ne manque jamais d'y devenir dangereux & nuiſible.

Le vaiſſeau ayant été paſſablement agité depuis que nous ſommes ſous voile, nos femmes ont recommencé à ſe ſentir du mal de mer, & je me ſuis retrouvé dans ma ſolitude: j'ai été près de vingt-quatre heures ſans dire un ſeul

mot à personne : ma situation étoit très-singuliere, & fort peu agréable : je me trouvois confiné dans un cercle fort étroit avec une vingtaine de créatures humaines, parmi lesquelles à peine s'en trouvoit-il une seule avec qui je pusse m'entretenir ; j'en sentois mieux que personne tout le désagrément, me trouvant alors dans des dispositions tout-à-fait sociales, & très-peu porté à m'entretenir de mes propres pensées. Cette position, dans laquelle ma destinée me plaça pour la premiere fois de ma vie, lors de notre relâche aux Dunes, me fit naître l'idée de m'enrôler parmi les écrivains de voyage ; & c'est à elle que je suis redevable de quelques-uns des morceaux les plus amusans de ce journal ; (supposé qu'il s'y en trouve de tels) ils sont les fruits des momens les plus pénibles que j'aye encore passés.

Lundi.

A midi, le capitaine a estimé d'après son observation qu'Ouessant nous restoit au nord, à la distance de quelques lieues, & que nous entrions dans la baye de Biscaye : nous y avions déja fait quel-

ques milles, lorſque le vent a commencé à foiblir, & a fini par un calme tout plat; nos voiles nous devenant inutiles, nous les avons ſerrés; tandis que nous étions dans cette triſte ſituation,plus redoutée des matelots que la plus violente tempête, nous avons été allarmés par la perte d'une groſſe & belle piece de bœuf ſalé que l'on avoit mis à la traine pour la déſaler: tous les ſoupçons ont bientôt été réunis rélativement au voleur; & les matelots n'ont pas tardé à en faire la capture: ce n'étoit autre qu'un monſtrueux requin, qui ne ſachant pas ſe contenter de ſa premiere proye, a voulu s'emparer d'une ſeconde; ce qu'il n'a pu faire ſans avaler en même tems un gros crochet de fer auquel elle étoit attachée, & par le moyen duquel on l'a tiré à bord du vaiſſeau.

J'aurois cru pouvoir me diſpenſer de parler de cette priſe; mais il m'a paru qu'en taiſant une pareille circonſtance, j'aurois péché contre les régles & les uſages adoptés par les écrivains de voyage mes confreres; d'ailleurs,cet événement a été ſuivi d'un autre qui m'a paru digne de remarque; ſavoir que la piece de bœuf que nous avions perdue s'eſt retrouvée

toute entiere dans l'estomac de cet animal qui l'avoit avalée sans la mâcher, & n'avoit par conséquent point encore commencé à la digérer ; on l'en a donc tirée, & elle a été entassée pêle-mêle avec le voleur dans une même marmite ; & ils ont l'un & l'autre servi de pâture à l'équipage.

Nous avons aussi trouvé pendant ce calme le mat d'un gros vaisseau, que le capitaine a jugé avoir flotté au moins trois ans sur les ondes ; il étoit entouré d'une espece de coquillage connu sous nom de *barnacle*, qui sert vraisemblablement de pâture à un certain poisson auquel notre capitaine a donné le nom de *poisson de rocher* ; assurant que c'étoit l'un des plus excellens que la mer fournit : nous sommes dans le cas de l'en croire sur sa parole, car quoiqu'il parvint à en blesser un avec son arpon assez sérieusement, pour qu'il n'ait pu en réchapper, il lui a été impossible de s'en saisir : la pauvre bète lui a échappé pour languir encore quelques heures, & mourir à la fin, après avoir ressenti les douleurs les plus cuisantes.

Sur le soir, le vent a recommencé à souffler, & il s'est renforcé de maniere,

que nous nous ſommes avancé de plus de vingt lieues avant l'obſervation du lendemain (mardi), & il nous a conduit juſqu'au 47. deg. 42. min. de latitude ; le capitaine nous a promis que nous ſerions très-peu de tems à traverſer la baye ; il s'eſt pourtant trompé, car le vent a foibli à un tel point au coucher du ſoleil, qu'à peine avons-nous avancé d'un mille pendant toute la nuit.

Mercredi.

Le vent a un peu repris après le lever du ſoleil, il nous a fait filer entre trois & quatre nœuds ou milles par heure : nous nous ſommes trouvés à midi près du milieu de la baie de Biſcaye ; alors le calme nous a repris, & il étoit ſi parfait qu'à peine avons-nous pu avancer d'un mille en pluſieurs heures. Peut-être mes lecteurs qui n'ont jamais été en mer, ſe formeront-ils une idée moins déſagréable de ce calme qu'il ne l'étoit réellement ; nous en étions cependant plus affectés que nous ne l'aurions été de la tempête ; car comme les paſſions iraſcibles qui affligent l'humanité, portent aſſez ordinairement ceux qui y ſont ſu-

jets, à s'abandonner à leur ressentiment long-tems après que la mémoire de l'injure à laquelle ils avoient été sensibles, devroit être effacée : la mer à son tour semble imiter leur exemple ; elle s'est élevée tout aussi haut que les montagnes, & a balotté notre pauvre vaisseau d'une étrange maniere, le jettant tantôt en avant, tantôt en arriere, & cela avec une si grande violence, qu'à peine y avoit-il un seul homme à bord qui se tint mieux sur ses jambes que moi ; tous les ustenciles de la chambre n'ont fait que rouler de côté & d'autre, & si les sieges n'avoient pas été cloués au plancher, nous aurions aussi roulés à notre tour : dans cette situation, nos tables étant liées avec des cordes, nous avons le capitaine & moi, non sans quelque difficulté, pris notre repas, & avalé du bouillon dont nous avons répandu la meilleure partie : le restant de notre dîné étoit composé d'un canard domestique, vieux & maigre : j'ai eu moins de regret dans cette occasion à la perte de mes dents que je ne l'aurois eu dans toute autre ; elles étoient hors d'état de l'attaquer.

Nos femmes qui s'étoient hazardées

dans la matinée à ſortir de leurs tannieres, ont été forcées d'y rentrer & de ſe remettre au lit; nous n'en avons plus entendu parler de toute la journée, pendant laquelle je n'ai eu d'autre conſolation, que les concluſions que j'ai tirées du réſultat de ma converſation avec le capitaine; ſavoir, que la houlle étoit ſouvent bien plus forte que celle que nous éprouvions dans ce moment: il eſt vrai que ce brave marin s'eſt montré dans cette occurrence beaucoup plus communicatif qu'il ne l'avoit été juſqu'alors, m'ayant fait part des traverſes qu'il avoit eſſuyées depuis quarante ſix ans qu'il fréquentoit la mer; elles étoient telles qu'elles auroient effrayé l'ame la plus intrépide, & auroient été capables de détourner l'homme le moins timide d'entreprendre le plus petit voyage ſur cet élément: ſi elles étoient généralement connues, je ne craindrois pas d'affirmer que nos femmes de qualité refuſeroient certainement d'hazarder leurs foibles rejettons ſur un frêle bâtiment. Par ce moyen, notre marine ſe trouveroit privée de nombre de jeunes & nobles capitaines de haut-bord, qui ont à vingt-deux ans acquis plus de connoiſſances & d'ex-

périence que les marins ordinaires n'en ont communément à ſoixante.

Ceci paroîtra peut-être d'autant plus extraordinaire, que l'éducation des uns & des autres ſemble être à-peu-près la même, le courage d'aucun d'eux n'ayant été mis à l'épreuve par une tempête ſemblable à celle dont Virgile nous donne la deſcription, dans laquelle tout inſpire qu'il étoit des muſes; je ſuis perſuadé qu'il auroit été ſurpaſſé par celle que m'a fait le capitaine de pluſieurs qu'il avoit eſſuyées.

Sur le ſoir, le vent ayant continué au nord-oueſt, s'eſt encore renforcé, & cela ſi ſubitement qu'il a paru par l'eſtimation de la journée, que le cap Finiſterre nous reſtoit au ſud à la diſtance de quelques milles. Nous faiſions alors réellement beaucoup de chemin ou plutôt nous vôlions, & filions près de dix nœuds par heure; le capitaine dans l'épanchement de ſa bonne humeur, nous a aſſuré qu'il iroit dimanche prochain à l'égliſe à Lisbonne, perſuadé que le vent ne diſcontinueroit point de nous favoriſer; pour le coup, nous l'en avons cru ſur ſa parole; ce qui n'a pas empêché qu'il ne l'ait encore démenti, car ſur le

ſoir, nous nous ſommes retrouvés en calme.

Dans cette ſituation, quoique retardé dans notre voyage, nous avons été amuſés par une ſcene qu'on ne voit jamais ailleurs qu'à la mer, de ſorte que ceux qui n'ont point quitté la terre, ne ſauroient s'en former qu'une idée très-imparfaite; nous étions tous aſſis avec les dames ſur le pont, la ſoirée étoit, on ne peut pas plus agréable; on n'appercevoit pas le moindre nuage au ciel; le ſoleil étoit le ſeul objet qui fixoit notre attention: il eſt vrai qu'il s'eſt couché dans toute ſa pompe, & avec un éclat bien ſupérieur à toute eſpece de deſcription; tandis que nous étions occupés à le contempler avec admiration, notre vue en a été détournée par l'apparition de la lune qui s'eſt montrée du côté oppoſé: elle étoit alors dans ſon plein; en s'élevant elle a préſenté à nos yeux l'objet qui, après le ſoleil, eſt le plus magnifique qu'offre l'univers entier; comparé à la ſplendeur de ces deux aſtres, la richeſſe de nos théâtres, ou la pompe des cours ſont des objets à peine capables de fixer l'attention des enfans.

Nous n'avons quitté le pont que fort

tard, le tems étant fort doux & si chaud, que l'altération du climat a influé sur mon tempérament qui s'en est ressenti. La mer se trouvoit encore très-agitée; mais elle ne l'étoit pourtant pas à beaucoup près autant qu'elle l'avoit été auparavant; & nous nous en appercevions moins sur le pont que dans la chambre.

Vendredi.

Le calme a continué jusqu'au lever du soleil que le vent s'est fait sentir à son tour, malheureusement il nous étoit contraire étant au sud-sud-est, qui est précisément celui que Junon auroit demandé à Eole, si Enée s'étoit trouvé dans la même latitude que nous, & qu'il eût voulu aller à Lisbonne.

Le capitaine a été dans cette circonstance de la plus mauvaise humeur possible, sa figure étoit refrognée; il a déclaré très-sérieusement que les choses alloient de mal en pis, & qu'un vent tout-à fait contraire étoit préférable au calme: si nous eussions suivi la route que le vent paroissoit nous indiquer, nous aurions été directement à Terre-

neuve, à moins que nous n'euſſions rencontré l'Irlande en notre chemin : il ne nous reſtoit que deux expédiens pour éviter ce malheur, l'un de relâcher dans un des ports de la côte de Galliçe, l'autre de battre la mer en gouvernant à l'oueſt, & portant le moins de voiles que nous pourrions ; c'eſt ce dernier parti que nous avons pris.

Quant à nous pauvres paſſagers, toute eſpece de relâche auroit été de notre goût, ſur-tout dans la circonſtance préſente, où non-ſeulement toutes nos proviſions fraîches, à l'exception de quantité de vieilles poules & de vieux canards, & même le pain, tiroient à leur fin; il ne nous reſtoit que le biſcuit de mer dont mes dents m'interdiſoient l'uſage : de ſorte que c'eſt alors pour la premiere fois de ma vie que j'ai connu ce que c'étoit que manquer de pain.

Le vent a cependant été bien plus traitable que nous nous en étions d'abord flattés : ayant diminué de force avec le coucher du ſoleil, il a changé à l'approche du lever de la lune, & nous eſt redevenu favorable, quoique ſi foible, que ſuivant notre obſervation, nous ne nous ſommes trouvés le lendemain que peu

au ſud du cap Finiſterre : ce ſoir à ſix heures, le vent qui avoit été très-modéré pendant toute la journée, a fort augmenté, & continuant à nous favoriſer, nous avons filé ſept nœuds par heure.

Nons avons apperçus dans la journée une voile, la ſeule, à ce qu'on m'a aſſuré, que nous ayons vue dans tout le tems que nous avons mis à traverſer la baye : ce qui m'engage à en faire mention, c'eſt que cela m'a paru ſingulier : quoiqu'elle ſe trouvât ſi éloignée qu'à peine pouvois-je diſcerner ce que c'étoit, les matelots l'ont reconnue pour un ſenault deſtiné pour un des ports de Gallice.

Dimanche.

Après les prieres dont notre bon capitaine a fait la lecture ſur le pont à voix intelligible, & ſans autre contreſens que celui de lire Lyon pour Elie dans la ſeconde leçon du jour, nous nous ſommes trouvés parvenus au 42. deg. & le capitaine a aſſuré que nous ſouperions par le travers d'Oporto : nous avons eu peu de vent pendant la journée ;

mais comme il étoit tout-à-fait en notre faveur, nous y avons suppléé par la quantité de voiles, ayant mis dehors toutes celles que nous avions; nous faisions près de quatre milles par heure, quoique fort mal à notre aise, étant continuellement balottés; j'ai plus souffert dans ce moment que je n'avois souffert de tout le voyage; il me sembloit qu'on m'arrachoit les entrailles; le ciel étoit cependant si clair & si serein que le capitaine qui avoit repris toute sa bonne humeur, a prétendu n'avoir jamais passé de sa vie une plus agréable journée en mer.

Le vent s'est renforcé au point que pendant toute la nuit, nous avons filé plus de six nœuds par heure.

Lundi.

Notre capitaine persuadé qu'ayant atteint la latitude de 40. deg. il devoit être tout près des Berlingues, n'a pas tardé à les découvrir, & vers les cinq heures de l'après midi, nous les avons apperçues très-distinctement; c'est la premiere terre que nous ayons

vue depuis que nous avons quitté la côte de Devon. Elles sont composées d'une quantité de rochers formant quelques petites isles peu éloignées du continent ; il n'y en a que trois qui paroissent au-dessus de la mer.

Les Portugais y entretiennent un poste qui mérite à peine ce nom ; sa garnison consiste en un petit nombre de criminels condamnés à y faire le service pendant un certain tems : ils ont peut-être en cela prétendu imiter l'exemple des Egyptiens qui, suivant Diodore de Sicile, agissoient de la même maniere. Ce peuple sage & prudent, pour empêcher que les mœurs ne fussent dépravées par le commerce des méchans, bâtit une ville sur les côtes de la mer rouge, où il confinoit la plus grande partie des malfaiteurs, auxquels il imprimoit préalablement une marque indélébile pour prévenir leur fuite, & qu'ils ne revinssent se mêler parmi les citoyens vertueux.

Ces écueils se trouvent situés à environ quinze lieues nord-ouest du cap Roca, ou de la Roche, autrement dit le roc de Lisbonne, que nous

avons doublé le lendemain de bon matin ; le vent nous y auroit certainement conduit plus tôt ; mais le capitaine n'étoit point preſſé, ce délai ne pouvant lui cauſer aucun préjudice.

Mardi.

Ce cap eſt une très-haute montagne ſituée au côté ſeptentrional de l'entrée du Tage, qui prenant ſa ſource au-deſſus de Madrid, & ne tardant pas à devenir navigable pour de petits bâtimens, après une longue courſe, vient enfin ſe décharger dans la mer, environ quatre lieues au-deſſous de Lisbonne.

Au ſommet de ce rocher eſt un hermitage, actuellement habité par un Anglois, qui étoit auparavant capitaine d'un vaiſſeau marchand employé aux voyages de Portugal : ayant changé de religion & de mœurs, les ſiennes n'étant pas des plus pures, il ſe réfugia dans cette ſolitude pour y faire pénitence : il eſt très-âgé, y ayant nombre d'années qu'il vit dans cette retraite, pendant leſquelles il a reçu quelques ſecours de la famille royale,

principalement de la présente reine douairiere que sa piété engage à ne rien épargner pour parvenir à faire des prosélytes : elle a coutume de dire, que le salut d'une seule ame ne paye que trop tout ce qui pourroit lui en couter pour parvenir à un but si salutaire.

Nous avons été obligés d'attendre ici la marée montante, & nous avons eu la satisfaction de contempler tout à notre aise la perspective de ce pays, dont le sol dans cette saison de l'année ressemble exactement à la terre d'une vieille briquetterie, ou à un champ dont on a enlevé le gazon, & que l'on a mis en monceau pour le brûler, afin de l'engraisser. De toutes les vues du monde, il n'en est peut-être point de plus propre à inspirer de la vanité à un Anglois, & à lui faire sentir combien il est heureux d'habiter un pays, qui surpasse, selon moi, par sa verdure tous les autres : celui-ci se trouve encore privé d'arbres un peu élevés ; on n'en découvre aucun dans une étendue de plusieurs milles dont la taille soit au-dessus de celle d'un arbrisseau.

Nous avons pris ici un pilote ; c'é-

toit le premier Portugais auquel nous eussions parlé jusqu'à présent ; il nous a donné un exemple frappant de la soumission religieuse que les peuples ont ordinairement pour les loix & les réglemens de leur patrie ; car comme en Portugal, c'est un crime capital de se prêter à faciliter à un passager les moyens de se rendre clandestinement du bord d'un vaisseau arrivant, à terre, avant que la visite ait été préalablement faite, & que tous ceux qui s'y trouvent n'ayent été examinés par les officiers, connus sous le titre d'inspecteurs de la santé ; ce digne pilote, pour une somme très-modique, a conduit de cet endroit, au-delà duquel il lui étoit défendu d'avancer, le prêtre Portugais venu avec nous au rivage voisin ; il n'a point craint d'enfreindre l'ordonnance de son roi, & nous a prouvé par cette conduite le cas qu'il faisoit de ses volontés.

Nous ne sommes entrés dans le Tage qu'à midi, après avoir passé à la vue de plusieurs vieux châteaux & de quelques autres édifices, ressemblans assez à d'anciennes ruines : nous sommes enfin arrivés sous le château de Belle-Isle,

Iſle, d'où nous avons eu la vûe diſtincte de Lisbonne, & d'où nous n'étions plus éloignés que de trois milles.

On nous y a ſalué d'un coup de canon ; c'étoit un ſignal pour nous défendre de paſſer outre, juſqu'à-ce que nous euſſions ſatisfait à certaines formalités dont aucuns vaiſſeaux ne ſont exempts à leur entrée dans ce port.

Nous avons donc été obligés de laiſſer tomber l'ancre, & d'attendre patiemment l'arrivée des commis de la douanne, ſans la permiſſion deſquels on ne ſauroit avancer plus loin.

Leur viſite a été ſuivie d'un de ces magiſtrats de ſanté dont j'ai déja parlé. Il n'eſt entré à bord qu'après que tous ceux qui s'y trouvoient ont paru ſur le pont, & qu'il les a eu examinés l'un après l'autre : j'ai un peu prolongé la durée de cette cérémonie, & il a fallu du tems pour me ſortir de la chambre, & me tranſporter au grand air. Le capitaine s'étoit imaginé que le mauvais état de ma ſanté auroit dû me ſauver cette corvée, & qu'il ſuffiroit que ce magiſtrat, que cette premiere viſite ne diſpenſoit pas de celle de la chambre, m'y examinât, lorſ-

qu'il y entreroit; mais n'y ayant point voulu consentir, il s'est fait un devoir de s'acquitter exactement & au pied de la lettre de ses fonctions. Lorsqu'on l'a eu instruit de mon triste état, il s'est écrié d'un ton d'autorité, *qu'on l'apporte ici:* on s'est mis sur le champ en devoir de lui obéir: c'étoit réellement un personnage de grande dignité, & très-scrupuleux dans l'exercice de ses fonctions; ce qui mérite d'autant plus d'être admiré, que les émolumens de sa charge se montent à peine à trente livres sterlings par année.

Avant qu'un vaisseau ait été visité par l'un de ces officiers de police, personne n'a le droit d'y entrer ni celui d'en sortir: nous avons eu une preuve bien convaincante de l'exactitude avec laquelle on se conforme à ce réglement. Le jeune homme que j'ai dit être un de nos passagers, ayant fait savoir à son pere son arrivée, celui-ci étoit parti sur le champ dans une chaloupe de Lisbonne, pour venir à sa rencontre jusqu'à Belle-isle; il étoit fort empressé d'embrasser un fils qu'il n'avoit pas vu depuis plusieurs

années ; & lorſqu'il s'eſt trouvé à côté du bâtiment, il n'a oſé y monter, ni le jeune homme en deſcendre ; & ils ont attendu que la viſite eût été faite.

Il ſe trouvera peut-être parmi mes lecteurs quelques perſonnes qui loueront la ſageſſe de ces précautions ſi juſtement combinées, pour préſerver le Portugal de toute maladie peſtilentielle ; elles paroîtront vraiſemblablement trop minutieuſes & trop gênantes à d'autres, pour être toujours obſervées avec la même exactitude, ſurtout dans les tems où il n'y auroit rien à craindre, tout comme dans ceux où il y auroit du riſque à les négliger. Je n'entreprendrai point de décider cette queſtion, je me contenterai ſimplement d'obſerver que je n'avois point encore vu ni connu d'endroit au monde, où un voyageur eut autant de peines & d'embarras à ſon arrivée que celui-ci. Ces formalités n'aboutiſſent ainſi que toutes les autres de cette eſpece qu'à autoriſer des gens du néant à ſe montrer impunément brutaux & groſſiers, ou à rançonner cruellement ceux ſur leſquels ils exercent leur miniſtere, ſelon que les circonſtances les mettent

dans le cas de ſatisfaire leur vanité ou leur avarice.

Le pouvoir confié à d'autres commis d'enlever juſqu'à une priſe de tabac en poudre, & juſqu'à la moindre feuille de celui à fumer qu'on apporte dans ce pays d'un port étranger, fut-ce pour ſon propre uſage, eſt à-peu-près de la même nature; ils en uſent avec beaucoup d'inſolence, ce qui eſt d'autant moins ſurprenant, qu'il ſe trouve entre les mains de la plus vile canaille qui en abuſe honteuſement; car ſous prétexte de vous fouiller, pour s'aſſurer ſi vous en avez dans vos poches, ils ne manquent point de vous voler tout ce qu'ils peuvent: ce qui eſt ſi bien reconnu, que lorſqu'ils vinrent à bord, nos matelots nous en prévinrent, & nous dirent en anglois: Meſſieurs & Meſdames prenez garde à vos épées & à vos montres. Rien n'eſt comparable au mépris & à l'averſion que notre équipage témoigna avoir pour ces malheureux pendant tout le tems qu'ils reſterent dans le vaiſſeau.

Catherine d'Arragon, veuve du prince Arthur, fils aîné d'Henri VII, mariée après ſa mort à ſon frere Henri VIII,

dont elle fut enſuite divorcée, eſt enterrée à Belle-iſle. Tout près de l'égliſe où repoſent les reſtes de cette infortunée princeſſe, ſe trouve un vaſte couvent de jéronymites, qui eſt l'un des plus beaux édifices qu'il y ait dans tout le royaume.

Sur les minuit, notre vaiſſeau ayant préalablement eſſuyé toutes les viſites d'uſage, nous avons profité de la marée, & nous étant avancé juſques devant la ville, nous y avons jetté l'ancre par un tems calme & un beau clair de lune, qui ont rendu ce petit trajet fort agréable pour nos dames, elles en ont joui pendant trois heures; pour moi je n'ai pu en jouir que par contre-coup, ma ſatisfaction étoit par conſéquent moins vive que la leur: il faudroit, pour être inſenſible au plaiſir des autres, l'être tout-à-fait aux douceurs de l'amitié.

Mercredi.

Lisbonne, dans le port de laquelle nous nous trouvons dans cet inſtant, eſt bâti, à ce qu'on prétend, ſur un même nombre de collines que l'ancienne

Rome; on ne ſauroit les diſtinguer toutes de la mer; on ne découvre qu'une groſſe montagne haute, & un rocher avec des édifices qui, s'élevant en amphithéâtre les uns au-deſſus des autres, & cela d'une maniere très eſcarpée & preſque perpendiculaire, font qu'ils paroiſſent tous n'avoir qu'un ſeul & même fondement.

Comme les maiſons, les couvens, les égliſes & les autres édifices publics ſont vaſtes & bâtis en pierres blanches, la vue, à une certaine diſtance, en eſt très-agréable; mais lorſqu'on s'en trouve plus près, & qu'on s'apperçoit qu'ils ſont dénués de toute eſpece d'ornement, toute idée de magnificence s'évanouit ſur-le-champ. Tandis que j'étois occupé à contempler cette ville, qui reſſemble ſi peu à celles que j'ai vues juſqu'à-préſent, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir, qu'un homme qui ſe trouveroit tout-d'un coup tranſporté de Palmyre ici, & qui n'auroit jamais vu que cette premiere, ne pourroit que ſe former l'idée la plus avantageuſe de l'architecture des anciens, & de ſon excellence. Quelles déſolations, quels ravages, & quels bouleverſemens dans

les arts & les ſciences , ne penſeroit il pas que les inondations & les conquêtes des Barbares auroient cauſé ſur la ſurface du globe, dans le laps de tems qui s'eſt écoulé entre la fondation de ces deux métropoles ?

J'attendois depuis deux grandes heures ſur le pont le retour de mon domeſtique, que j'avois envoyé à Lisbonne commander un bon dîné, (j'en avois beſoin pour réparer la mauvaiſe chere que je faiſois depuis pluſieurs jours), & me chercher une chaiſe qui m'attendroit au bord de la mer : nous n'étions malheureuſement point encore au bout de nos peines, & il nous reſtoit de nouvelles longueurs à eſſuyer de la part du *providore* : ſur les trois heures, tems où faute de nourriture, j'étois plutôt foible d'inanition que de faim, mon laquais eſt revenu, & m'a dit qu'on avoit récemment publié une ordonnance qui défendoit formellement à tout paſſager de mettre pied à terre, avant qu'il en eût obtenu une permiſſion ſpéciale, qu'il auroit lui-même été mis en priſon pour ne s'y être pas conformé, s'il n'avoit trouvé moyen de ſe faire paſſer pour le domeſtique du capitaine : il a

ajouté que ce dernier avoit fait ſon poſſible pour me procurer cette licence; que c'étoit malheureuſement alors le moment où le *providore* repoſoit après ſon dîné, & qu'à peine le roi lui même oſeroit troubler ſon ſommeil

Pour éviter la prolixité, je dirai que le *providore* s'étant enfin éveillé, il a expédié cette permiſſion tant déſirée, & a ſatisfait à cette abſurde formalité: il m'a donc été loiſible de me rendre ou plutôt de me faire porter à terre.

Il eſt aſſez difficile de concevoir ce qui peut avoir donné lieu à un pareil réglement. Peut-être que dans les commencemens de leur révolte, & avant qu'ils euſſent pu donner à leur conſtitution une forme ſtable, les Portugais avoient cherché à ſe garantir de toute eſpece de ſurpriſe. Le cheval de Troye eſt un exemple mémorable qui juſtifie leurs précautions: ils n'ont d'ailleurs ni murailles, ni remparts qui les défendent; & un vaiſſeau du port de deux ou trois cent tonneaux, eſt capable de contenir un corps de troupes bien plus conſidérable que celui que renfermoit cette fameuſe machine, quoique Virgile nous diſe (un peu

hyperboliquement ſelon moi) qu'elle étoit auſſi haute qu'une montagne.

Sur les ſept heures du ſoir étant parvenu à terre, on m'a mis dans une chaiſe qui m'a conduit à travers la ville la plus ſale, & en même tems l'une des plus peuplées de l'univers, à une eſpece de caffé, très-agréablement ſitué ſur le ſommet d'une colline, à environ un mille de la ville, d'où l'on découvroit le cours du Tage depuis Lisbonne juſqu'à la mer.

On nous a ſervi un excellent ſoupé, que l'on nous a fait payer tout auſſi cher, qu'il auroit pu nous en couter dans une des auberges de la route de Bath à Londres.

C'eſt à cette heure que nous pouvons nous écrier avec raiſon, dans la joie de notre cœur:

Egreſſi optata Troës potiuntur arena.

Ainſi donc, en faiſant uſage des propres expreſſions d'Horace:

. . . . *Hic finis chartæque, viæque.*

F I N.



